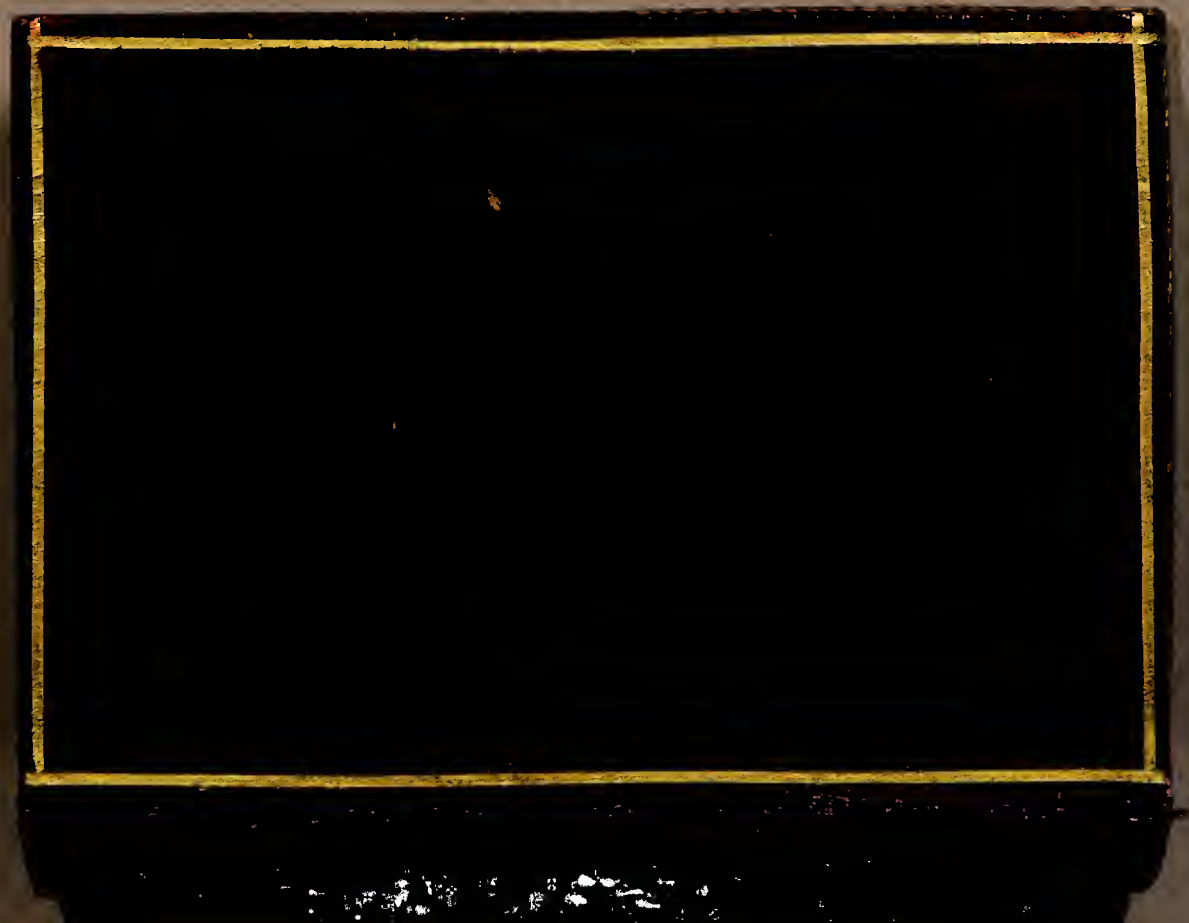
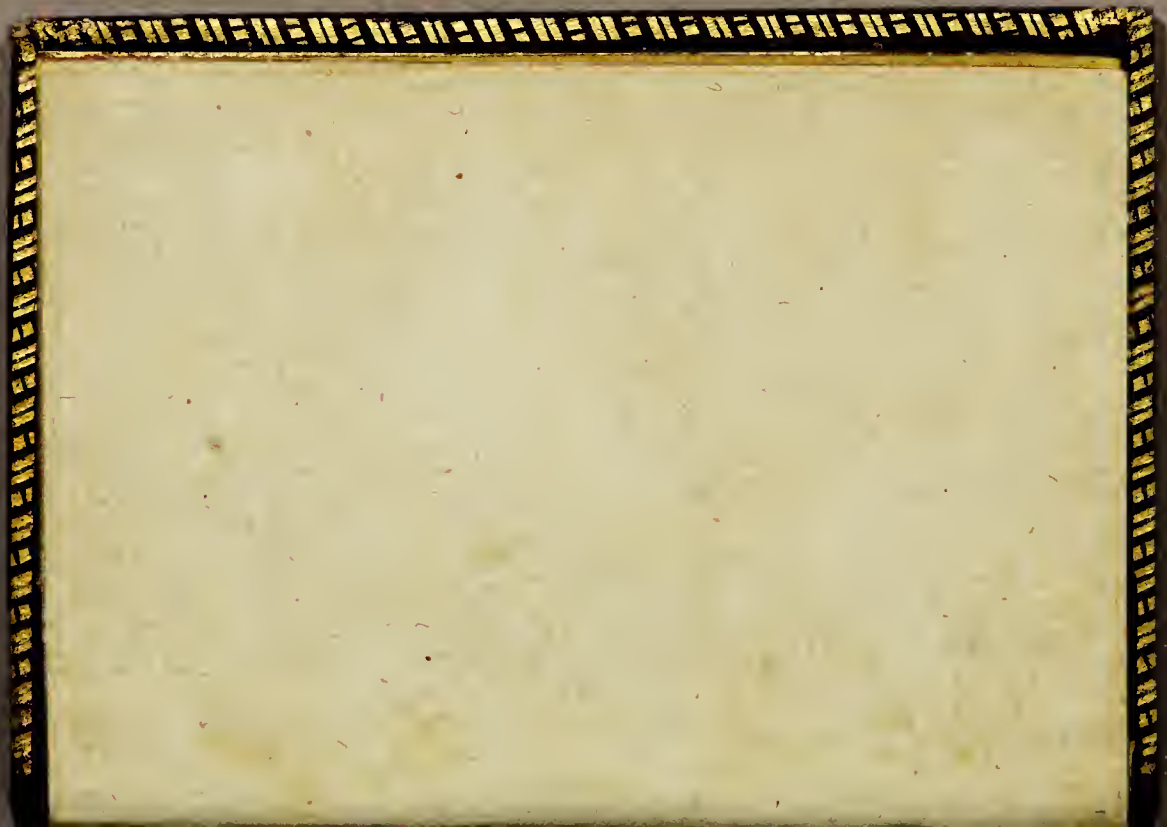




BIBLIOTHÈQUE
PORTATIVE
DU VOYAGEUR.

RPJCB

LES AMOURS
PASTORALES
DE DAPHNIS
ET
DE CHLOÉ;

TRADUITES DU GREC DE LONGUS,
PAR AMYOT.

A PARIS,

CHEZ J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
rue Hautefeuille, n.° 27.

AN X. — 1802.

RPJCB

PRÉFACE

DE LONGUS.

Estant un jour à la chasse en l'isle de Mételin, dedans le parc qui est sacré aux Nymphes, j'y veis une des plus belles choses que je sçache jamais avoir veues ; c'estoit une peincture d'une histoire d'amour. Le parc de soi-mesme estoit bien beau, aussi planté de force arbres, semé de fleurs, et arrousé d'une fresche fonteine, qui nourrissoit et les arbres et les fleurs : mais la peincture estoit encore plus plaisante que tout le reste, tant pour la nouveauté du subject, dont l'adventure estoit merveilleuse, que pour l'artifice et l'excellence de la peincture amoureuse ; tellement que plusieurs passants, qui en avoient ouï parler, alloient visiter le parc, non moins pour veoir ceste peincture, que pour faire priere aux Nymphes.

On y voyoit des femmes grosses qui accouchoient, et d'aultres qui enveloppoient de langes leurs enfants ; de petits poupards en maillot exposés à la merci de Fortune ; des bestes qui les nourrissoient ; des pasteurs qui les enle-

voient ; une compaignie de jeunes gens qui s'alloient esbattre aux champs ; des coursaires qui escumoient les costes de la mer ; des ennemis qui couraient le pays ; avec plusieurs aultres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me print envie de les coucher par escript.

Si cherchai quelqu'un qui me les donnast à entendre par le menu. Et ayant le tout particulierement entendu, en composai quatre livres, que maintenant je dédie comme une offrande à Amour, aux Nymphes, et à Pan ; espérant que le conte en sera plaisant et agréable à plusieurs manieres de gens ; pourcequ'il pourra servir à guérir le malade, consoler le dolent ; remettra en mémoire de ses amours celui qui aura esté aultrefois amoureux, et instruira celui qui ne l'aura encore point esté : car il ne fut ni ne séra jamais homme qui du tout se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux auront puissance de regarder.

Mais Dieu veuille qu'en descrivant les amours des aultres je n'en sois moi-mesme travaillé!

LES AMOURS PASTORALES DE DAPHNIS ET DE CHLOÉ.

LIVRE PREMIER.

Mitylene est une forte ville en l'isle de Mételin, belle et grande, environnée d'un canal d'eau de mer qui flue tout alentour, sur lequel il y a plusieurs ponts de pierre blanches et polies; tellement qu'on diroit, à la veoir, que c'est une isle et non pas une ville.

Loing d'icelle environ cinq quarts de lieue, l'un des plus riches habitants avoit un fort bel héritage; car il y avoit des montaignes où se nourrissoit grand nombre de bestes sauvages, des costeaux revestus de vignes, des plaines de terres labourables à porter froument, et pasturage pour le bestail; le tout estendu au long de la marine, qui rendoit le lieu plus délicieux.

En ceste terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant que l'une de ses chevres allaictoit; et voici la maniere comment. Il y avoit un hallier fort espais de ronces et d'espines, couvert tout alentour de lierre, et au-dessoubs la terre feutrée d'herbe desliée et menue, sur laquelle estoit le petit enfant gisant. Là s'encouroit la chevre ordinairement, de sorte que bien souvent l'on ne sçavoit qu'elle devenoit; et, abandonnant son petit chevreau, se tenoit auprès du petit enfant.

Lamon, ayant pitié du pauvre chevreau que la mere abandonnoit en ce poinct, print garde en quelle part elle s'en alloit; et un jour, au chauld du midi, la suivit à la trace, et veit comme elle entroit dessoubs le hallier tout doulcement, comme si elle eust eu peur de blesser avec ses ongles le petit enfant en entrant. L'enfant succoit le pis de la chevre ne plus ne moins que s'il eust tetté la mammelle de sa mere nourrice. Dequoi Lamon s'esbahissant, ainsi que l'on peult penser, s'approcha de plus près, et trouva que c'estoit un enfant masle, grand pour son aage, et beau à merveilles, plus richement emmaillotté que ne portoit sa fortune, estant ainsi misérablement exposé et abandonné à l'adventure; car il estoit enveloppé d'un riche manteau de pourpre, qui se fermoit au collet avec une boucle d'or, et auprès y avoit une petite espée dorée ayant le manche d'ivoire.

Si fut de prime face entre deux d'emporter seulement ces enseignes de recognoissance, sans aultrement se soucier de l'enfant: mais, y ayant un peu pensé, il eut honte de ne se monstrer

pour le moins aussi charitable et humain que sa chevre ; de sorte que quand la nuict fut venue il enleva le tout, et porta à sa femme, qui avoit nom Myrtale, les joyaux, l'enfant, et la chevre.

Sa femme, toute estonnée, lui demanda s'il estoit possible que les chevres portassent de tels enfants. Et son mari lui conta tout ; comment il avoit trouvé l'enfant abandonné, comment la chevre lui donnoit son pis à tetter, et comment il avoit eu honte de le laisser périr. Myrtale fut bien d'advis qu'il ne l'avoit pas deu faire : ainsi estant tous deux d'accord de l'eslever, ils serrerent les joyaux et enseignes de recognoissance que l'on avoit exposés avec l'enfant, dirent par-tout qu'il est à eux, et le feirent allaicter à la chevre; et, afin que le nom mesme sentist mieux son pasteur, l'appellerent Daphnis.

De là à deux ans, un berger demourant non gueres loing de là, qui avoit nom Dryas, en gardant ses moutons, veit aussi une toute pareille chose, et trouva une semblable adventure.

Il y avoit en ce quartier-là une caverne que l'on nommoit la Caverne des Nymphes, qui estoit une grande et grosse roche, creuse par le dedans, et toute ronde par dehors, au-dedans de laquelle il y avoit des images et statues des Nymphes, taillées de pierre, les pieds sans chaussure, les bras tout nuds et reboursés jusques aux espaules, les cheveux épars au-dessoubs du col sans tresses, ceinctes sur les reins, toutes ayant le visage riant, et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Le dessus, pour mieux dire la voulte de ceste ca-

verne, estoit le meilieu de la roche, au fond de laquelle sourdoit une fonteine, qui faisoit un ruisseau dont estoit arrousé le beau pré verdoyant. Au-devant de la caverne, où l'hûmeur de la fonteine nourrissoit la belle herbe menue et délicate, là estoient attachés et pendus force pots à traire les bestes, force flustes, flageolets et chalumeaux, que les anciens bergers y avoient donnés pour offrandes.

En ceste caverne des Nymphes, une brebis ayant nagueres aignelé alloit et venoit si souvent, que le berger mesme cuida plusieurs fois qu'elle se fust perdue; et à ceste cause la voulant chastier afin qu'elle demourast par après au troupeau, paissant avec les aultres sans plus s'escarter ni esgarer comme elle faisoit ordinairement, il feit un collet d'une verge de franc osier, en maniere de laqs courant, et s'approcha de la caverne, pour y surprendre sa brebis. Mais, quand il fut auprès, il y trouva bien aultre chose qu'il n'avoit espéré; car il veit la brebis qui donnoit à tetter son pis à un petit enfant, aussi gentillement et aussi doulcement que sçauroit faire une nourrice. Le petit enfant sans crier prenoit, de grand appétit, puis l'un puis l'aultre bout du pis de la brebis, avec sa petite bouche, qui estoit belle et nette, pource que la brebis lui lechoit le visage avec sa langue, après qu'estoit saoul de tetter. L'enfant estoit une fille, avec laquelle avoient esté exposées quelques bagues et enseignes pour pouvoir la recognoistre à l'advenir; c'est à sçavoir une coëffe d'or, des patins dorés, et des chausses brodées d'or.

Dryas, estimant ceste rencontre estre chose

advenue par expresse disposition des dieux, et quand et quand ayant apprins de sa brebis qu'il en debvoit avoir pitié, enleva l'enfant entre ses bras, serra les bagues dedans un bissac, et feit prieres aux Nymphes qu'à bonne heure pust-il eslever et nourrir le pauvre enfant, qui, comme implorant leur aide et merci, avoit esté jecté à leurs pieds. Puis quand l'heure fut venue de remener son troupeau au toet, retournant au lieu de sa demourance champestre, conta à sa femme ce qu'il avoit veu, et lui monstra ce qu'il avoit trouvé, en lui commandant qu'elle teinst de là en avant l'enfant pour sa fille naturelle, et que secrettement elle la nourrist comme sienne. Parquoi la bergere, qui avoit nom Napé, devint incontinent mere d'affection, et commença à aimer et traicter l'enfant avec telle diligence et telle sollicitude, qu'il sembloit proprement qu'elle eust peur que la brebis n'emportast le prix de doulceur et de bénignité devant elle : et afin que plus facilement on creust que l'enfant fust sienne, elle lui donna aussi un nom pastoral, et la nomma Chloé.

Ces deux enfants en peu de temps devindrent grands, et monstroient bien, à leur gentillesse et beauté, qu'ils n'estoient point issus de gens de village ne de paysans. Et sur le poinct que l'un fut parvenu à l'aage de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon et Dryas en une mesme nuict songerent tous deux un tel songe: Il leur fut advis que les Nymphes (dont les statues estoient en la caverne où il y avoit une fontaine, et où Dryas avoit trouvé la fille) livroient Daphnis et Chloé entre les mains d'un jeune garsonnet fort gentil et beau à merveilles, lequel avoit

des ailes aux espaules, et portoit de petites flesches, avec un petit arc; et que ce jeune garsonnet, les touchant tous deux d'une mesme flesche, commanda à l'un paistre de là en avant les chevres, et à l'aultre les brebis.

Les pasteurs, ayant tous deux eu ceste vision en dormant, furent bien marris de ce que leurs nourrissons estoient aussi-bien comme eux destinés à garder les bestes, et mesmement pource que les marques de recognoissance qu'ils avoient trouvées exposées quand et eux leur avoient promis quelque bien plus grand estat et fortune bien plus éminente: à l'occasion de quoi ils les avoient jusques-là nourris plus délicatement que l'on ne fait les enfants des bergers, et leur avoient faict apprendre les lettres et tout le bien et l'honneur qu'ils avoient peu en un lieu champestre: mais toutefois ils deslibererent d'obéir aux dieux touchant l'estat de ceulx qui par leur providence avoient été saulvés. Et après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne des Nymphes à ce jeune garsonnet qui avoit des ailes aux espaules (car ils n'en eussent sceu dire le nom) les envoyerent tous deux aux champs garder les bestes, leur enseignant particulierement toutes choses nécessaires à l'estat de pasteur: comment il faut faire paistre les bestes avant midi, et comment après que le chauld est passé; à quelle heure il les faut remener au tect; à quoi faire il est besoing user de la houlette, et à quoi de la voix seulement.

Ces deux jeunes enfants receurent ceste charge aussi volontiers et avec autant de plaisir comme si c'eust esté quelque grande seigneurie, et aimoient leurs chevres et leurs brebis trop plus af-

fectueusement que n'est la coustume des bergers; elle, pourcequ'elle se sentoit tenue de sa vie à la brebis qui l'avoit allaictée; et lui, pourcequ'il se souvenoit qu'une chevre l'avoit nourri.

Or estoit-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés et celles des montaignes; aussi jà commençoient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler, et les aigneaux à saulter; les petits moutons bondissoient par les montaignes, les mouches à miel murmuroient par les prairies, et les oiseaux faisoient resonner les buissons de leurs chants: ainsi ces deux jeunes et délicates personnes, voyant que toutes choses faisoient bien leur devoir de s'esgayer à la saison nouvelle, se meirent pareillement à imiter ce qu'ils voyoient et qu'ils oyoient aussi; car oyant chanter les oiseaux, ils chantoient; voyant saulter les aigneaux, ils saultoient; et, comme les abeilles, alloient cueillant des fleurs, dont ils jettoient une partie en leurs seins, et de l'aultre faisoient de petits chapelets qu'ils portoient aux Nymphes; et faisoient toutes choses ensemble, paissant leurs troupeaux l'un auprès de l'aultre.

Souventefois Daphnis alloit faire revenir les brebis qui s'estoient un peu trop loing escartées du troupeau; et souventefois Chloé faisoit descendre les chevres trop hardies, estant montées au plus hault de quelques rochers droicts et couppus: quelquefois l'un tout seul gardoit les deux troupeaux ensemble, pendant que l'aultre vacquoit à quelque jeu.

Leurs jeux estoient jeux de bergers et d'en-

fants : car elle alloit quelque part cueillir des joncs, dont elle faisoit un coffin à mettre des cigales, et ce pendant ne se soucioit aulcunement de son troupeau ; lui, d'aultre costé, alloit couper des rouseaux, et en pertuisoit les joinctures, puis les recolloit ensemble avec de la cire molle, et apprenoit à en jouer, bien souvent jusques à la nuict : quelquefois ils s'entredonnoient du laict ou du vin, et s'entrecommuniquoient les aultres vivres qu'ils avoient apportés de la maison. Brief, on eust plustost veu les brebis ou les chevres toutes escartées les unes des aultres, que Daphnis esloingné de Chloé.

Ainsi, comme ils estoient occupés à tels jeux, Amour leur dressa à bou escient une telle embusche. Il y avoit assez près de là une louve, laquelle, ayant nagueres louveté, ravissoit souvent des aultres troupeaux de la proie à foison, dont elle nourrissoit ses petits louveteaux : parquoi les paysans du prochain village faisoient la nuict des fosses et pieges de quatre brassées de largeur et autant de profondeur, et espandoient au loing la plus grande partie de la terre qu'ils en avoient tirée, puis les couvroient avec des verges longues et gresles, et semoient pardessus le demourant de la terre, à celle fin que la place semblast toute plaine et unie comme devant ; en maniere que s'il n'eust passé par-dessus qu'un lievre seulement en courant, il eust rompu les verges qui estoient par maniere de dire plus foibles que brins de paille, et lors eust on bien veu que ce n'estoit point terre ferme, mais une feincte seulement. Ayant faict plusieurs telles fosses en la montaigne et en la

plaine, ils ne purent néantmoins prendre la louve, car elle s'apperceut bien de leur ruse; mais tuerent plusieurs chèvres et plusieurs brebis, et presque Daphnis lui-mesme, par tel inconvénient.

Deux boucs de son troupeau s'eschaufferent tellement à combattre l'un contre l'aultre, et se heurterent si rudement, que la corne de l'un fut rompue; de quoi sentant grande douleur celui qui estoit escorné, se meit en bramant à fuir, et le victorieux à le poursuivre, sans lui donner le loisir de reprendre son haleine. Daphnis fut fort marri de veoir l'un de ses boucs ainsi mutilé de sa corne; et, courroucé contre la fierté de l'aultre qui encore estoit si aspre à le poursuivre après l'avoir battu, si prend un baston en son poing, et sa houlette à l'aultre, et s'encourt après ce poursuivant. Ainsi le bouc fuyant les coups, et Daphnis le poursuivant en courroux, ne regarderent pas bien ne l'un ne l'aultre devant eux; car ils tomberent tous deux dedans l'un de ces pieges, le bouc le premier, et Daphnis après; ce qui lui saulva la vie, pource que le bouc soustint sa cheute. Mais se voyant tombé en ceste fosse, il ne peut faire aultre chose que se prendre à plorer en attendant si quelqu'un viendroit point pour l'en retirer.

Chloé, ayant de loing veu son accident, y accourut soudainement; et, voyant que Daphnis estoit en vie, s'en alla vistement appeller un bouvier de là auprès pour lui aider à le mettre hors de ceste fosse. Le bouvier chercha par tout une corde qui fust assez longue pour lui tendre, mais il n'en peut finer; parquoi Chloé

deslia le cordon dont les tresses de ses cheveux estoient liées, et le donna au bouvier pour en tendre un des bouts à Daphnis : ainsi feirent ils tant, eux deux ensemble, en tirant de dessus le bord de la fosse, et lui en s'aidant de son costé le mieux qu'il pouvoit, que finalement ils le meirent hors du piege. Puis, après avoir tiré le bouc, dont les cornes en tombant s'estoient brisées, tant le bouc vaincu avoit esté promptement vengé, ils le donnerent au bouvier pour sa récompense. Si convinrent entre eux que si on leur demandoit à la maison ce qu'il estoit devenu, ils diroient que le loup l'avoit enlevé.

Ils retournerent ensuite vers leurs troupeaux; et les ayant trouvés paissant tranquillement, ils s'assirent sur un tronc de chesne, et regarderent si en tombant il ne s'estoit point blessé en quelque endroit du corps. N'y ayant rien veu de blessé ne de meurdri, ains estant seulement tout couvert de terre et de boue, Daphnis résolut de se laver, avant que Lamon et Myrtale sceussent ce qui lui estoit arrivé. Venant doncques avec Chloé dans l'antre des Nymphes, il lui donna sa pennetiere et son sayon à garder. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Daphnis alloit ainsi devisant et parlant puérilement en lui-mesme : Dea! que me fera le baiser de Chloé? Ses levres sont plus tendres que roses, sa bouche et son haleine plus doulces qu'une gaufre à miel; et toutefois son baiser est plus picquant que l'aiguillon d'une abeille! J'ai souvent baisé de petits chevreaux qui ne faisoient encore que naistre, et le petit veau que

Dorcon m'a donné : mais ce baiser ici est tout aultre chose ; le pouls m'en bat, le cœur m'en tressault, mon ame en languit ; et néantmoins je desire la baiser derechef. O mauvaise victoire ! ô estrange mal dont je ne sçaurois dire le nom ! Chloé n'avoit elle point gousté de quelques poisons avant que de me baiser ? mais comment n'en est elle point morte ? Oh ! comment ! les arondelles chantent, et ma fluste ne dit mot ! Comment ! les chevreaux saultent, et je suis assis ! Comment ! toutes fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de bouquets ni de chapelets ! La violette et le muguet florissent, Daphnis se fene ! Dorcon à la fin paroistra plus beau que moi.

Voilà comment le pauvre Daphnis se passionnoit, et les paroles qu'il disoit, comme celui qui lors premier expérimentoit les estincelles d'amour.

Mais le bouvier Dorcon, amoureux de Chloé, ayant trouvé l'occasion que Dryas plantoit un arbre assez près de lui, et estant son ami de long-temps, dès l'aage que lui-mesme gardoit les bestes aux champs, lui feit présent de beaux formages gras ; et, commençant à entrer en propos par leur ancienne cognoissance, feit tant qu'il tomba sur les termes du mariage de Chloé, lui offrant par promesse plusieurs beaux et riches dons pour un bouvier, s'il la lui vouloit donner à femme : ses offres estoient une paire de bœufs à labourer la terre, quatre ruches d'abeilles, cinquante pommiers, un cuir de bœuf à semeler souliers, et par chacun an un veau qui seroit prest à sevrer. Tellement que Dryas, alleché par la friandise de tant de beaux présents, lui cuida

presque accorder le mariage : mais, quand il vint puis après à penser en lui-mesme que la fille estoit digne de bien plus grand et plus riche parti, craignant que, si à l'advenir elle venoit à estre recogneue, et que ses parents sceussent que pour la friandise de ces dons on l'eust mariée en si bas lieu, on ne lui en voulust mal de mort, il refusa toutes ses offres et ses dons, et l'esconduisit tout à plat, en le priant de lui pardonner.

Par ainsi Dorcon, se voyant pour la deuxieme fois frustré de son espérance, et encore qu'il avoit pour néant perdu ses bons formages gras, deslibéra, puisque aultrement ne pouvoit, attenter de jouir par force de Chloé, la premiere fois qu'il la trouveroit seule à seul. Pour à quoi parvenir il s'advisa qu'ils menoient l'un après l'aultre boire leurs bestes, Chloé un jour et Daphnis un aultre : à l'occasion de quoi il imagina une fineſse qui estoit merveilleusement sortable et convenable à un gros bouvier comme lui.

Il print la peau d'un grand loup, qu'un sien taureau en combattant pour la garde et deffense des vaches avoit tué avec ses cornes, et l'estendit sur son dos, si bien que les pieds de devant lui tomboient jusques sur les mains, et ceux de derriere lui pendoient sur les cuisses jusques aux talons, et la hure lui couvroit la teste, ne plus ne moins que fait le cabasset à un homme de guerre. S'estant ainsi desguisé en loup le mieulx qu'il avoit peu, il s'en vint droict à la fonteine en laquelle beuvoient les chevres et les brebis après qu'elles avoient assez pasturé. Or estoit ceste fonteine en une vallée assez creuse, et

toute la place à l'environ pleine de ronces, d'espines poignantes, de chardons, et de bas genevriers, tellement qu'un vrai loup s'y fust bien aisément caché. Dorcon se fourra léans entre ces espines, attendant l'heure que les bestes vinssent boire ; et avoit bonne espérance qu'il espouvanteroit Chloé avec ceste peau de loup, et qu'il la saisiroit au corps entre ses deux bras, pour en faire à son plaisir.

Tantost après arriva Chloé qui amenoit ses bestes boire, ayant laissé Daphnis qui coupoit de la plus tendre ramée verte pour donner à broutter aux chevreaux après qu'ils seroient retournés de pasture. Les chiens qui leur aidoient à garder leurs brebis et leurs chevres suivoient le troupeau ; et comme naturellement ils chassent mettant le nez par-tout, ils le sentirent remuer, et se prindrent à abbayer, se ruerent sur lui comme sur un loup, et l'environnant de tous costés, sans qu'il s'osast dresser sur ses pieds, ant il avoit de peur, commencerent à le mordre de toute leur puissance. Or jusques-là craignant et ayant honte d'estre descouvert, et davantage estant deffendu de la peau de loup qui le couvroit, il se tenoit tapi contre terre dedans le hallier sans dire mot ; mais quand Chloé, effroyée de prime face de le veoir, se print à appeller Daphnis à son aide, et que les chiens, lui ayant arraché la peau de loup de dessus les espaules, commencerent à le mordre lui-mesme à bon escient, il se print adonc à crier à haulte voix, et à prier Chloé et Daphnis qui jà estoit survenu, de lui vouloir estre en aide : ce qu'ils feirent, et avec leur sifflement accoustumé eurent incon-

tinent appaisé les chiens ; puis amenerent le malheureux Dorcon, qui avoit esté mords et aux cuisses et aux espaules, à la fonteine, et lui laverent ses blessures où les dents des chiens l'avoient atteint ; puis lui meirent dessus de l'écorce verte d'orme maschée, estant tous deux si peu rusés, et si peu expérimentés aux hardies entreprinses d'amour, qu'ils estimerent que ceste embusche de Dorcon avec sa peau de loup ne fust que jeu seulement : au moyen de quoi ils ne se courroucerent point à lui, ains le reconforterent et le reconvoyerent quelque espace de chemin, en le menant par la main. Et lui, qui avoit esté en si grand danger de sa personne, et que l'on avoit recous de la gueule, non du loup, comme l'on dit communément, mais des chiens, s'en alla faire panser ses morsures, qu'il avoit par tout le corps.

D'aultre costé Daphnis et Chloé eurent bien de la peine jusques à la nuict à rassembler leurs chevres et brebis, lesquelles effroyées pour la peau du loup, et quand et quand esperdues et effarouchées d'ouïr si fort abbayer les chiens, estoient les unes montées jusques à la cime des plus haults rochers, les aultres courues jusques à la mer, combien qu'elles fussent au demourant bien apprinses d'obéir à l'appeau de leurs pasteurs, de se ranger au son du flageolet, et de s'amasser ensemble en oyant seulement bastre des mains ; mais la peur leur avoit adonc faict tout oublier. Et après les avoir donc suivies et retrouvées à la trace, comme on fait les lievres, les remenerent, à bien grande peine, toutes au tect : puis s'en allerent eux-mesmes reposer, où

ils dormirent ceste seule nuict de bon sommeil ; car le travail qu'ils avoient prins le soir précédent leur servit de médecine contre leur mésaise d'amour.

Mais, quand le jour fut revenu, ils commencerent derechef à estre passionnés comme devant ; ils tressailloient de joie quand ils s'entre-revoyoient, et estoient bien ennuyés et marris quand il falloit qu'ils s'entre-laissassent. Ce qu'ils souhaittoient les inquiétoit, et ils ne sçavoient ce qu'ils souhaittoient ; cela seulement sçavoient-ils bien, l'un, que son mal estoit venu d'un baiser, et l'autre, d'un baigner.

Oultre ce, la saison de l'année les enflammoit encore davantage ; car il estoit jà environ la fin du printemps et le commencement de l'esté ; et estoient toutes choses en vigueur, les arbres chargés de fruicts, les champs couverts de bleds ; les cigales chantoient ; les fruicts rendoient une très délicate et soefve odeur ; le beslement des brebis estoit gracieux ; l'on eust dict que les fonteines, ruisseaux et rivières, convioient les gens à se baigner, que les vents estoient orgues ou flustes, tant ils souspiroient doulcement à travers les branches des pins ; on eust dict que les pommes amoureuses se laissoient d'elles-mesmes tomber par terre, et que le soleil, prenant plaisir à veoir de belles personnes nues, faisoit chascun despouiller. Au moyen de quoi Daphnis estant de toutes parts eschauffé se jettoit dedans les rivieres, et tantost se lavoit, tantost s'esbattoit à chasser, à prendre les poissons qui s'enfuyoient au fond de l'eau, et souventefois benvoit pour veoir si avec l'eau il pourroit esteindre l'ardeur qu'il sentoit en son cœur.

Mais Chloé, après avoir tiré les brebis et la pluspart des chevres, demouroit encore longtemps à faire prendre le laict; car il falloit qu'elle eust le soing de chasser les mouches qui fort la molestoient, et la picquoient quand elle les chassoit : cela faict, elle se lavoit le visage, et mettoit dessus sa teste un chapelet des plus tendres brænchettes de pin, se vestissoit d'une peau de cerf qu'elle ceignoit dessus ses reins, et emplissoit un pot devin et un aultre de laict pour boire avec Daphnis.

Puis quand ce venoit sur le midi, adonc estoient-ils tous deux plus ardemment esprins que jamais, pourceque Chloé, voyant en Daphnis entierement nud une beauté de tous poincts accomplie, se fondoit et se distilloit d'amour, considérant qu'il n'y avoit en toute sa personne chose quelconque à redire; et lui d'aultre costé, la voyant couverte de ceste peau de cerf, avec le beau chapelet de pin sur la teste, lui tendant son pot à laict, cuidoit veoir l'une des Nymhes propres qui estoient dans la caverne : si accouroit incontinent, et lui ostant le chapelet qu'elle avoit sur sa teste, après l'avoir baisé, le mettoit dessus la sienne; et elle, pendant qu'il se baignoit tout nud, prenoit sa robe et se la vestissoit, en la baisant aussi premierement.

Tantost ils s'entre-jettoient des pommes l'un à l'aultre, tantost ils s'entre-peignoient et mipartissoient leurs cheveux en greve; disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressembloient aux grains de myrte, pourcequ'ils estoient noirs; et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, pourcequ'il estoit blanc et ver-

meil. Parmi aulcunes fois il lui monstroit à jouer de la fluste ; puis quand elle commençoit à souffler dedans, il la lui ostoit des mains, pour toucher de la langue et des levres là où elle avoit touché des siennes ; et faisoit semblant de lui vouloir enseigner où elle avoit failli, pour avoir occasion de la baiser à demi, en baisant la fluste où elle avoit touché.

Ainsi comme ils estoient après à en sonner joyeusement sur la chaleur du midi, pendant que leurs troupeaux estoient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna garde qu'elle fust endormie : ce que Daphnis appercevant, posa tout beau sa fluste pour regarder à son aise par-tout et son saoul, comme celui qui n'avoit alors honte de personne, et disoit à part lui ces paroles tout bas : O comme ces beaux yeux dorment soefvement! que son haleine sent bon! les pommiers ni les aubespines fleuries n'ont point la senteur si doulce. Mais pourtant je ne l'oserois baiser ; car son baiser picque et perce jusques au cœur, et fait devenir les gens fous, comme le miel nouveau : davantage, j'ai peur de l'esveiller si je la baise. Oh! que ces cigales font de bruit! elles ne la laisseront jà dormir, si hault elles crient. Et d'aultre costé, ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups plus couards que renards! où estes-vous à ceste heure, que vous ne les venez happer?

Ainsi que Daphnis estoit en ces termes, une cigale, poursuivie par une arondelle, se vint jetter en sauve-garde dedans le sein de Chloé ; au moyen de quoi l'arondelle ne la peut prendre, ni ne peut aussi retenir la roideur de son vol,

qu'elle n'approchast si près du visage de Chloé, qu'avec l'une de ses ailes elle ne lui touchast la joue, dont Chloé s'esveilla en soursault : et pourcequ'elle ne sçavoit que c'estoit, s'escria bien hault ; mais quand elle eut veu l'arondelle volletant encore alentour d'elle, et Daphnis se riant de sa peur, elle s'asseura, et frotta ses yeux qui avoient encore envie de dormir. La cigale se print à chanter encore entre les tettins mesmes de la gente pastourelle, comme si avec son chant elle lui eust voulu rendre graces de son salut : à l'occasion de quoi Chloé, ne sçachant que c'estoit, s'escria derechef bien fort ; et Daphnis s'en print aussi derechef à rire ; et usant de ceste occasion, lui meit la main bien avant dans le sein, dont il tira la gentille cigale, qui ne se pouvoit encore taire, quoiqu'il la tinst dedans la main. Chloé fut bien aise de la veoir, et, l'ayant baisée, la remeit chantant derechef dans son sein.

Une aultre fois ils ouïrent du bois prochain chanter un ramier, au chant duquel Chloé ayant prins plaisir, demanda à Daphnis que c'estoit qu'il disoit ; et Daphnis raconta ce que l'on en dit communément. « Ma mie, dit-il, au temps « passé y avoit une jeune garse belle et jolie, « en fleur d'aage comme toi ; elle gardoit les va- « ches, et chantoit fort plaisamment. Ses va- « ches prenoient si grand plaisir à l'ouïr chan- « ter, qu'elle les gouvernoit au son de sa voix « seulement, sans jamais leur donner coup de « houlette, ne picqueure d'esguillon. Estant as- « sise à l'ombre de quelque beau pin, la teste « couronnée de feuillage de l'arbre, elle chan-

« toit tousjours quelque chanson à la louenge « de Pan ; dont ses vaches estoient si aises, « qu'elles ne s'esloignoient jamais si loing d'elle, « qu'elles ne peussent bien cuïr le son de sa voix. « Or y avoit il auprès de là un jeune garson « qui gardoit des bœufs ; il estoit beau, et chan- « toit bien aussi : un jour, pour monstrer qu'il « sçavoit autant de chanter comme elle, il se « meit à chanter plus fortement qu'elle, comme « estant masle, et si mélodieusement qu'il at- « tira à lui huict des plus belles vaches qu'elle « eust en son troupeau, et les feit venir au sien. « De quoi la pauvre garse fut si desplaisante, « en partie pour veoir son troupeau diminué, « et en partie pour avoir esté vaincue au chan- « ter, qu'elle feit prieres aux Dieux de la muer « en un oiseau, plustost que de retourner ainsi « à la maison. Les dieux lui accorderent sa de- « mande, et en feirent un oiseau de montaigne, « qui aime à chanter comme elle faisoit quand « elle estoit fille ; et encore aujourd'hui en chan- « tant se plaint elle de sa desconvenue, et va « disant qu'elle cherche ses vaches esgarées. »

Tels estoient les plaisirs que l'esté leur donnoit ; mais quand l'arriere-saison de l'automne fut venue, que le raisin fut meur et prest à vendanger, certains coursaires de la ville de Tyr, ayant une fuste du pays de Carie, à celle fin peut-estre que l'on ne pensast que ce fussent barbares, vindrent aborder en ceste coste, et, descendant en terre avec leurs brigandines et espées, pillerent tout ce qu'ils peurent trouver aux champs, comme force bon vin, force grains, force miel estant encore avec la cire, et mesme

emmenerent quelques bœufs et vaches du troupeau de Dorcon.

Or en courant ainsi çà et là ils rencontrerent de male adventure Daphnis qui s'alloit esbattant le long du rivage de la mer; car Chloé, comme simple fille, qui craignoit que les aultres pasteurs ne lui feissent peut-estre quelque violence, ne partoit si matin du logis, et ne menoit pas sitost les brebis de Dryas aux champs. Les coursaires, voyant ce jeune garson grand et beau, et de plus de valleur que tout ce qu'ils eussent peu davantage ravir par les champs, ne s'amuserent plus ne à poursuivre les chevres, ne à chercher ou desrober aultre chose par la campaigne, ains l'entraisnerent dedans leur fuste, plorant, ne sçachant que faire, sinon qu'il appelloit à haulte voix Chloé tant qu'il pouvoit crier.

Or ne faisoient ils gueres que remonter en leur vaisseau, et prendre les rames ès mains pour voguer, quand Chloé entra avec son troupeau de brebis, apportant une nouvelle fluste à Daphnis; et voyant toutes les chevres esperdues et escartées çà et là, oyant davantage sa voix, qu'il l'appelloit tousjours de plus fort en plus fort, elle abandonna ses brebis, jetta la fluste, et s'en alla courant vers Dorcon pour le prier de lui venir aider.

Mais elle le trouva couché par terre de son long, tout destaillé de grands coups d'espées que les brigands coursaires lui avoient donnés, de sorte qu'à peine pouvoit il plus respirer, tant il perdoit de son sang. Et néantmoins, quand il apperceut Chloé, la souvenance de son amour

le reschauffa et renforça un petit; si lui dit : « Chloé ma mie, je m'en vois rendre l'ame bien- « tost; car les meschants larrons coursaires m'ont « descoupé comme un bœuf : mais si tu veulx, « tu saulveras Daphnis, vengeras ma mort, et « feras mourir ces meschants larrons meschan- « ment. J'ai accoustumé mes vaches à suivre le « son de ma fluste et de venir au chant d'icelle, « encore qu'elles soient bien loing de moi; prends- « la maintenant, et t'en va sur le bord de la mer « jouer ceste chanson que j'ai, long-temps y a, « monstrée à Daphnis, et que depuis Daphnis « t'a enseignée : au demourant laisse faire la « fluste, et mes bœufs et vaches qu'ils emmenent « en leur vaisseau. Je te donne la fluste de la- « quelle j'ai aultrefois gaigné le prix contre plu- « sieurs bouviers et bergers; et pour récompense, « je te prie, baise-moi seulement pendant que « j'ai encore un peu de vie; et, quand je serai « trespassé, plore ma mort, et aie souvenance « de moi, à tout le moins quand tu veoiras un « vacher gardant ses bestes aux champs. »

Dorcon ayant dict ces paroles, rendit aussi- tost son esprit en la baisant; et Chloé, prenant en main la fluste, la meit incontinent à sa bou- che, et l'entonna le plus hault qu'elle peut. Les vaches, qui l'entendirent, recognurent aussi- tost le son de la fluste et la note de la chanson, et toutes d'une secousse se jetterent ensemble dedans la mer : et pourcequ'elles le feirent tout- à-coup du mesme costé, et que par leur cheute la mer s'entr'ouvrit, la fuste en tourna sens des- sus dessoubs, de manière que tous ceux qui es- toient dedans se trouverent plongés en la mer,

mais non pas tous avec mesme espérance de salut ; car les coursaires avoient tous leurs espées ceinctes à leurs costés, et leurs brigandines faictes à escailles sur leurs dos, avec les cuissots qui leur pendoient jusques à mi-jambe : au contraire Daphnis estoit tout deschaux, comme celui qui gardoit les bestes aux champs, et presque tout nud au demourant, pourceque c'estoit en esté, et qu'il faisoit fort chauld. Parquoi les coursaires, après avoir duré un peu de temps à nager, furent tirés à fond et finalement noyés par la pesanteur de leurs armes.

Daphnis, à l'opposite, despouilla facilement si peu d'habillements qu'il avoit autour de lui ; et néantmoins encore se lassa il de nager à la fin, comme celui qui n'avoit accoustumé de nager que dedans les rivieres : toutefois la nécessité lui enseigna ce qu'il avoit à faire en ce cas ; car il se jetta entre deux vaches, qui nageoient coste à coste l'une de l'aultre, et, se prenant avec les deux mains à leurs cornes, fut par elles porté sans peine quelconque, aussi à son aise comme s'il eust esté dedans un chariot ; car le bœuf nage beaucoup mieulx et plus longuement que ne fait l'homme, et n'y a bestes au monde qui durent si long-temps à nager comme il fait, si ce ne sont animaux aquatiques, et encore poissons ; tellement que jamais un bœuf ne une vache ne se noyeroient, si les cornes de leurs pieds ne s'amollissoient dans l'eau ; de quoi font foi plusieurs destroicts en la mer, qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores, c'est-à-dire Traject ou Passage de bœuf.

Voilà comment Daphnis se saulva et eschap-

pa, contre son espérance, de deux grands dangers, l'un d'estre esclave de coursaires, l'aultre d'estre noyé. Au sortir de la mer il trouva Chloé sur la rive, plorant et riant tout ensemble; si se jetta entre ses bras, et lui demanda pour quelle cause elle avoit ainsi joué de la fluste. Chloé lui raconta tout du long comme elle s'en estoit courue vers Dorcon, comment les vaches avoient par lui esté apprinses à suivre le son de la fluste, comment il lui avoit conseillé d'en jouer, et comment il estoit trespassé; seulement oublia elle (de honte) à dire comment elle l'avoit baisé.

Parquoi ils deslibérerent d'honorer la mémoire de celui qui leur avoit faict tant de bien; et s'en allerent avec ses parents et amis inhumer le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ils jetterent force terre, et planterent autour de sa fosse plusieurs arbres, y pendirent chascun quelque chose de leur mestier, et oultre y espandirent du laict, et espreignirent des grappes de raisin, et y casserent plusieurs flustes. Ses vaches s'en prindrent à bramer piteusement, et s'en coururent en mugissant çà et là, comme bestes esgarées; ce que les aultres pasteurs interpréterent estre le deuil que les pauvres bestes menoient du trespas de leur maistre.

Après que Dorcon fut enterré, Chloé mena Daphnis en la caverne des Nymphes, où elle le nettoya; et quand et quand, pour la premiere fois en présence de Daphnis, lava aussi son beau corps d'elle-mesme, blanc et poli comme albastre, et qui n'avoit que faire d'estre lavé pour sembler beau: puis en cueillant ensemble des fleurs

que portoit la saison, en feirent des chapeaux aux images des Nymphes, et attacherent contre la roche la fluste de Dorcon pour offrande: puis cela faict retournerent vers leurs chevres et brebis, lesquelles ils trouverent toutes tapies contre la terre, sans paistre ni besler, pour l'ennui et le regret qu'elles avoient, ainsi qu'il est à présumer, de ne veoir plus ni Daphnis ni Chloé. Mais aussitost qu'elles les apperceurent, et qu'eux se prindrent à les siffler comme de coustume, et à jouer du flageolet, elles se leverent incontinent, et se prindrent à pasturer comme devant, et les chevres à saulter en beslant, comme si elles se fussent esjouies d'avoir recouvré leur chevrier.

Mais quoi qu'il y eust, Daphnis ne se pouvoit esjouir à bon escient depuis qu'il eut veu Chloé toute nue, et sa beauté à descouvert; car il ne l'avoit auparavant jamais vue: son cœur en languissoit ne plus ne moins que s'il eust esté atteinct et envenimé de quelque poison: son pouls estoit aulcunefois fort et hasté comme si on l'eust chassé, et quelquefois foible et débile comme si à la surprinse des coursaires il eust perdu toute sa force; et lui sembloit la fonteine où il avoit veu Chloé se laver, plus effroyable et plus redoutable que la mer. Brief il lui estoit advis que son ame estoit encore entre les brigands, tant il estoit en grande peine, comme un jeune garson nourri aux champs, qui n'avoit encore jamais expérimenté que c'est que du brigandage d'amour.

LIVRE SECOND.

Estant jà l'automne en sa vigueur, et la saison des vendanges venue, chascun aux champs estoit en besongne à faire ses apprests : les uns raccoustroient les pressouers, les aultres racloient les tonneaux, les aultres faisoient les hottes et penniers à porter la vendange, les aultres esmouloient leurs serpettes et sacleaux pour vendanger, les aultres apprestoient la meule pour fouler et briser les raisins, et les aultres préparoient de l'osier sec, dont on avoit osté l'escorce à force de le battre, pour en faire des flambeaux à tirer et entonner le vin la nuict : et à ceste cause Daphnis et Chloé, entremettant aussi pour quelques jours la sollicitude de mener leurs besties aux champs, presterent l'un et l'aultre, ce temps pendant l'œuvre et labeur de leurs mains.

Daphnis portoit la vendange dedans une hotte, et la fouloit en la cuve, puis entonnoit le vin dans les tonneaux : et Chloé, de l'aultre costé, appareilloit à manger aux vendangeurs, et leur portoit du vin vieil de l'année précédente, puis se mettoit à vendanger aussi elle-mesme les plus basses branches des vignes, auxquelles elle pouvoit advenir ; car les vignes du vignoble de Mételin sont toutes basses, au moins non eslevées sur arbres fort haults, tellement que les branches en pendent jusques contre terre, et s'estendent çà et là comme lierre, si qu'un enfant de mammelle (par maniere de dire) atteindroit aux grappes.

Et, comme la coustume est en telle feste du dieu Bacchus, et à la naissance du vin, on avoit appelé des villages de là entour plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges : lesquelles femmes jettoient toutes les yeux sur Daphnis ; et en le louant disoient qu'il estoit aussi beau que Bacchus : et y en eut une, plus affectée que les aultres, qui le baisa. Daphnis en feit du courroucé, mais Chloé en fut à bon escient marrie.

D'aultre costé, les hommes qui estoient dedans les cuves et pressouers jettoient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et saultoient après elle, comme feroient les Satyres autour de Bacchus, disant qu'ils seroient contents de devenir moutons, moyennant qu'une telle bergere les menast aux champs. Chloé en estoit bien aise, et Daphnis au contraire marri : tellement que l'un et l'aultre desiroient que les vendanges passassent bientost afin qu'ils pussent retourner aux champs à la maniere accoustumée, et, au lieu des chants de ces vendangeurs, ouïr jouer de la fluste, ou plustost leurs troupeaux besler.

Dedans peu de jours les vendanges furent achevées et le vin entonné, si qu'il ne fut plus besoin d'en empescher tant de gens ; au moyen de quoi ils recommencerent à mener leurs bestes aux champs comme devant, et allerent à grande joie saluer les Nymphes, en leur portant, pour les primices des vendanges, des moissines de raisins pendues encore aux branches : de quoi faire ils n'avoient par le passé jamais esté paresseux ; car, et le matin, dès que leurs troupeaux commençoient à brouter, ils les alloient saluer ; et le soir, quand ils les ramenoient au tect, les al-

loient derechef adorer ; et jamais n'y alloient les mains vuides, qu'ils n'y portassent tantost quelques fleurs, tantost quelques fruicts, une fois de la ramée verte, et une aultre fois quelque petit de laict ; dont puis après ils receurent des déesses bien ample récompense. Mais pour lors ils folastroient ensemble comme deux jeunes levrons, ils saultoient, ils flustoient, ils chantoient, ils luctoient bras à bras l'un contre l'aultre, à l'envi de leurs beliers et boucquins.

Et ainsi comme ils s'esbattoient, survint un vieillard, vestu d'une pelisse de peau de chevre, des sabots en ses pieds, et un bissac tout usé pendu à son col, lequel, se séant auprès d'eux, se print à leur dire : Mes enfants, je suis le vieillard Philetas, qui ai chanté maintes chansons à l'honneur de ces Nymphes, et maintes fois joué de la fluste en l'honneur du dieu Pan, et qui ai gouverné maint troupeau avec la musicque seulement, et maintenant viens ici pour vous déclarer ce que j'ai veu, et annoncer ce que j'ai ouï.

J'ai un beau verger, que j'ai moi-mesme planté, semé, labouré et accoustré de mes propres mains, depuis le temps que pour ma vieillesse j'ai cessé de garder et mener les bestes aux champs. Il y a dedans ce verger tout ce qu'on y pourroit souhaiter pour la saison : au printemps, des roses, des violettes, des lis ; en esté, du pavot, des poires, des pommes ; maintenant qu'il est automne, des raisins, des figues, des grenades, des graius de myrte : et y viennent par chascun jour à grandes vollées toutes sortes d'oiseaux ; les uns pour y trouver à repaistre, et les

aultres pour y chanter; car il est umbragé et couvert de grand nombre d'arbres, et arrousé de trois belles fonteines, et est si espais, que qui en osteroit la haie qui le clost, on diroit, à le veoir, que ce seroit un bois.

Aujourd'hui, environ le midi, j'y ai apperceu un jeune garsonnet dessoubs mes myrtes et grenadiers, qui tenoit en ses mains des pommes de grenade et des grains de myrte: il estoit blanc comme laict, rouge comme feu, poli et net comme s'il ne venoit que d'estre layé; il estoit nud, il estoit seul, et se jouoit à cueillir de mes fruicts comme si le verger eust esté sien. Si m'en suis couru vers lui, craignant que (comme il estoit fretillant et remuant) il ne rompist quelques branches de mes myrtes et grenadiers: mais il m'est légerement eschappé des mains, tantost se coulant par entre les rosiers, tantost se cachant soubs les pavots, comme feroit un petit perdriau. J'ai aultrefois eu bien de la peine d'aller après de jeunes chevreaux de laict; et souvent ai travaillé à courir après de jeunes veaux qui venaient de naistre; mais ceci est tout aultre chose, et n'est pas possible au monde de le prendre: parquoi me trouvant las et recreu, comme vieil et ancien que je suis, et m'appuyant sur mon baston, en prenant garde qu'il ne s'en fouist, je lui ai demandé à qui il estoit de nos voisins, et à quelle occasion il venoit ainsi cueillir les fruicts du jardin d'aultrui. Il ne m'a rien respondu; mais, s'approchant de moi, s'est prins à rire fort délicatement en me jettant des grains de myrte; ce qui m'a (ne sais comment) amolli et attendri le cœur: de sorte que je n'ai plus

sceu me courroucer à lui ; si l'ai prié de s'en venir hardiment à moi sans rien craindre, jurant par mes myrtes que je le laisserois aller, quand il vouldroit, avec des pommes et des grenades que je lui donnerois, et lui souffrirois prendre des fruicts de mes arbres, et cueillir mes fleurs tant comme il vouldroit, moyennant qu'il me donnast un baiser seulement.

Et adonc, se prenant à rire avec une chere gaie et bonne et gentille grace, m'a jetté une voix si aimable et si doulce, que ni l'arondelle, ni le rossignol, ni le cygne, fust il aussi vieil comme moi, n'en sçauroit jetter de pareille, disant : Quant à moi, Philetas, ce ne me seroit point de peine de te baiser ; car j'aime plus à estre baisé que tu ne desires retourner en ta jeunesse : mais garde que ce que tu me demandes ne soit un don mal séant et peu convenable à ton aage ; pourceque ta vieillesse n'empeschera point que tu ne brûles du desir de me suivre, après que tu m'auras baisé ; et il n'y a ni aigle, ni faulcon, ni aultre oiseau de proie, tant ait il l'aile viste et légere, qui me pust consuivre. Je ne suis point enfant, combien que j'en aie l'apparence ; ains suis plus ancien que le vieil Saturne, et plus ancien mesme que tout le temps : je te cognois dès lors que, estant en la fleur de ton aage, tu gardois en ce prochain marest un si beau et gras troupeau de bœufs et de vaches, et estois auprès de toi quand tu jouois de ta fluste dessoubs ces cousteaux-là, lorsque tu estois amoureux de la belle Amaryllide : mais tu ne me voyois pas, encore que je fusse continuellement auprès de ton amie, laquelle je t'ai

à la fin donnée, et tu en as eu de beaux enfant qui maintenant sont bons laboureurs et bons bouviers. Et pour le présent je gouverne aussi Daphnis et Chloé ; et, après que je les ai le matin mis ensemble, je m'en viens en ton verger, là où je prends plaisir aux arbres et aux fleurs que tu y as plantés, et me lave en ces fonteines ; qui est la cause que toutes les plantes et les fleurs de ton jardin sont si belles à veoir, pourcequ'elles sont nourries et arrousées de l'eau où je me suis lavé. Regarde si tu veoiras pas une branche de tes arbres rompue, ton fruict aulcunement pillé, ou aulcune plante de tes herbes et de tes fleurs foulée, ni pas une de tes fonteines troublée ; et te réputes bien heureux de ce que toi seul entre les hommes en ta vieillesse tu es encore bien voulu de cest enfant.

Sitost qu'il a eu achevé ces paroles, il s'en est envollé dessus les myrtes, ne plus ne moins que feroit un petit rossignol ; et en saultelant de branche en branche, par entre les feuilles, est à la fin monté jusques à la cime. J'ai veu ses petites ailes, son petit arc, et ses flesches et escharpe sur ses espaules : puis ai esté tout esbahi, que je n'ai plus veu ne ses flesches ne lui. Or, si je n'ai pour néant la teste blanche, et que la longue vieillesse ne m'ait diminué le sens et l'entendement, mes enfants, je vous asseure que vous estes tous deux dévoués et dédiés à l'Amour, et qu'Amour a soing de vous.

Ils furent aussi aises d'ouïr ces propos, comme si on leur eust conté quelque belle et plaisante fable : si lui demanderent que c'estoit que d'Amour, si c'estoit un enfant ou bien un oiseau, et quelle puissance il avoit.

Adonc Philetas commencea derechef à leur dire : Amour est un dieu, mes enfants, jeune, beau, et qui a des ailes, et pour ceste cause prend il plaisir à hanter entre les jeunes gens ; il cherche les beautés, et fait voller les cœurs des hommes, ayant si grand pouvoir que le grand Jupiter mesme n'en a point tant : il domine sur les éléments, sur les estoiles, et sur ceux qui sont dieux comme lui ; vous mesmes n'avez pas tant de maistrise sur vos chevres et sur vos brebis, qu'il en a sur tout le monde : toutes les fleurs sont ouvrage d'Amour, toutes les plantes et tous les arbres sont de sa facture ; c'est par lui que les rivieres coulent, et que les vents soufflent. J'ai souventefois veu des taureaux amoureux mugir d'amour aussi fort comme s'ils eussent esté poincts et picqués d'un frolon, et un boucquin baiser sa chevre et la suivre partout : moi mesme ai aultrefois esté jeune, et ai aimé Amaryllide ; mais lors il ne me souvenoit de manger, ne de boire, ne de prendre aucun repos ; j'estois tousjours triste et pensif, le cœur me battoit, et estois comme transi ; je criois comme qui m'eust battu, et ne parlois non plus que si j'eusse esté mort ou muet ; je me jettois dedans les rivieres pour esteindre la chaleur qui me brusloit, et appellois à mon aide le dieu Pan, comme celui qui aultrefois avoit esté amoureux de la belle Pitys : je remerciois la nymphe Echo pource qu'elle nommoit après moi ma mie Amaryllide ; et puis rompois mes flustes par despit de ce qu'elles sçavoient bien donner plaisir à mes vaches, et ne pouvoient faire venir à moi mon Amaryllide : car il n'y a medecine quel-

conque, soit qu'on la mange ou la boive, ni espece aulcune de charme, qui puisse guerir le mal d'amour, sinon le baiser, embrasser, et coucher ensemble nue à nud.

Philetas, après les avoir ainsi enseignés, se despartit d'avec eux, emportant pour son loyer quelques formages et un chevreau à qui les cornes commençoient jà à poindre, qu'ils lui donnerent.

Mais après qu'il se fut parti, les deux jeunes amants demourant tout seuls, et, ne ayant jamais auparavant oüi parler d'amour, se trouverent en plus grande destresse que paravant, pourceque l'Amour commençoit à les toucher au vif. Et retournés qu'ils furent en leurs maisons, se meirent chascun de son costé à rapporter ce qu'ils sentoient en leur cœur avec ce qu'ils avoient oüi raconter au vieillard. Si disoient ainsi à part eux : Les amants sont douloureux; aussi le sommes nous : ils ne font compte de boire ne manger ; aussi peu en faisons nous : ils ne peuvent dormir ; nous sommes tout de mesme : il leur est advis qu'ils bruslent ; et je crois que nous avons du feu dedans le corps : ils desirent s'entreveoir ; et pour ce faire nous souhaittons que la nuict ne dure gueres, et que le jour revienne bientost. A l'adventure doncques est-ce cela qu'on appelle amour ; et nous entre-aimons l'un l'aultre, et si ne le sçavions pas. Mais si c'est amour que je sens, et qu'elle m'aime, pourquoi doncques sommes nous ainsi mal à nostre aise ? à quoi faire nous entrecherchons nous ? Philetas nous a dict la vérité ; ce jeune garsonnet qu'il a veu en son verger apparut aussi ja-

dis à nos peres, quand il leur commanda en songe qu'ils nous envoyassent garder les bestes aux champs. Mais comment le pourroit on prendre ? il est petit et s'enfouira ; et si n'est possible d'eschapper de lui, car il a des ailes et nous atteindra. Faut-il avoir recours à l'aide des Nymphes ? Pan lui-mesme ne servit de rien à Philetas lorsqu'il estoit amoureux d'Amaryllide : il vault doncques mieulx chercher les remedes qu'il nous a enseignés, de baiser, accoller, et coucher ensemble nue à nud. Vrai est qu'il fait froid ; mais nous l'endurerons. Ainsi leur estoit la nuict une seconde eschole, en laquelle ils recordoient les enseignements de Philetas.

Le lendemain, au poinct du jour, ils menerent leurs bestes aux champs, s'entrebaiserent l'un l'aultre aussitost qu'ils se veirent, ce qu'ils n'avoient point encore faict auparavant, et, croisant leurs bras, s'entre accollerent : mais ils n'oserent essayer le troisieme poinct de la medecine, qui estoit de se despouiller pour coucher ensemble nue à nud ; car ce eust esté trop hardiment faict, non seulement pour la jeune bergere, mais aussi pour le jeune chevrier.

Parquoi la nuict ensuivante ils ne peurent reposer, et ne feirent aultre chose que rememorer ce qu'ils avoient faict, et regretter ce qu'ils avoient obmis à faire, disant ainsi en eux mesmes : Nous nous sommes entrebaisés, et il ne nous a de rien servi ; nous nous sommes l'un l'aultre accollés, et il ne nous en est presque de rien amendé ; il faut donc dire que le coucher ensemble est le souverain remede du mal d'amour ; il le faut donc essayer aussi, car, pour

certain, il y doibt avoir quelque chose davantage qu'au baiser.

Or, pour avoir eu ces pensées amoureuses en veillant, il leur venoit aussi, comme il est ordinaire, des songes amoureux en dormant, et leur sembloit qu'ils s'entrebaisoient, qu'ils s'entre accolloient, et qu'ils faisoient, la nuict, ce qu'ils n'avoient osé faire le jour, en se couchant ensemble nue à nud. De sorte que le lendemain ils se leverent plus esprins d'amour que devant; et chassant avec le sifflet leurs troupeaux aux champs, leur tardoit qu'ils ne se trouvoient pour s'entrebaiser; et si loing qu'ils s'entreveirent, se prindrent, en riant, à courir l'un contre l'aultre, s'entrebaiserent premierement, et puis s'entre accollerent: mais le troisieme poinct ne pouvoit venir, Daphnis n'osant point en parler, et ne voulant point Chloé commencer; jusques à ce que l'adventure les conduisit à ce faire en ceste maniere.

Ils s'estoient assis l'un près de l'aultre au pied d'un chesne, et ayant gousté du plaisir de baiser, ne se pouvoient saouller de ceste volupté. L'embrassement suivoit quand et quand pour baiser plus serré: et pour autant que Daphnis tiroit sa prinse un peu trop fort, Chloé, ne sçais comment, se coucha sur un costé, et Daphnis suivant la bouche de Chloé pour ne perdre l'aise du baiser, se laissa aussi de mesme tomber sur le costé; et recognoissant tous deux en ceste contenance la forme de leur songe, demourerent long-temps ainsi couchés, s'entretenant bras à bras aussi estroictement comme s'ils eussent esté collés ensemble, sans sçavoir rien du surplus, et pensant

que ce fust le dernier poinct de jouissance amoureuse. Si y passerent la plus grande partie du jour, jusques à ce que le soir les contraignit de se séparer ; et lors, en mauldissant la nuict, ils remenerent leurs bestes au tect. Et peut-estre à la fin eussent ils faict quelque chose à bon escient, n'eust esté un tel trouble et tumulte qui survint en celle contrée.

Il y avoit une compaignie de jeunes riches hommes de la ville de Methymne, lesquels, voulant passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller esbattre hors du territoire de leur ville, tirerent un batteau en mer, meirent leurs varlets à la rame, et s'en allerent esbattant le long de la cõste des Mityleniens, pourcequ'il y a partout bon abri pour se retirer, et est bornée de beaux édifices, et y treuve lon force ruisseaux, fonteines, vergers pleins d'arbres, que la nature y a produicts en partie, et en partie la main des hommes y a édifiés, et par-tout seur abord et délicieux séjour.

Ces jeunes gens, en voguant au long de ceste coste, et descendant en terre en quelques endroits, ne faisoient mal ne desplaisir quelconque à personne, ains s'esbattoient à divers passe-temps : une fois, avec des hamessons attachés d'un petit filet au bout de quelques cannes et ronseaux, ils peschoient des poissons qui hantent au long des rochers, de dessus quelque escueil jetté avant dedans la mer ; une aultre fois ils prenoient avec des chiens et des filets les lievres qui s'en fouyoient des vignes pour le bruit des vendangeurs ; une aultre fois ils prenoient grand plaisir à tendre aux oiseaux, et avec des laqs courants et col-

lets prenoient des oies sauvages, des halebrans et ostardes : de sorte qu'oultre le plaisir qu'ils en avoient, ils fournissoient encore leur table ; et si leur falloit quelque chose davantage, ils le prenoient au plus prochain village, en payant beaucoup plus que les choses ne valoient. Il ne leur falloit que le pain, le vin et le logis seulement ; car ils ne tronvoient pas qu'il fust trop seur de coucher la nuict en mer dedans leur batteau, estant la saison de l'automne : et à ceste cause tiroient la nuict leur batteau en terre, craignant qu'il ne se levast quelque tourmente pendant qu'ils dormiroient.

Mais quelque paysan de là entour, ayant à faire d'une corde dont on tourne la meule qui pressure le marc des raisins après qu'ils ont esté foulés en la cuve, pourceque la sienne estoit usée et rompue, s'en vint secrettement vers le bord de la mer, et, trouvant le batteau sans garde, deslia la corde avec laquelle on l'attachoit à terre, l'apporta en son logis, et s'en servit à ce qu'il en avoit à faire.

Le lendemain au matin ces jeunes gens de Methymne chercherent par-tout leur corde; mais personne ne confessoit l'avoir prinse : parquoi, après qu'ils eurent un peu tencé avec leurs hostes, ils tirerent oultre, et, ayant faict environ deux lieues, vindrent aborder à l'endroit des champs où se tenoient Daphnis et Chloé, pource qu'il leur sembla qu'il y avoit belle plaine à courir leur lievre.

Or n'avoient ils plus de corde pour attacher leur batteau, et à ceste cause prindrent du franc osier verd, le plus long qu'ils peurent trouver,

qu'ils tordirent, et en feirent une hart, dont ils attacherent leur batteau par la proue, et le lierent à terre, puis se meirent à chasser avec leurs chiens, et tendirent leurs toiles aux endroits qui leur semblerent plus à propos. Leurs chiens, courant çà et là, et abbayant, effroyerent les chevres, lesquelles abandonnerent incontinent les cousteaux, et s'en fouirent vers la marine, là où ne trouvant rien à broutter parmi le sable, aulcunes d'elles, plus hardies que les aultres, s'approcherent du batteau, et mangerent la hart d'osier dont il estoit attaché.

De fortune la mer estoit un peu esmeue pource qu'il s'estoit levé un vent de terre; tellement que la tourmente eut incontinent esloingné le batteau du rivage, et l'eut emporté en pleine mer. De quoi les jeunes hommes Methymniens s'estant apperceus, les uns s'en coururent vers la mer, les aultres appellerent leurs chiens, et tous ensemble menerent tel bruit, que tous les paysans de là autour, les entendant ainsi crier, y coururent de toutes parts. Mais tout cela ne servit de rien; car, le vent, se refreschissant tousjours de plus en plus, le mena si roide et si loing, qu'il n'y avoit plus ordre de le pouvoir atteindre.

Parquoi ces jeunes hommes, se voyant privés de beaucoup de biens qui estoient dedans leur batteau, chercherent tant le chevrier qui debvoit garder les chevres, qu'ils trouverent Daphnis; et en chaulde colere commencerent à le battre et le vouloir despouiller : si y en eut un d'entre eux qui destacha la lesse dont il menoit son chien, et print les deux mains de Daphnis pour les lui lier derriere le dos.

Le pauvre Daphnis, qu'on battoit, ne pouvoit aultre chose faire que crier, et prioit les voisins de lui aider : mais sur tous aultres il appelloit en son aide Lamon et Dryas, qui estoient deux verts vieillards, et qui avoient les mains rudes et endurcies du labeur des champs ; lesquels survenus feirent cesser la violence et le tort que l'on faisoit à Daphnis, remonstrant à ces jeunes hommes de Methymne que, s'il leur avoit faict aucun tort, ils le devoient contraindre à le réparer par justice.

Ceux de Methymne le voulurent, et eslurent pour leur arbitre le bouvier Philetas, à cause que c'estoit le plus ancien de tous ceux qui s'estoient trouvés à ceste esmeute, et qu'entre tous ceux de son village il avoit le bruit d'estre homme de plus grande legalité. Cela accordé, les Methymniens, comme ceux qui avoient à plaider devant un juge bouvier, commencerent en termes courts et clers leur accusation de telle sorte:

Nous estions descendus en ces champs pour y cuider chasser, et avions attaché nostre batteau au rivage de la mer avec une hart d'osier verd, puis nous estions mis en queste avec nos chiens. Et cependant les chevres de cestui-ci sont descendues vers la marine, lesquelles ont mangé l'osier dont nostre batteau estoit attaché, et conséquemment l'ont destaché, comme vous-mesme l'avez peu veoir emporter par les vagues en haulte mer. Il y a dedans grande quantité de biens, qui sont perdus pour nous, et entre aultres choses force beaux colliers pour nos chiens, et de l'argent plus qu'il n'en faudroit pour achepter tout le vaillant de ceux-ci. En récompense de laquelle perte nous voulons emmener, comme

nostre esclave, ce meschant chevrier ici, lequel entend si mal le mestier dont il se mesle que de mener ses chevres au rivage de la mer, comme s'il estoit marinier.

Voilà de quoi les Methymniens accuserent Daphnis, qui se trouvoit tout moulu de coups de poing qu'il avoit receus : mais néantmoins, voyant Chloé présente, il ne s'estonna de rien, et leur respondit franchement en ceste maniere :

Je garde bien mes chevres, et n'y a personne en tout le village qui se soit jamais plainct que pas une d'elles ait rien broutté en son jardin, ni rompu ou gasté un seul cep en sa vigne. Mais ceux-ci eux-mesmes sont maulvais chasseurs, et ont des chiens mal appris, qui ne font que courir çà et là, et abbayer si terriblement, qu'ils ont effarouché mes chevres, et les ont chassées de la montaigne et de la plaine vers le rivage de la mer, comme si ce eussent esté loups : et puis ils me vont mettant sus qu'elles ont mangé de l'osier ; c'est pourcequ'elles ne trouvoient emmi le sable aultre verdure quelconque, ne ronce, ne thym. Si leur batteau est péri en la mer par la force des vents, il s'en faut prendre à la tourmente ; ce n'ont pas esté mes chevres qui l'ont faict : mais s'il y avoit dedans tout plein de biens, et mesme de l'argent comptant, qui seroit si fol de croire qu'un batteau où il y auroit tant de richesses n'eust aultre chose pour l'attacher qu'une hart d'osier verd ?

Daphnis, en disant ces paroles, se print à plorer, et feit pitié à tous les assistants ; tellement que le juge Phileta feit serment aux Nymphes et à Pan que Daphnis, à son advis, n'avoit

point de tort, ni ses chevres aussi, et que la faulte, si faulte y avoit, estoit aux vents et à la mer, desquels il n'estoit pas juge pour la leur faire réparer.

Ce néantmoins, le bon Philetas ne sceut si bien dire, que les Methymniens s'en contentassent : ains de rechef en grande fureur prindrent Daphnis, et le voulurent lier, pour l'emmener prisonnier, n'eust esté que les paysans, de ce mutinés, se mirent sur eux, et le leur osterent d'entre les mains. Daphnis de son costé, se défendoit aussi, et combattoit lui-mesme ; si qu'à grands coups de pierres et de bastons chasserent les Methymniens, et ne cesserent de les poursuivre jusques à ce qu'ils les eussent chassés battant hors de leur territoire.

Mais cependant qu'ils les chassoient, Chloé tout à loisir mena Daphnis en la caverne des Nymphes, et lui essuya le visage tout souillé du sang qui lui estoit coulé du nez ; et tirant de sa pannetiere un morceau de formage et de gasteau, lui en donna à manger, et, qui plus encore le contenta, lui donna de sa tendre bouche un baiser plus doulx que le miel. Ainsi eschappa Daphnis de ce danger.

Mais la chose n'en demoura pas là ; car ces jeunes hommes de Methymne ne furent pas plustost de retour en leurs maisons par terre, au lieu qu'ils estoient partis par mer sur un batteau, blessés et mal menés, au lieu qu'ils estoient issus gais et bien deslibérés, qu'ils feirent assembler le conseil de la ville, auquel ils requirent humblement à leurs citoyens qu'il leur plust venger l'excès et oultrage qu'on leur avoit faict. Pour

à quoi plus les inciter, ils ne dirent pas un mot de vérité, craignant que s'ils eussent récité le faict au vrai comme il estoit allé, ils n'eussent encore esté mocqués de s'estre laissé chasser à coups de bastons par des paysans; mais, en desguisant le faict, affirmerent que les Mityleniens leur avoient osté leur batteau et pillé leurs biens, tout ainsi que s'ils eussent esté en guerre ouverte.

Ceux de Methymne ajouterent facilement foi à leur dire, pourcequ'ils les voyoient ainsi blessés et mal menés; et quand et quand estimant que c'estoit chose juste et raisonnable de vénger un oultrage tel faict aux enfants des plus nobles maisons de leur ville, décernerent sur-le-champ la guerre contre les Mityleniens, sans la leur envoyer dénoncer, et commanderent à leur capitaine qu'il tirast promptement de leur arsenal dix galeres en mer pour aller faire le pis qu'ils pourroient en toute leur coste, pour autant qu'ils pensoient que ce ne seroit pas seurement ne sagement faict de mettre, lorsque l'hiver approchoit, plus grosse flotte en mer.

Le capitaine, dès le lendemain matin eut dressé son esquipage, et usant de ses soldats mesmes au lieu de forçaires pour ramer, alla fourrager toutes les terres des Mityleniens qui estoient prochaines du rivage de la mer, où il pilla grand nombre de bestail, grande quantité de bleds et de vins, pour autant qu'il n'y avoit gueres que vendanges estoient achevées, et grande multitude de prisonniers, tous vignerons et laboureurs: puis alla aussi courir les terres où Daphnis et Chloé gardoient leurs bestes, et y descen-

dit soudainement à l'impourveu, ravit et roba tout ce qu'il y trouva.

Daphnis pour lors n'estoit pas avec son troupeau, ains estoit allé ès bois prochains cueillir de la plus tendre et verde ramée pour douner, l'hiver, à broutter à ses petits chevreaux; et voyant de loing la descente et incursion des ennemis, se cacha dedans le tronc d'un chesne sec et creux.

Mais Chloé, qui estoit auprès des deux troupeaux, sitost qu'elle apperceut les couriers, se cuida saulver de vistesse, et s'en fouit dedans la caverne des Nymphes. Elle fut poursuivie jusqu'au lieu mesme, là où elle feit prieres aux soldats, en l'honneur des Nymphes, de ne vouloir point faire de déplaisir ne à elle ne à ses bestes. Toutefois sa priere n'eut point de lieu; car les soldats de Methymne, après avoir faict plusieurs villenies par dérision aux images des Nymphes, l'emmenerent elle et ses bestes, en la chassant devant eux à tout de l'osier, comme on feroit une chevre ou une brebis : et voyant qu'ils avoient jà leurs vaisseaux tout pleins de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer oultre, ains reprindrent la route de leurs maisons, craignant l'incertitude de l'hiver, et leurs ennemis. Ainsi se retirerent les Methymniens à force de ramer, pourceque le temps fut si calme, qu'il ne tiroit ne veut ne haleine quelconque.

Après que tout le bruit de ceste course fut appaisé, Daphnis sortit de son creux, et s'en vint en la plaine où leurs bestes avoient accoustumé de pasturer : et n'y voyant ne ses chevres, ne les brebis de Chloé, ne Chloé elle-mesme, ains seulement les champs tout seuls, et la fluste de

laquelle Chloé se souloit esbattre jettée par terre, il se print à crier tant qu'il peut ; et, en souspirant amerement, s'en courut premierement soubs le foustean à l'ombre duquel ils avoient accoustumé de se seoir, et puis vers le rivage de la mer, pour veoir s'il la trouveroit, et finablement vers la caverne des Nymphes, là où il l'avoit veue fouir ; et là, se jettant par terre devant leurs images, se complaignit à elles, disant qu'elles lui avoient bien failli au besoing.

Chloé, disoit il a esté ravie d'entre vos mains, et vous avez bien eu le cœur de le veoir et l'endurer ! celle qui vous faisoit tant de beaux chapelets de fleurs ! celle qui vous offroit tousjours du premier laict ! celle qui vous a donné ce flageolet mesme que je vois ici pendu ! Jamais loup ne me ravit une seule chevre : et les ennemis m'ont maintenant ravi le troupeau entier tout-à-coup, et ma compaigne bergere aussi ! Or quant à mes chevres, ils les tueront et escorcheront incontinent, et Chloé désormais demourera en la ville loing de moi. Comment oserai-je à ceste heure m'en aller devers mon pere et ma mere sans mes chevres et sans Chloé ? Il faudra doresnavant que je sois un faineant ; car il n'y a plus chez nous de bestes que je peusse garder. Je ne bougerai d'ici, attendant la mort ou une aultre guerre. Hélas ! Chloé, es-tu en mesme peine que moi ? te souvient il point de ces champs, des Nymphes, et de moi ? ou si tu te reconfortes avec nos brebis et nos chevres, qui sont prisonnieres avec toi ?

En disant ces parolles, le pauvre Daphnis fut si saisi de tristesse, qu'après avoir bien ploré

il s'endormit fort serré : et en dormant lui apparurent les trois Nymphes en guise de trois belles grandes femmes à demi nues, les pieds sans chaussure, les cheveux épars, et semblables en tout et partout aux images qui estoient en la caverne. Si lui fut bien advis de premiere arrivée qu'elles avoient pitié de lui ; puis la plus aagée se print à lui dire, en le reconfortant :

Daphnis, ne te plains point de nous, car nous avons plus de soing de Chloé que tu n'as toi-mesme : nous avons eu pitié d'elle dès qu'elle venoit de naistre ; et ayant esté jettée et exposée en ceste caverne, avons prouveu à ce qu'elle fust eslevée et nourrie. Ne pense pas qu'elle soit fille de Dryas, ni née en ce village, ou que ce soit l'estat appartenant au lieu dont elle est venue, que de garder les brebis. A ceste heure mesme nous avons prouveu à son affaire, de sorte qu'elle ne sera point menée prisonniere en la ville de Methymne, ni ne sera partie de leur butin ; car nous avons prié à Pan, qui est là debout soubs ce pin, lequel vous n'avez jamais honoré à tout le moins de quelques fleurettes, qu'il nous veuille aider à la recouvrer, pourcequ'il fréquente plus souvent entre gens de guerre que nous ; et lui-mesme a conduict plusieurs guerres en délaissant ces lieux champestres. Il est desja parti pour s'en aller, dangereux ennemi pour ceux de Methymne. Pourtant ne te fasche point, mais te leve, et t'en va veoir Lamon et Myrtale, lesquels sont jettés par terre comme toi, cuidant que tu aies esté prins et emmené prisonnier avec elle. Ne te soucie point ; ta Chloe reviendra demain avec toutes vos brebis et vos chevres, et

si les garderez encore et jouerez de la fluste ensemble. Au demourant, Amour aura soing de vous.

Daphnis, ayant ouï et veu telles choses, s'esveilla soudain en sursault, et, plorant autant de joie que de tristesse, adora les images des Nymphes, et leur promit, si Chloé retournoit à saulveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chevres. Et courant incontinent vers l'image du dieu Pan ayant les pieds d'un bouc, et deux cornes en la teste, estant dressé dessoubs un pin, et tenant de l'une de ses mains une fluste, et de l'aultre un boucquin saultelant, l'adora aussi, et le pria qu'il lui pleust faire retourner Chloé, lui promettant semblablement de lui sacrifier un bouc. Et à la fin, sur le soir, environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il de plorer et de prier les dieux et les déesses pour le retour de sa Chloé: puis ayant recueilli la ramée qu'il avoit coupée, s'en retourna au village, là où il osta de grand esmoi le pauvre Lamon, et le remplit de liesse; puis mangea un petit, et s'en alla coucher. Mais ce ne fut pas sans tendrement plorer, et sans affectueusement prier les Nymphes qu'elles lui apparussent encore la nuict en dormant, et que le jour vinst bientost auquel elles lui avoient promis que Chloé retourneroit. Jamais nuict ne lui sembla si longue que feict celle-là. Mais voici comment la chose estoit allée.

Cependant le capitaine de Methymne, ayant faict jà long chemin en s'en retournant, voulut un petit refreschir ses gens, qui estoient travaillés d'avoir couru en terre et vogué en mer; et trouvant un escueil qui se jettoit fort avant

en la mer en forme de croissant, au dedans des pointes duquel la mer estoit platte, et où il y avoit abrit pour les vaisseaux aussi seur que dedans un bon port, il y posa les ancres sans aultrement aborder à terre, afin que les paysans, à toute adventure, ne lui peussent faire aucun desplaisir, et, au demourant, permit à ses gens de se traicter et faire bonne chere, en aussi grande asseurance comme s'ils eussent esté en pleine paix. Eux, qui avoient foison de tous vivres qu'ils avoient pillés, se meirent à boire et à jouer ne plus ne moins que quand l'on fait des feux de joie et la feste d'une victoire.

Mais sitost que le jour fut failli, et que la nuict eut mit fin à leur bonne chere, il leur fut soudainement advis que toute la terre devinst en feu, et entendirent de loing tel que feroit le flot d'une grosse armée de mer qui fust venue contre eux : l'un crioit à l'arme, l'aultre appelloit ses compaignons ; l'un pensoit estre jà blessé, l'aultre cuidoit veoir un homme mort gisant devant lui : brief, il y avoit tout tel tumulte que si c'eust esté un combat de nuict ; et si n'y avoit point d'ennemis.

Si la nuict avoit esté espouvantable, le jour d'après leur fut encore bien plus effroyable ; car les boucs et les chevres de Daphnis avoient les cornes entortillées de feuillages de lierre avec leurs grappes, et les brebis, moutons et beliers de Chloé hurloient comme loups : on lui trouva à elle-mesme un chapeau de feuilles de pin sur la teste. Et en la mer semblablement se faisoient des choses si estranges, qu'à peine les pourroit on croire ; car quand ils cuidoient lever les an

cres, elles tenoient si ferme au fond, qu'ils ne les pouvoient arracher, quelque effort qu'ils en feissent; quand ils cuidoient abbattre leurs rames pour voguer, elles se rompoient : les daulphins, saultant tout autour de leurs vaisseaux, et les battant de leurs queues, en descousoient les joinctures : et entendoit-on le son d'une trompe du dessus d'une roche haulte et droicte, estant à la cime de l'escueil au pied duquel ils estoient à l'abrit ; mais ce son n'estoit point plaisant à ouïr, comme seroit le son d'une trompette ordinaire, ains effroyoit ceux qui l'entendoient, ne plus ne moins que le son d'une trompette de guerre la nuict : de quoi les Methymniens estoient en merveilleux effroi, et couroient aux armes, disant que c'estoient leurs ennemis qui leur venoient courir sus, sans qu'ils les apperceussent; tellement qu'ils desiroient que la nuict revinst, comme s'ils eussent deu avoir paix et repos quand elle seroit venue.

Or estoit il aisé à cognoistre à gens qui n'eussent point esté troublés de sens que toutes ces illusions qu'ils pensoient veoir et ouïr venoient du dieu Pan, qui estoit indigné contre eux pour quelque malefice. Mais ils n'en sçavoient deviner l'occasion, pource qu'ils n'avoient rien pillé qu'ils pensassent estre dedié ne consacré à Pan; jusqu'à ce qu'environ midi, le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan lui-mesme en dormant, qui lui usa de telles paroles :

O meschants sacrileges! comme avez-vous esté si forcenés que d'oser emplir d'effroi et d'exploits de guerre les champs que j'aime uni-

quement, ravir les troupeaux de bœufs, de brebis et de chevres qui sont en ma protection, et arracher par force d'un lieu sainct une jeune fille de laquelle Amour veult faire une histoire singuliere, et n'avez point eu de crainte ne de reverence aux Nymphes qui le vous ont veus faire, ne à moi aussi, qui suis le dieu Pan? Je vous denonce que vous ne verrez jamais la ville de Methymne, si vous entreprenez d'y retourner avec un tel pillage, et n'eschapperez jamais le son de la trompe qui vous a nagueres effroyés; car je vous ferai tous abysmer au fond de la mer, et manger aux poissons, si tu ne rends et bientost Chloé aux Nymphes à qui tu l'as ostée par force, et quand et elle les troupeaux de ses brebis et de ses chevres. Pourtant leve-toi sans delai, et remets incontinent en terre la bergere Chloé, avec ce que je t'ai dict; et je vous reconduirai tous deux à saulveté, elle par terre, et toi par mer.

Le capitaine, qui s'appelloit Bryaxis, ces paroles ouïes, s'esveilla, tout effroyé, en sursault, et feit incontinent appeller les capitaines de chacune galere, auxquels il commanda que l'on cherchast promptement Chloé entre les prisonniers. Ce qui fut aussitost faict, et la lui amena-l'on couronnée de feuillage de pin; et à cela remarqua le capitaine que c'estoit elle pour laquelle il avoit eu ceste apparition en dormant. Si la feit remettre en terre dedans la galere capitainesse, dont elle ne fut pas plustost sortie, que l'on entendit de rechef le son de la trompe dedans le rocher, mais non plus effroyable en maniere de l'alarme, ains tel que les bergers ont

accoustumé de sonner quand ils menent leurs bestes aux champs. Les brebis mesmes couroient au sortir par-dessus la planche, sans que les pieds leur glissassent, et les chevres encore bien plus hardiment, comme celles qui ont accoustumé de gravir jusqu'à la cime des plus haults et plus droicts rochers, et environnoient Chloé tout alentour en saultant et beslant, comme si elles lui eussent voulu donner à cognoistre qu'elles se resjouissoient de sa délivrance.

Mais les troupeaux des aultres bergers et chevriers demourerent au lieu où on les avoit mis, et ne bougerent de dessoubs le tillac des galeres, comme si le son de la trompe ne les eust point appellés; de quoi tout le monde s'esmerveilla grandement, et en loua la puissance et bonté de Pan.

Encore veit-on de plus estranges merveilles en l'un et en l'aultre élément: car les galeres des Methymniens desmarerent d'elles-mesmes avant qu'on eust levé les ancres, et y avoit un daulphin qui les conduisoit, saultant hors de l'eau devant la capitainesse; et sur la terre un fort doulx et plaisant son de trompe conduisoit les brebis et les chevres, sans que l'on veis personne qui en sonnast: de maniere que les brebis et les chevres marchoient et pasturoient tout ensemble avec très grand plaisir d'ouïr si doulce mélodie.

Environ le temps que les pasteurs remenent leurs bestes aux champs après midi, Daphnis, appercevant de tout loing, de dessus une haulte butte où il estoit monté, Chloé avec ses deux troupeaux, descendit le plus viste qu'il peut dans la plaine, criant à haulte voix: O Nymphes! ô gen-

til Pan ! et, courant embrasser Chloé, fut esprins de si grande joie, qu'il en tomba par terre tout pasmé. Mais Chloé, en le baisant et embrassant, le reschauffa si bien, qu'elle le feit revenir ; et après qu'il eut reprins ses esprits, s'en alla avec elle soubs le fousteau où ils avoient accoustumé de se trouver : là où s'estant tous deux assis à l'ombre, il ne faillit pas à demander comme elle avoit peu eschapper des mains de tant d'ennemis.

Elle lui conta tout de poinct en poinct : comment il estoit creu du lierre autour des cornes de ses chevres ; comment ses brebis avoient hurlé ; comment il s'estoit trouvé sur sa teste un chapeau de feuilles de pin ; le feu qu'on avoit veu sur la terre ; le bruit que l'on avoit ouï en la mer ; les deux sortes de son de trompe, l'un de paix et l'aultre de guerre ; la nuict espouvantable ; et comment une certaine mélodie musicale l'avoit conduicte par tout le chemin, sans qu'elle en veist rien.

Adonc Daphnis, cognoissant manifestement que c'estoit le secours de Pan, selon ce que les Nymphes lui avoient dict et promis à lui-mesme en dormant, conta aussi de sa part à Chloé tout ce qu'il avoit ouï et veu en son absence ; et comme, estant bien près de rendre l'ame, la vie lui avoit esté saulvée par les Nymphes.

Après lui avoir tout conté, il envoya querir par Chloé Dryas et Lamon, et quand et quand tout ce qui fait besoing pour un sacrifice ; et lui-mesme cependant print la plus grasse chevre qui fust en tout son troupeau, de laquelle il entortilla les cornes avec du lierre, en la sorte et

maniere que les ennemis les avoient trouvées le matin ; et après lui avoir versé un peu de laict entre les deux cornes, la sacrifia aux Nymphes, la pendit et escorcha, et leur en sacrifia la peau.

Puis, quand Chloé et la compaignie fut venue, il feit rostir une partie de la chair et bouillir l'aultre ; mais devant toutes choses il meit à part les primices pour les Nymphes, et leur espandit une pleine tasse de vin doulx ; et ayant accoustré de petits sieges pour se seoir, avec force feuillage et verde ramée, se meit au surplus à faire bonne chere avec toute la compaignie, en ayant néantmoins tousjours les yeux sur les troupeaux, de peur que le loup y survenant d'emblée n'y feist autant de dommage que pourroient faire les ennemis. Puis, quand ils eurent tous bien repeu, ils se meirent à chanter des chansons à la louenge des Nymphes, que les vieils pasteurs avoient anciennement composées ; puis, la unict survenue, ils se coucherent en la place mesme à descouvert emmi les champs, et le lendemain au matin eurent aussi souvenance de Pan.

Si menerent le bouc qui guidoit tout le troupeau, couronné de feuilles de pin, vers l'arbre soubs lequel estoit l'image de Pan, et lui respandant du vin sur la teste, en louant et remerciant la bonté de Pan, le lui sacrifierent, le pendirent et l'escorcherent ; puis feirent bouillir une partie de la chair et rostir l'aultre, qu'ils estendirent emmi le beau pré sur verde feuillade, et attacherent la peau avec les cornes à la tige du pin tout contre l'image de Pan : c'estoit une grande pastorale, propre à un dieu pastoral, auquel ils meirent aussi à part les primices du

sacrifice, et respandirent, en l'honneur de lui, le plus grand gobelet qu'ils eussent, plein de vin. Chloé chanta, et Daphnis joua de son flageolet; puis se meirent à repaistre, et feirent bonne chere.

Ainsi comme ils estoient à table, survint de cas d'adventure le bon homme Philetas, qui apportoit quelques petits chapelets de fleurs à l'image de Pan, et des moissines de raisins pendues encore aux branches de la vigne avec toutes leurs feuilles. Quand et lui estoit son plus jeune fils Tityre. Sitost qu'ils l'apperceurent, ils se leverent tous, et lui aideret à faire ses offrandes à l'image de Pan; puis couronnerent leurs testes de feuillage de pin, et, se remettant à table, feirent seoir auprès d'eux le bon Philetas.

Or, quand ces vieillards eurent un peu beu, adonc commencerent ils à conter de leurs jeunes ans; comment ils gardoient leurs bestes quand ils estoient jeunes; comment ils estoient eschappés de plusieurs dangers et de plusieurs surprinses d'escumeurs de mer et de larrons: l'un se vantoit qu'il avoit aultrefois tué un loup; l'aultre, qu'après Pan il n'y avoit homme qui sceust si bien jouer de la fluste que lui. C'estoit le bouvier Philetas qui se donnoit ceste louenge; et Daphnis et Chloé le prierent bien instamment qu'il leur voulust monstrer un petit de sa science, et qu'il daignast jouer un petit de sa fluste à ce sacrifice faict en l'honneur du dieu Pan, lequel prenoit plaisir à en ouïr bien jouer.

Philetas leur accorda, combien que pour sa vieillesse il se plaignist de n'avoir plus gueres d'haleine, et print en main la fluste de Daph-

ris : mais elle se trouva trop petite pour y mons-
rer beaucoup de sçavoir et d'artifice, comme
elle de quoi jouoit un jeune garson seulement;
arquoi il envoya son fils Tityre en sa loge, qui
stoit distante de là environ d'une demi-lieue,
our apporter la sienne. Tityre jetta sa jaquette
terre, et s'en courut tout nud en chemise viste
omme un jeune faon de biche.

Et cependant le vieillard Lamon se meit à leur
aire le conte de la belle Syringe, qu'il disoit
voir ouï conter et chanter à un chevrier sici-
ien. Ceste Syringe n'estoit point, dit-il, ancien-
ement un instrument à jouer de musicque,
ins estoit une belle jeune fille, qui aimoit
ort à chanter : elle gardoit les chevres, et se
ouoit avec les Nymphes. Le dieu Pan la voyoit
omme il nous fait maintenant, garder ses bes-
es, jouer et chanter; si s'approcha d'elle, et
a pria de ce qu'il voulut, lui promettant faire
ue toutes ses chevres porteroient deux chevreaux
chacune portée. Elle se mocqua de son amour,
isant qu'elle n'auroit jamais ami, non seule-
ent tel comme lui, qui sembloit proprement
n bouc, mais ni aultre, quel qu'il fust. Pan la
oulut prendre à force; elle s'en fouit, et il la
oursuivit. A la fin, se sentant lasse de courir,
lle se jetta parmi les cannes et rouseaux, et là
e sceut on qu'elle devint dedans le marets.
an coupa les cannes en courroux, et, n'y trou-
ant point la pucelle, cogneut son inconvénient,
ar elle avoit esté tournée en une canne. Si trou-
a lors ceste sorte d'instrument, en joignant
ensemble avec de la cire des rouseaux de gran-
leur non égale, pour autant que leur amour

n'avoit point esté réciproque ni égale ; de sorte qu'elle, qui paravant avoit esté belle jeune fille, depuis a esté un plaisant instrument de musicque.

Lamon ne faisoit gueres que d'achever son conte, et Philetas de le louer, disant qu'il avoit faict un conte plus plaisant à ouïr reciter, que n'eust esté une chanson à ouïr jouer, quand Tityre arriva apportant la fluste de son pere, qui estoit composée des plus grosses cannes que l'on treuve, accoustrée de laton ; de sorte que l'on eust dict que c'estoit celle-là mesme que Pan avoit faicte la premiere.

Philetas adonc se leva en pied sur son siege, et essaya premierement les chalumeaux, pour veoir s'il y auroit point quelque chose qui empeschast le vent ; et, après avoir esprouvé qu'il n'y avoit rien, souffla dedans à bon escient. L'on eust dict que c'estoient plusieurs flustes ensemble, tant cela menoit de bruit ; puis, diminuant petit à petit la force de son vent, rameña son jeu en un son plus doulx et plus plaisant, en leur monstrant tout tant qu'il peut avoir d'artifice à joüer de telle maniere de fluste, pour bien mener et faire paistre les bestes aux champs. Puis leur enseigna combien il falloit souffler pour un troupeau de bœufs et de vaches ; quel son est mieulx séant à un chevrier ; quel jeu aiment les brebis et moutons : celui des brebis estoit doulx et moyen ; celui des bœufs, fort et pesant ; celui des chevres, cler et agu ; et toute ceste diversité de sons se faisoit d'une seule fluste.

Toute la compaignie cependant demouroit assise sans mot dire, prenant très grand plaisir

à ouïr si bien jouer Philetas, jusques à ce que Dryas se levant le pria de jouer quelque gaie chanson en l'honneur de Bacchus; et lui cependant dancea une dance de vendanges, faisant des mines comme s'il vendangeast le raisin, le portast en des panniers, le foullast dedans la cuve, entonnast le vin dedans les vaisseaux, et comme s'il eust beu du vin nouveau: tout ce qu'il feit si proprement et de si bonne grace, approchant du naturel, qu'ils cuidoient veoir devant leurs yeux les vignes, les cuves, les tonneaux, et Dryas beuvant à bon escient.

Ce vieillard, ayant si bien et si gentiment faict son devoir de dancer, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé: lesquels incontinent se leverent, et dancerent le conte de Lamon; Daphnis contrefaisant le dieu Pan, et Chloé la belle Syringe. Il lui faisoit sa requeste; et elle s'en rioit: elle s'en fouyoit; et il la poursuivoit, courant sur le bout des arteuils pour mieulx contrefaire les pieds de chevre de Pan: elle faisoit semblant d'estre lasse de courir, et, au lieu de se jetter entre des rouseaux, elle s'alloit cacher dedans les bois; et Daphnis, prenant la grande fluste de Philetas, en tira un son languissant comme celui d'un amoureux, un son passionné comme d'un qui veult toucher, un son de rappel comme d'un qui va cherchant.

Tellement que le bon homme Philetas, s'esbahissant comme il en sçavoit tant, accourut le baiser; et, après l'avoir baisé, lui feit present de sa fluste, en priant aux dieux que Daphnis la laissast semblablement à un pareil successeur que lui. Daphnis donna la sienne petite à Pan,

et après avoir baisé Chloé, comme estant retrouvée et retournée d'une véritable fouite, remena son troupeau au tect, en jouant de sa fluste, pourceque la nuict estoit jà venue : aussi feit Chloé le sien au son des mesmes chalumeaux.

Les chevres marchoient coste à coste des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis ; de sorte que jusques à la nuict toute noire ils prindrent l'un de l'aultre tout le plaisir qui leur fut possible, et feirent leur complot ensemble de remener le lendemain au plus matin leurs bestes aux champs, comme ils feirent.

Car incontinent que le jour commença à poindre, ils revindrent au pasturage ; et ayant premierement salué les Nymphes, et puis après Pan, s'allerent asseoir dessoubs un chesne, là où ils jouerent de la fluste ensemble, s'entrebaiserent, s'entre embrasserent, et se coucherent l'un auprès de l'aultre. Puis se releverent sans y faire rien davantage, sinon manger ensemble, et boire du vin avec du laict.

Toutes lesquelles choses les eschauffoient de plus en plus et les rendoient plus hardis : tellement que, faisant à l'envi l'un de l'aultre à qui plus aimeroit sa partie, ils vindrent jusqu'à se vouloir asseurer l'un de l'aultre par serment. Daphnis, allant soubs le pin, jura par le dieu Pan qu'il ne vivroit jamais un seul jour sans Chloé ; et Chloé, entrant en la caverne des Nymphes, feit serment qu'elle vivroit et mourroit avec Daphnis.

Mais Chloé, comme jeune garse qu'elle estoit, fut si simple qu'elle voulut que Daphnis, au sortir de la caverne, lui jurast un aultre ser-

ment ; si lui dit : Ce dieu Pan, Daphnis, est un dieu amoureux, auquel il n'y a point fiance ; il a aimé Pitys, il a aimé Syringe, et ne cesse jamais de pourchasser les Nymphes Dryades, et de rompre la tête aux Nymphes Epimélides ; de sorte que si tu me faulsois la foi que tu m'as jurée par lui, il ne s'en feroit que rire, voire quand bien tu serois amoureux de plus de femmes qu'il n'y a de chalumeaux en son flageolet : et pourtant jure-moi par ton troupeau et par la chevre qui te nourrit et allaicta, que tu ne laisseras jamais Chloé tant qu'elle n'aimera aultre que toi ; et là où elle te fera faulte et aux Nymphes qu'elle t'a jurées, fouis-la et la hais, ou la tue ainsi que si c'estoit un loup.

Daphnis fut bien aise de veoir que Chloé avoit peur de le perdre ; et se mettant au meilieu de son troupeau, en tenant de l'une de ses mains un bouc, et de l'aultre une chevre, jura qu'il l'aimeroit tant qu'elle l'aimeroit ; et que si elle en préféroit un aultre à lui, il tueroit, au lieu d'elle, celui qu'elle auroit préféré. Dont elle fut fort aise, et s'en asseura plus que devant, estimant les brebis et les chevres estre dieux plus propres aux bergers et aux chevriers, que nuls aultres.

LIVRE TROISIÈME.

Mais les Mityleniens, ayant entendu comme ceux de Methymne avoient envoyé dix galeres à leur dommage, et mesmement ayant esté advertis par les paysans comme ils avoient couru leurs terres et pillé leurs biens, estimerent que c'estoit chose indigne d'eux de souffrir un tel oultrage sans revenche, et deslibererent promptement prendre les armes contre eux. Si leverent incontinent trois mille hommes de pied, et cinq cents chevaulx, et envoyerent par terre leur capitaine général, nommé Hippase, pour leur faire la guerre, craignant de les mettre sur mer en temps approchant de l'hiver.

Le capitaine, se partageant avec ses gens, ne fourragea point les terres des Methymniens, ni n'emmena le bestail des pauvres laboureurs et des paysans, pourcequ'il estimoit cela estre le faict d'un larron, et non pas d'un capitaine; ains tira droict vers la ville, espérant la surprendre les portes ouvertes et sans gardes. Mais quand il en fut près environ six lieues, un hérault de Methymne lui vint au-devant, qui lui apporta nouvelle que les Methymniens ne vouloient que paix, pourcequ'ayant entendu par ceux que leurs capitaines avoient emmenés prisonniers, que les Mityleniens ne sçavoient du tout rien de ce qui avoit esté faict à leurs jeunes gens, et que ce avoient faict des paysans qui les avoient battus pour quelques insolences par eux faictes, se repentoient bien fort d'avoir si

longuement offensé leurs voisins, et se mettoient en tout debvoir, offrant de rendre et restituer tout ce qui auroit esté prins sur eux, à celle fin qu'ils peussent trafiquer et hanter par terre et par mer avec eux, sans crainte ne danger.

Hippase, capitaine général des Mityleniens, envoya ce hérault au conseil de Mitylene, combien qu'il eust toute puissance et auctorité souveraine, et s'en alla camper environ à demi-lieue de Methymne, où il attendit la response du conseil : et de là à deux jours vint pardevers lui un messager qui lui apporta mandement exprès du peuple de Mitylene pour recevoir tout ce que l'on avoit prins et pillé sur eux, et pour s'en retourner à tout, sans faire au demourant mal ne desplaisir quelconque au territoire de Methymne ; car, ayant le choix de la paix ou de la guerre, ils trouverent que la paix estoit plus profitable pour eux. Ainsi la guerre des Methymniens, entreprinse par estrange commencement, fut en ceste maniere aussitost assoupie que commencée.

Là-dessus survint l'hiver, qui fut à Daphnis et à Chloé plus aspre et plus dur à passer que le temps de la guerre; car incontinent la neige, tombant en grande aboudance, couvrit les chemins, et enferma les laboureurs en leurs maisons : les torrents impétueux tomboient aval du hault des montaignes, l'eau se geloit, les arbres sembloient morts ; on ne voyoit point la terre, sinon alentour des fonteines et des rivieres : tellement que l'on ne pouvoit mener les bestes aux champs, non pas sortir de la maison seulement ; et faisoient un grand feu au mei-

lieu de leur maison, alentour duquel, dès que les cocqs avoient chanté le matin, chascun venoit faire sa besongne; les uns filoient des cordes, les aultres tressoient du poil de chevre, les aultres faisoient des laqs et collets à prendre des oiseaux. Le soing qu'il falloit lors avoir des bœufs estoit de leur bailler de la paille pour manger en la bouverie, aux chevres et brebis de la feuillée en la bergerie, et aux pourceaux de la fouine et du gland en la porcherie.

Estant doncques chascun contrainct de garder la maison pour la rudesse du temps, les aultres, tant laboureurs que pasteurs, en estoient bien aises, pourcequ'ils avoient un peu de relasche en leurs travaux, desjeusnoient matin et dormoient la grasse matinée; de sorte que l'hiver leur sembloit plus doulx que l'esté, ne l'automne, ne le printemps avec.

Mais Daphnis et Chloé, se souvenant des plaisirs passés, comment ils se baisoient, comment ils s'entre embrassoient, comment ils beuvoient et mangeoient ensemble, passoient les nuicts sans dormir, en grande peine, et attendoient la saison nouvelle, ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort: toutes les fois qu'ils manioient la pennetiere de laquelle ils souloient tirer leur manger, cela leur perçoit le cœur; ou qu'ils voyoient le pot auquel ils souloient boire, ou bien la fluste qui estoit un don d'amourettes, jettée quelque part à terre sans que l'on en tinst compte, cela leur renouvelloit leur regret: si prioient aux Nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maulx, et qu'à tout le moins ils leur remontrassent à la fin à eux et leurs bes-

tes le soleil beau et clair ; et quand et quand, en faisant ces prieres aux dieux, cherchoient quelque invention par laquelle ils se peussent entrevoir.

Mais il estoit bien mal aisé à Chloé, pource que celle que l'on estimoit sa mere estoit toujours après elle, lui enseignant à tourner le fuseau pour filer la laine, et lui parlant de la marier. Mais Daphnis, comme celui qui avoit plus de loisir, et plus de sens aussi, trouva une telle finesse pour veoir Chloé.

Au-devant de la maison de Dryas estoient creus deux grands myrtes, et un lierre : les deux myrtes bien près l'un de l'aultre, et le lierre au meilieu ; de sorte qu'estendant ses branches sur l'un et sur l'aultre des myrtes, y faisoit comme une loge fort couverte, tant les feuilles estoient espaisses les unes sur les aultres, et par dedans pendoient force grappes de lierre, comme si c'eussent esté raisins attachés à des branches de vigne: à l'occasion de quoi y avoit tousjours, mesmement l'hiver, grande multitude d'oiseaux, pource qu'ils ne trouvoient rien à manger ailleurs ; force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de toute aultre sorte d'oiseaux qui aiment à manger des grains de lierre.

Daphnis sortit de la maison soubs couleur d'aller tendre à ces oiseaux, emplissant un petit bissac de petits gasteaux faicts avec du miel, et portant aussi de la glu et des collets à prendre des oiseaux, afin que l'on le creust. Or la distance de l'une des maisons à l'aultre estoit environ de demi-lieue ; et la neige, qui n'estoit point encore fondue, lui faisoit beaucoup de

peine, si n'eust esté qu'Amour passe partout, et marche par-dessus le feu et par-dessus la neige, fust elle aussi espaisse et aussi haulte que celle de la Tartarie.

Quand il fut arrivé, il secoua la neige qu'il avoit aux pieds, tendit ses collets, et englua de longues verges avec la glu qu'il avoit apportée; puis s'asseit en aguet là auprès, espiant quand Chloé et les oiseaux viendroient. Or quant aux oiseaux il en vint en grande compaignie, et en print tant, qu'il avoit assez à faire à les amasser, à les tuer, et à les plumer : mais de la maison il ne sortoit personne, ni homme, ni femme, ni cocq, ni poulle, ains se tenoient tous enfermés, clos et couverts au long du feu; dont le pauvre Daphnis estoit en grand esmoi d'estre venu si mal à poinct et à heure si malheureuse.

Si osa bien penser de controuver quelque occasion pour entrer dedans la maison, discourant en lui-mesme quelle couleur seroit la plus croyable. S'il disoit, — Je viens querir du feu; on lui eust peu respondre: — Eh comment! n'avez-vous pas de plus proches voisins? — Je demande du pain. — Ton bissac est tout plein de vivres. — Je cherche du vin. — Il n'y a que trois jours que vous avez faict vendanges! — Le loup m'a poursuivi. — Et où en est la trace? — J'estois venu chasser aux oiseaux. — Hé bien! que ne t'en vois-tu doncques après que tu en as assez prins? — Je veulx voir Chloé. .. eh! qui confesseroit à un pere ou à une mere estre venu pour veoir leur fille? par-tout les garsons se taisent sur ce poinct. Ainsi n'y a-t-il pas une de toutes ces occasions-là où il n'y ait tousjours

quelque soupçon : il vault doncques mieulx que je me taise ; je reverrai Chloé au printemps, puisque les dieux ne veulent pas, comme je crois, que je la voie en hiver.

Daphnis ayant faict ces discours en lui-mesme, et serrant jà les oiseaux qu'il avoit prins, se vouloit mettre en chemin pour s'en retourner : mais comme si expressément Amour eust eu pitié de lui, voici qu'il advint.

Dryas et sa famille estoient à table, le pain et la viande toute preste, chascun entendoit à boire et à manger ; et cependant l'un des chiens de la bergerie, voyant que l'on ne se donnoit point de garde de lui, happa un loppin de chair, et s'en fouit hors de la maison à tout. De quoi Dryas courroucé, pour autant mesmement que c'estoit sa part, print un baston et s'en courut après. En le poursuivant, il passa au long du lierre où Daphnis avoit tendu ses gluaux, et veit comme il chargeoit desjà sa prinse sur ses espaules, et s'apprestoit pour s'en retourner. Sitost qu'il l'apperceut, il oublia et chair et chien, et, criant à haulte voix Dieu te garde, mon fils ! le vint accoller et baiser, le print par la main, et le mena en sa maison.

Quand Chloé et Daphnis s'entreveirent, à peine qu'ils ne tomberent tous deux par terre, de grande aise qu'ils eurent ; mais toutefois ils se perforcerent de se tenir sur leurs pieds, et s'entresaluerent et baiserent, ce qui leur fut comme un estai et appui qui les engarda de tomber.

Ainsi Daphnis, jouissant, contre son espérance, non seulement de la veue de Chloé, mais en

ayant aussi reçeu un baiser, s'assit auprès du feu, et deschargea sur la table les merles et les ramiers qu'il avoit prins, contant à la compaignie comme, estant ennuyé de tant demourer enfermé dans la maison, il s'en estoit venu chasser aux oiseaux, et comment il en avoit prins aulcuns avec des collets, et aultres avec des gluaux, ainsi qu'ils venoient pour manger des grappes de lierre et des grains de myrtes.

Ceulx de la maison le louerent grandement de son bon esprit, et le prierent de manger à bonne chere de ce que le mastin leur avoit laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versast à boire : ce qu'elle feit bien volontiers, à tous les aultres premierement, et puis à Daphnis le dernier, car elle faisoit semblant d'estre marrie contre lui de ce qu'estant approché si près de la maison il s'en estoit voulu aller sans la veoir ni parler à elle ; et néantmoins, avant que lui présenter, elle but en la tasse, puis lui bailla le demourant : et lui, encore qu'il eust grand soif, but lentement à longue haleine pour en avoir tant plus de plaisir.

Si fut tantost la table vuide : toutefois, se tenant encore assis, ils lui demandoient comment se portoient Myrtale et Lamon, disant qu'ils estoient bien heureux d'avoir un tel baston de leur vieillesse. Desquelles louenges Daphnis n'estoit pas marri, mesmement pourcequ'on les lui donnoit en la présence de sa Chloé ; mais encore, quand ils lui dirent qu'ils le retiendroient pour tout le jour, à cause que Dryas devoit le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adorast au lieu de Bacchus :

i tira de son bissac force petits gasteaux, et es oiseaux qu'il avoit prins, lesquels ils habillerent pour soupper. Ainsi fut de rechef le feu llumé, le vin tiré, la table dressée : et sitost u'il fut nuict close, se meirent à soupper ; après equel ils passerent le temps, partie à faire de laisants contes, et partie à chanter, jusques ce que l'envie de dormir leur fust venue ; et lors ils s'en allerent coucher, Chloé avec sa nere, Daphnis avec Dryas.

Toute la nuict Chloé ne fait aultre chose que enser au plaisir qu'elle auroit le lendemain de eoir son Daphnis : et Daphnis se repeut d'une aine volupté, estimant que ce lui seroit grand laisir de coucher seulement avec le pere de sa hloé ; de sorte qu'il le baisa et l'embrassa plueurs fois, pensant baiser et embrasser Chloé.

Le lendemain matin il feit un froid extresne, et tira un vent de bise si aspre, qui brusloit t perceoit tout. Quand ils furent levés, Dryas acrifia à Bacchus un mouton d'un an, alluma n grand feu, et appresta le disner. Par ainsi, endant que Napé estoit embesongnée à cuire e pain, et Dryas à rostir le mouton, Chloé et Daphnis, estant de loisir, sortirent tous deux ors de la maison, et s'en allerent dessoubs le ierre, où derechef, ils dresserent des collets, endirent des gluaux, et prindrent encore un grand nombre d'oiseaux, et s'entrebaisant parni continuellement, et tenant de tels propos mourenx :

— Je suis ici venu pour l'amour de toi, Chloé. — Je sais bien, Daphnis. — C'est pour l'amour le toi que je tue ces pauvres merles ; comment

doncques suis-je en ta grace ? je te prie qu'il te souvienne de moi. — Il m'en souvient aussi, par les Nymphes que je t'ai jurées dans la caverne, où nous nous retrouverons encore sitost que la neige sera fondue. — Mais elle est bien haulte, disoit Daphnis, et ai grand' peur que je ne sois fondu moi-mesme devant elle. — Ne te soulcie, Daphnis, le soleil est jà chauld. — Pleust aux dieux, Chloé, qu'il fust aussi chauld que le feu que je sens en mon cœur ! — Tu te mocques de moi, disoit Chloé. — Non fais, par les chevres que tu m'as faict jurer.

Ainsi que Chloé respondoit en ceste sorte à son Daphnis, ne plus ne moins que l'écho, Napé les appella ; ils s'y en coururent, portant quand et eux leur prinse, laquelle estoit bien plus grande que celle du jour de devant. Et après avoir faict l'offrande des primices du sacrifice à Bacchus, se seirent à table pour disner, ayant autour de leurs testes des chapeaux de lierre : et après avoir bien repeu et bien chanté les louenges de Bacchus, renvoyèrent Daphnis, lui garnissant très bien son bissac de pain et de chair, et si lui rebaillerent les grives et ramiers qu'il avoit prins, pour les porter à Myrtale et à Lamon, disant que quand à eux ils en prendroient bien tousjours quand ils vouldroient, tant que l'hiver dureroit et que les grappes de lierre ne fauldroient point. Ainsi se partit Daphnis en les baisant tous, premier que Chloé, afin que son baiser lui restast pur et net.

Depuis il y revint plusieurs fois par aultres subtilités, de sorte que l'hiver ne se passa point du tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.

Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondoit, la terre se descouvroit, et l'herbe dessoubs poignoit, les aultres pasteurs menerent leurs bestes aux champs, mais, devant tous, Daphnis et Chloé, comme ceux qui servoient à un bien plus grand pasteur; et incontinent s'en coururent droict à la caverne des Nymphes, et de là au pin soubs lequel estoit l'image de Pan, et puis dessoubs le chesne, où ils s'assirent, en regardant paistre leurs troupeaux, et s'entrebaisant quand et quand.

Puis allerent chercher des fleurs pour faire des chapeaux aux images; mais elles ne faisoient encore que commencer à poindre par la doulceur du petit béat de zéphyr qui ouvroit la terre, et la chaleur du soleil qui les eschauffoit : toutefois encore trouverent ils de la violette, du moron, du muguet, et d'aultres telles premieres fleurs que produit la saison nouvelle, dont ils feirent des chapelets, et en allerent couronner les testes aux images, en leur offrant du laict nouveau de leurs brebis et de leurs chevres.

Puis commencerent aussi à jouer un petit de leurs chalumeaux, comme s'ils eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquels leur respondoient de dedans les bois, commençant petit-à-petit à reprendre leur ramage, qu'un long silence leur avoit faict oublier.

Les brebis besloient, les aigneaux saultoient, et se courboient soubs le ventre de leurs meres pour tetter : les beliers poursuivoient les brebis qui n'avoient point encore aignelé, et, après qu'ils les avoient arrestées, sailloient chacun la sienne. Autant en faisoient les boucs après les

chevres, saultant à l'environ, et quelques uns combattant pour l'amour d'elles : chascun avoit la sienne, et gardoit qu'aultre que lui ne la couvrist.

Toutes lesquelles choses eussent peu inciter des vieillards resfroidis à desirer la jouissance d'amour ; et, par plus forte raison, inciterent elles ces deux jeunes personnes, qui estoient en la premiere fleur de leur jeunesse, et qui, pourchassant de long-temps le dernier but de contentement d'amour, brusloient en oyant ce qu'ils oyoient, et se fondoient de desir en voyant ce qu'ils voyoient, cherchant quelque chose qu'ils ne pouvoient trouver, oultre le baiser et l'embrasser.

Mesmement Daphnis, lequel estant devenu grand et en bon poinct, pour n'avoir bougé tout le long de l'hiver de la maison à ne rien faire, frissoit après le baiser, et estoit gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant toutes choses plus ardemment, plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de lui octroyer tout ce qu'il vouloit, et de se coucher nue à nud avec lui plus longuement qu'ils n'avoient accoustumé : Car il n'y a, disoit il, que ce seul poinct qui nous reste des enseignements de Philetas pour la derniere et seule médecine qui appaise l'amour.

Chloé lui demandoit : Et qu'y a il plus à coucher nue à nud pardessus le baiser et l'embrasser, qu'à coucher tout vestu ? Cela, respondoit Daphnis, que les beliers font aux brebis, et les boucs aux chevres. Vois tu comment après cela les brebis ne s'en fouient plus, ne les beliers

aussi ne se travaillent plus pour courir après, ains paissent tous deux amiablement ensemble, comme estant tous deux assouvis et contents? et doibt estre quelque chose plus doulce que ce que nous faisons, et qui surpasse l'amertume d'amour. Hé dea! disoit Chloé, ne vois tu pas comment les beliers et les brebis, les boucs et les chevres, en faisant ce que tu dis, se tiennent tout debout, les masles saillant dessus, les femesles soustenant les masles sur le dos? et tu veux que je me couche par terre avec toi, et encore toute nue, là où les femelles sont plus garnies de laine et de poil, et plus velues que je ne suis couverte quand je suis toute vestue!

Daphnis ne sçavoit que respondre à cela, et, lui obéissant, se couchoit auprès d'elle tout vestu, où il demouroit long-temps, gisant tout de son long, ne sachant par quel bout se prendre pour faire ce que tant il desiroit. Il la faisoit relever, et l'embrassoit par derriere en imitant les boucs; mais il s'en trouvoit encore moins satisfait que devant. Si se rassit à terre, et se print à plorer sa sottise de ce qu'il sçavoit moins que les beliers comment il falloit accomplir les œuvres d'amour.

Or y avoit il près de là un laboureur qui ne tenoit point de terres d'aultrui, ains labouroit son propre héritage: on l'appelloit Chromis, homme ayant jà passé le meilleur de son aage, et estant fort cassé. Sa femme au contraire estoit jeune, belle, et plus délicate que ne sont ordinairement les femmes des paysans; elle avoit nom Lycœnion: laquelle, voyant tous les matins passer Daphnis au long de leur maison

menant ses bestes en pasture, et les ramenant tous les soirs au tect, eut envie de s'accointer de lui, et faire en sorte, par dons, par appasts et caresses, qu'il devinst son amoureux. Et l'ayant un jour trouvé seulet, lui donna une fluste, une gauffre à miel, et une pennetiere de peau de cerf : mais elle ne lui osa rien demander pour ce coup là, se doubtant bien qu'il estoit amoureux de Chloé, pourcequ'il estoit tousjours avec elle ; et néantmoins n'en sçavoit aultre chose sinon qu'elle les voyoit rire l'un à l'aultre, et faire quelques signes de la teste.

Mais, pour en estre plus certainement informée, elle feit alors entendre à son mari Chromis qu'elle s'en alloit veoir une sienne voisine qui estoit en travail d'enfant, toute preste d'accoucher, et suivit à la trace ces deux jeunes gens, pour estre de tout asseurée de ce dont elle se doubtoit : si se cacha derriere un buisson, afin qu'elle ne fust point appercene ; et de là veit tout ce qu'ils feirent, et entendit tout ce qu'ils dirent, et mesme remarqua très bien qu'elle ouït plorer Daphnis pourcequ'il ne sçavoit trouver le moyen de jouir de ses amours. Parquoi ayant pitié de ces deux pauvres jeunes amants, et quand et quand considérant que double occasion de bien faire se présentoit à elle, l'une de les instruire de leur bien, et l'aultre d'accomplir son desir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain matin, faisant semblant de s'en aller veoir sa voisine qui travailloit d'enfant, elle s'en alla droict sans se cacher vers le chesne soubs lequel Daphnis estoit assis ; et en contrefaisant parfaictement bien la marrie troublée ;

Hélas ! dit elle, mon ami Daphnis, je te prie, aide moi : je n'avois que vingt pauvres oisons, et voilà une aigle qui m'en vient de ravir le plus beau ; mais pourceque c'estoit un trop grand fardeau pour elle, elle ne l'a peu porter jusques sur ceste haulte roche, là où est son aire, ains est tombée à tout en ce petit bois taillis ici tout près : et pour ce je te prie, en l'honneur des Nymphes et de Pan, que tu y viennes avecque moi pour m'aider à le recourir ; car j'ai peur d'y entrer toute seule. Ne veuille souffrir que mon compte soit imparfaict : à l'adventure pourras tu bien tuer l'aigle mesme, et par ainsi elle ne ravira plus vos petits aigneaux ni vos chevreaux ; et ce pendant Chloé gardera tous vos deux troupeaux, car tes chevres la cognoissent aussi bien comme toi, pourceque vous estes tousjours par les champs ensemble.

Daphnis ne se doubtant point de l'embusche, se leva incontinent, print sa houlette en sa main, et s'en alla après Lycœnion, qui le mena le plus avant qu'elle peut dedans le bois, et le plus loing de Chloé, jusques auprès d'une fonteine, où elle feit seoir Daphnis, et lui dit : Amour et les Nymphes ceste nuict me sont venus en dormant conter comment et pour quelle cause tu ploroit hier, et si m'ont commandé que te ostasse de ceste peine, en te monstrant comment il faut faire le jeu d'amour, qui n'est pas seulement baiser et accoller, ni faire comme les beliers et les boucs ; c'est bien aultre chose, et bien plus plaisante et plus doulce que tout cela. Parquoi, si tu veux estre deslivré du desplaisir que tu en as, et esprouver l'aise que tu y cherches,

ne fais seulement que te donner à moi pour apprenti joyeux et gaillard ; et, en faveur des Nymphes, je t'en monstrerai ce qui en est.

Daphnis perdit toute contenance, tant il fut aise, comme un pauvre garson de village jeune et amoureux : si se meit à genoux devant Lycœnion, la priant bien fort de lui enseigner ce plaisant mestier le plustost qu'elle pourroit, afin qu'il peust faire ce qu'il desiroit à Chloé : et, comme si ce eust esté quelque grand et mal aisé secret, lui promit qu'il lui donneroit un chevreau, des formages mols, de la cresme, et plustost la chevre avec.

Ainsi Lycœnion, trouvant en ce jeune chevrier une simplicité plus grande qu'elle n'eust pensé, commencea à le passer maistre, en ceste maniere. Elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, et de la baiser comme il avoit accoustumé de baiser Chloé, et, en la baisant, de l'embrasser le plus estroictement qu'il lui seroit possible, et finablement de se mettre de son long par terre avec elle. Après que Daphnis se fut assis auprès d'elle, qu'il l'eut baisée, et se fut couché par terre, Lycœnion, le trouvant en estat, le sousleva un peu, et se glissa adroitement dessoubs lui, puis elle le meit dans le chemin qu'il avoit jusques-là cherché. Tout se passa à l'ordinaire, la nature elle mesme lui ayant apprins ce qu'il y avoit de plus à faire.

Fini cet apprentissage, Daphnis, aussi simple comme devant, s'en voulut courir incontinent devers Chloé pour lui faire tout aussitost ce qu'il venoit d'apprendre, comme s'il eust eu peur d'oublier sa leçon si plus il différoit. Mais

Lycœnion le retint, et lui dit : Il faut que tu sçaches encore ceci, Daphnis ; c'est que pour autant que j'estois desjà femme, tu ne m'as point faict de mal à ce coup ; car un aultre homme, il y a jà quelque temps, me monstra le mestier, et en eut mon pucelage pour son loyer. Mais quand Chloé luttera ceste lutte avec toi, elle sentira du mal pour la premiere fois, et criera, et si saignera, comme qui l'auroit tuée ; mais n'aie point de peur pour cela : et quand tu auras tant faict envers elle qu'elle se veuille abandonner à toi, amene la en ce lieu, à celle fin que si elle crie, personne ne l'oie, et si elle plore, que personne ne la voie, et si elle saigne, qu'elle se lave en ceste fonteine ; et te souvienne doresnavant que je t'ai faict homme premier que Chloé.

Après lui avoir donné ces enseignements, Lycœnion s'en alla d'un aultre costé du bois, faisant semblant d'aller encore chercher son oison.

Or Daphnis, pensant à ce qu'elle lui avoit dict, retint et refrena un peu son premier appétit, deslibérant n'exiger rien de Chloé oultre le baiser et l'embrasser accoustumé ; car il ne vouloit point la faire crier, pourcequ'il eust semblé que c'eust esté son ennemi ; ni la faire plorer, car c'eust esté signe qu'elle eust senti mal ; ou la faire saigner comme qui l'auroit blessée, pourcequ'estant encore nouveau apprenti il craignoit merveilleusement ce sang, et pensoit estre chose impossible qu'il sortist du sang, sinon d'une grande blessure. Si s'en retourna hors du bois, en résolution de prendre avec elle les plaisirs accoustumés seulement.

Se rendant au lieu où elle estoit assise faisant

un chapelet de violettes, lui controuva qu'il avoit arraché d'entre les serres mesmes et les griffes de l'aigle l'oison de Lycœnion; et se jettant sur elle, la baisa de la sorte qu'il avoit baisé Lycœnion durant le déduit; car cela seul pouvoit il, à son advis, faire sans danger. Et Chloé lui meit sur la teste le chapeau de violettes qu'elle venoit de faire, et lui baisa, en le mettant, les cheveux, comme sentant, à son gré, meilleur que les violettes; puis tira de sa pennetiere un morceau de gasteau, qu'elle lui donna à manger; et comme il mordoit dedans, elle lui ostoit de la bouche et le mangeoit elle-mesme, ne plus ne moins qu'un petit oiseau qui prend sa becquée du bec de sa mere.

Ainsi qu'ils mangeoient ensemble, et s'entrebaisoient plus de fois qu'ils n'avaloient de morceaux, ils apperceurent une barque de pescheurs qui passoit au long de la coste. Il ne faisoit bruit quelconque, et estoit la mer fort calme; au moyen de quoi les pescheurs s'estoient mis à ramer avec la plus grande diligence qu'ils pouvoient, pour porter en quelques bonnes maisons de la ville du poisson tout frais pesché: et ce que les aultres mariniers et gens de rames ont tousjours accoustumé de faire pour soulager leur travail, ces pescheurs le faisoient alors; c'est que l'un d'entre eux, pour donner courage aux aultres, chantoit ne sçais quel chant de marine, et les aultres lui respondoient à la cadence, comme l'on fait en une dance.

Or tant qu'ils voguerent en pleine mer le son se perdoit, à cause que la voix s'évanoissoit en l'air; mais quand ils vinrent à passer la poincte

d'un escueil, et entrer en une baie creuse en forme de croissant, on ouït bien plus fort le bruit des rames, et entendit on plus clairement le son de leur chanson, pourceque le champ voisin du rivage de la mer, en cet endroit là estoit une longue vallée, au-dessoubs d'un costeau de montaigne, laquelle recebvant le son, comme le vent qui s'entonne dedans une fluste, rendoit un retentissement qui représentoit à part le son des rames, et la voix des mariniers à part, qui estoit une chose assez plaisante à ouïr; car pourceque la voix venoit de la mer, celle qui retentissoit sur la terre finissoit d'autant plus tard que plus tard elle commençoit.

Daphnis, qui sçavoit bien dont ce retentissement procédoit, ne regardoit seulement qu'en la mer, et taschoit à retenir quelque couplet de la chanson, afin de la jouer puis après sur sa fluste. Mais Chloé, qui jamais n'avoit ouï ce resonnement de la voix qu'on appelle écho, tournoit sa teste tantost vers la mer, pendant que les pescheurs chantoient, et tantost vers le bois, regardant où estoient ceux qui leur respondoient. Et quand ils furent passés et esloingnés, voyant qu'il y avoit un si grand silence en la mer, elle demanda à Daphnis si derriere l'escueil il y avoit une aultre mer, et une aultre barque, et d'aultres mariniers qui voguassent.

Daphnis se print doulcement à sousrire, et la baisa encore plus doulcement; puis, lui mettant le chapeau de violettes sur la teste, commença à lui conter la fable d'Echo, lui demandant, pour loyer de lui faire ce beau conte, dix aultres baisers. Si lui dit:

« Ma mie, il y a plusieurs sortes de Nymphes,
« toutes belles, et sçavantes en l'art de chanter;
« les unes sont Nymphes des prés, les aultres des
« eaux, les aultres des bois. Et de l'une de celles
« là fut jadis Echo, fille mortelle, pourcequ'elle
« avoit esté engendrée d'un pere mortel, et belle,
« comme fille d'une belle mere. Elle fut nourrie
« par les Nymphes, et apprinse par les Muses,
« qui lui monstrerent à jouer de la fluste, de la
« lyre, et de tous les aultres instruments de mu-
« sicque; tellement qu'estant jà venue en fleur
« de son aage, elle danceoit avec les Nymphes,
« et chantoit avec les Muses; mais elle fouyoit
« les masles, autant les dieux que les hommes,
« aimant trop la virginité. Pan se courroucea à
« elle, ayant envie de ce qu'elle chantoit si bien,
« et estant despit de ce qu'il ne pouvoit venir à
« bout de jouir de sa beauté; tellement qu'il feit
« devenir enragés les bergers et les chevriers du
« pays où elle estoit, qui, comme loups et mas-
« tins affamés, déchirerent la pauvre fille en
« pieces, et en jetterent les membres çà et là
« chantant encore ses chansons. Mais la terre,
« en faveur des Nymphes, conserva son chant et
« retint sa musicque, de maniere qu'au gré des
« Muses elle rend encore maintenant toute telle
« voix que l'on veult, representant, ainsi que
« faisoit la pucelle de son vivant, les dieux, les
« hommes, les instruments de musicque, les
« bestes; et Pan lui-mesme, quand il joue de sa
« fluste, et lui entendant contrefaire son jeu,
« saulte et court après, non pour desir ou espé-
« rance qu'il ait d'en jouir, mais seulement pour
« sçavoir qui est celui qui apprend à contre-

« faire son jeu, sans qu'il le voie ne cognoisse. »

Daphnis ayant fait ce conte, Chloé le baisa non seulement dix fois, comme il avoit demandé, mais beaucoup plus de fois; car Echo répéta après lui presque tout ce qu'il avoit dict, comme voulant tesmoigner qu'il n'avoit point menti.

La chaleur du soleil alloit tous les jours de plus en plus augmentant, pource que le printemps finissoit et l'esté commenceoit : ainsi avoient ils de nouveaux passe-temps convenables à la saison d'esté. Daphnis se baignoit dedans les rivieres, et Chloé se lavoit dedans les fonteines. Daphnis jouoit du flageolet à l'envi des pins que les vents faisoient resonner, et Chloé chantoit à l'encontre du rossignol, à qui mieulx mieulx. Ils chassoient aux cigales, prenoient des saulterelles, cueilloient des fleurs, croulloient des arbres fructiers, et en mangeoient des fruicts; et quelquefois se couchoient ensemble nue à nud, en estendant soubs eux une peau de chevre : et lors eust Chloé esté faicte femme si Daphnis n'eust eu crainte de lui faire sang; de quoi il avoit si belle peur, que craignant de ne pouvoir pas estre tousjours maistre de soi, il ne permettoit pas que Chloé se despouillast souvent toute nue : tellement que Chloé mesme s'en esmerveilloit; mais elle avoit honte de lui en demander la cause.

Or, en cet esté, plusieurs poursuivants de tous costés vindrent de rechef à Dryas lui demander Chloé en mariage; les uns lui apportoient des présents, les aultres lui en promettoient de grands : tellement que Napé, mue d'avarice, lui conseilloit de la marier, sans garder plus longuement une fille si grande en

sa maison, pourceque, si on ne se hastoit de lui donner mari, elle pourroit, à l'adventure bien tost, en gardant ses bestes par les champs, perdre son pucelage, et se marier, pour des pommes ou des roses, avec quelque berger ; et pourtant disoit elle qu'il valloit mieulx, pour le bien de la fille, et d'eux aussi, la faire maistresse de la maison de quelque laboureur, et prendre beaucoup de bieus que l'on leur offroit pour ce faire, lesquels ils garderoient à leur petit fils ; car elle avoit non gueres auparavant faict un petit garson.

Dryas lui mesme se laissoit aller à ces promesses ; car chascun des poursuivants lui faisoit des offres plus grandes qu'il ne méritoit pour la poursuitte du mariage d'une simple bergere. Toutefois, pensant en lui-mesme puis après que la fille estoit de meilleur lieu venue que d'estre mariée avec un paysan, et que s'il advenoit qu'elle retrouvast ses vrais parents, elle les feroit tous riches et heureux, il différoit d'en rendre certaine response, et les remettoit tousjours d'une saison à aultre, en quoi faisant il gagnoit tout plein de beaux présents que l'on lui donnoit.

Ce que Chloé entendant, en estoit fort desplaisante ; et toutefois fut long-temps sans vouloir descouvrir à Daphnis la cause de son ennui, de peur de le fascher aussi : mais à la fin, voyant que Daphnis l'en pressoit et importunoit tant et si souvent, et qu'il s'ennuyoit plus de n'en rien scavoir, qu'il n'eust pu faire après l'avoir sceu, elle lui conta tout ; combien il y avoit de riches poursuivants qui la demandoient en mariage ; les paroles que Napé disoit à son mari pour l'in-

duire à la marier ; et comment Dryas n'y avoit point contredict, ains avoit remis le mariage aux prochaines vendanges.

Daphnis ayant ouï ces paroles, à peine qu'il ne perdist sens et entendement ; et se séant à terre se print à plorer chauldement, disant qu'il mourroit de regret si Chloé désistoit de venir aux champs garder les bestes avec lui, et que non lui seulement, mais que les brebis et moutons aussi en mourroient de desplaisir, s'ils perdoient une telle bergere. Toutefois, après avoir bien ploré, il se revint un petit ; et, reprenant ses esprits, se meit en la teste qu'il la pourroit bien avoir lui-mesme, s'il la demandoit à son pere, espérant surmonter facilement tous les aultres, et estre préféré à eux.

Il n'y avoit qu'une chose seule qui le troublast ; c'est que son pere nourricier Lamon n'estoit pas riche : ce seul poinct lui affoiblissoit fort son espérance. Toutefois il proposa, quoi qu'il en deust advenir, de la demander à femme, et Chloé mesme en fut bien d'advis ; si n'en osa il de prime face rien dire à Lamon, mais descouvrit plus hardiment son amour à Myrtale, et lui tint propos comme il la desiroit espouser.

Myrtale, la nuict, en parla à son mari : mais Lamon le trouva fort maulvais, et appella sa femme beste, de vouloir que son nourrisson fust marié avec la fille d'un berger, veu que, par les enseignes de recognoissance qu'il avoit trouvées quand et lui, lui promettoit bien plus grand estat et meilleure fortune ; de sorte qu'il espéroit que quelque jour, quand il auroit retrouvé ses parents, il les pourroit non seulement affranchir

et deslivrer de servitude, mais aussi les faire propriétaires d'une meilleure et plus grande terre que celle qu'ils tenoient de leur maistre.

Toutefois Myrtale, craignant que Daphnis, quand il se verroit totalement descheu de l'espérance de pouvoir parvenir à ces nopces tant desirées, ne prinst la hardiesse de faire quelque mauvais coup de sa main, tant il estoit furieusement espris d'amour, lui allégua aultres occasions et moyens de refus. Nous sommes, dit-elle, pauvres, mon fils, et avons besoing d'une fille qui nous apporte plustost qu'à qui il faille donner : au contraire ils sont riches, eux, et si veulent avoir un mari qui leur donne. Mais va, fais tant envers Chloé, et elle envers son pere, qu'il ne nous demande pas grand' chose, et qu'il la te donne en mariage : je sçais bien qu'elle t'aime, et qu'elle aimera beaucoup mieulx coucher avec toi, pauvre et beau comme tu es, qu'avec pas un de ces aultres poursuivants, qui sont riches, et laids comme marmots.

Myrtale cuidoit bien par ce moyen avoir honnestement esconduict Daphnis, pourcequ'elle tenoit pour tout certain que jamais Dryas ne s'y consentiroit, ayant en mains d'aultres plus riches poursuivants qui lui offroient beaucoup de biens.

Et néantmoins Daphnis ne se pouvoit plaindre de la response : mais, cognoissant qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne peust payer ce qu'on lui demandoit, feit ce que les amants qui sont pauvres ont ordinairement accoustumé de faire, c'est qu'il se meit derechef à plorer, en invoquant les Nymphes en son aide. Lesquelles la nuict

ensuivante, comme il dormoit, s'apparurent à lui en mesme forme et maniere qu'elles avoient faict auparavant ; et lui dit la plus aagée d'elles :

Touchant le mariage de Chloé, Daphnis, une aultre déité que nous en a la superintendance ; mais nous te donnerons moyen de gaigner et adoulcir envers toi Dryas. Le batteau des jeunes hommes Methymniens, duquel tes chevres, l'année passée, brouttèrent le lien d'osier verd avec lequel ils l'avoient attaché à la rive de la mer, fut ce jour là emmené par les vents bien loin de la terre ; mais la nuict ensuivante il se leva un vent marin, qui esmeut tellement la mer, que les vagues jetterent le batteau contre les rochers de la coste, où il fut entierement rompu et fracassé, et la pluspart de ce qui estoit dedans perdu, sinon que les ondes pousserent sur la greve une bourse où il y a trois cents escus ; et est encore là enveloppée et couverte d'herbes que la mer jette dessus, auprès d'un daulphin mort, qui a esté cause que nul passant ne s'en est approché, fouyant la puanteur de ceste charogne. Mais va-s-y, et prends la bourse avecque ce qui est dedans : ce sera assez à ceste heure pour monstrer à Dryas que tu n'es point pauvre, mais ci après tu seras bien plus riche.

Elles n'eurent pas sitost achevé ces paroles, qu'elles disparurent avec la nuict : et sitost que le jour fut venu, Daphnis se leva tout resjoui, chassa ses chevres aux champs à force de siffler ; et, après avoir baisé Chloé et salué les Nymphes, s'en courut incontinent vers la mer, comme si pour se purifier il eust voulu s'asperger de l'eau marine. Et, se pourmenant au long du rivage sur

le sable, alloit regardant s'il verroit point ces trois cents escus : à quoi trouver il n'eut pas grand' peine, car la maulvaise odeur du daulphin corrompu lui donna incontinent au nez, et lui servit de guide pour le conduire au lieu, où il osta les herbes, et trouva dessoubs une bourse pleine d'argent, qu'il enleva, et la meit dedans sa pennetiere. Mais il ne partit point de là qu'il n'eust premierement adoré et remercié les Nymphes, et la mer mesme; car, encore qu'il fust chevrier, si estimoit il la mer plus doulce et plus benigne que la terre, parce qu'elle lui aidoit à parvenir au mariage de Chloé.

Estant saisi de cet argent, il n'attendit plus ; ains s'estimant le plus riche, non seulement de tous les paysans de là entour, mais aussi de tous les vivants, s'en alla droict à Chloé lui conter la revelation qu'il avoit eue en dormant; lui monstra la bourse qu'il avoit trouvée, et lui dit qu'elle gardast bien leurs bestes jusques à ce qu'il fust de retour. Puis s'en alla le plus roide qu'il put vers Dryas, lequel il trouva battant du bled en l'aire avec sa femme Napé. Si lui commença un brave propos, en lui disant ces paroles :

Dryas, donne-moi ta fille Chloé en mariage : je sçais bien jouer de la fluste, je sais bien besongner aux vignes et aux olives, labourer la terre, vanner le bled au vent ; et au surplus Chloé elle-mesme te pourra tesmoigner comment je sçais bien garder et gouverner les bestes. On me bailla au commencement cinquante chevres, et je les ai faict multiplier deux fois autant ; et si ai eslevé de beaux et grands boucquins, là

où il falloit que nous menissions nos chevres aux boucs de nos voisins pour les faire saillir, à cause que nous n'en avions point; et si suis jeune et vostre voisin, de qui personne ne se sçauroit plaindre. Une chevre m'a nourri, comme une brebis a nourri Chloé. Bien que je deusse, pour tant de choses, estre préféré aux aultres qui la demandent, encore ne serai-je point vaincu par eux en dons : ils te donneront quelques chevres, quelques brebis, ou quelques paires de bœufs galleux, et du bled dont on ne sçauroit nourrir trois poulles : mais voici trois cents escus comptant que je te donnerai ; mais ce sera soubs condition que personne n'en sçaura rien, non pas Lamon mesme mon pere.

En lui disant ces mots, il lui deslivra l'argent, et le baisa quand et quand.

Dryas et Napé, voyant si grosse somme de deniers qu'ils n'en avoient jamais tant veu ensemble, lui promirent sur-le-champ qu'il auroit Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feroient bien trouver bon le mariage à Lamon. Si demourerent Daphnis et Napé ensemble sur l'aire, et en chassant les bœufs en roud avec les harces, faisoient sortir le bled hors des espics; et Dryas, ayant premierement serré la bourse et l'argent, s'en alla soudain trouver Lamon et Myrtale pour leur demander Daphnis en mariage, qui estoit une façon bien nouvelle.

Il les trouva comme ils mesuroient de l'orge que l'on venoit de vanner, et se plaignoient de ce qu'à grand' peine en trouvoient ils autant comme ils en avoient semé. Il les reconforta, disant qu'ainsi estoit il par-tout : puis leur de-

manda Daphnis à mari pour Chloé, et leur dit que, combien que d'aultres lui offrissent beaucoup de biens pour la accorder, il ne vouloit néantmoins rien avoir d'eux, ains plustost estoit prest à leur donner du sien; car ils ont, disoit il, esté nourris ensemble, et, en gardant leurs bestes, ont engendré une telle amitié entre eux, qu'il seroit maintenant mal aisé de les séparer; et estoient jà bien d'aage tous deux pour coucher ensemble. Dryas leur alléguoit ces raisons et plusieurs aultres, comme celui qui, pour loyer de leur persuader, avoit jà receu les trois cents escus.

Lamon, qui ne pouvoit plus s'excuser sur sa pauvreté, attendu que les parents de la fille eux-mesmes l'en pressoient, ne sur l'aage de Daphnis, pourcequ'il estoit desjà en son adolescence bien avant, n'osa pas néantmoins dire ouvertement à la vérité ce qui le faisoit reculer à ce mariage, c'est que Daphnis lui sembloit estre de trop bon lieu venu pour espouser une bergere; mais, après y avoir un peu de temps pensé, il lui respondit en ceste sorte:

Vous estes gens de bien de préférer vos voisins à des estrangers, et de n'aimer point plus la richesse que l'honneste pauvreté: le dieu Pan et les Nymphes, en récompense, vous en veuillent aider! Et quant à moi, je vous promets que j'ai autant d'envie que ce mariage se fasse, que vous mesme; aultrement je serois bien insensé, me voyant desjà sur l'aage, et ayant plus de besoing d'aide que jamais, si je n'estimois que ce me fust un grand heur d'estre alloué de vostre maison; et si est Chloé telle que l'on la doibt

souhaiter, belle et bonne fille, où il n'y a que redire. Mais estant serf comme je suis, je n'ai rien dont je puisse disposer, ains faut que mon maistre en soit adverti et qu'il le consente ; et pourtant, je vous prie, différons les nopces jusques aux vendanges, car il doibt en ce temps-là venir ici, et lors nous les marierons ensemble; et cependant ils s'entre aimeront l'un et l'aultre, comme le frere et la sœur. Seulement te veux je bien advertir d'un poinct, Dryas ; c'est que tu pourchasses avoir pour ton gendre un qui est issu de trop meilleur lieu et plus grand estat que nous ne sommes.

Cela dict, il le baisa, et lui présenta à boire, pource qu'il estoit jà près de midi ; et le renvoya, en lui faisant toutes les caresses qu'il lui estoit possible.

Mais Dryas, qui n'avoit pas mis en oreille sourde les dernieres paroles que Lamon lui avoit dictes, s'en alloit resvant en lui-mesme qui pouvoit estre Daphnis : Il a esté nourri par une chevre, il faut donc bien dire que les dieux aient soing de son salut : il est beau, et ne ressemble en rien à ce vieillard camus, ni à sa femme pelée ; il a trouvé trois cents escus, à peine pourroit un chevrier finer autant de pommes : n'auroit il point esté exposé comme Chloé ? Lamon l'auroit il point trouvé comme je feis elle, avec telles marques de recognoissance comme j'en trouvai ? O Pan, et vous Nymphes, veuillez qu'il soit ainsi ! A l'adventure que Daphnis, ayant esté recogneu par ses parents, pourra bien faire retrouver ceux de Chloé aussi.

Dryas s'en alla pensant et discourant ainsi en lui-mesme jusques à son aire, là où il trouva

Daphnis en grande dévotion d'ouïr quelles nouvelles il apportoit : si l'asseura, en l'appellant de tout loing son gendre, et lui promettant que les nopces se feroient sans point de doubte en automne ; en fiance de quoi il lui donna la main, l'asseurant que Chloé n'auroit jamais aultre mari que lui.

Daphnis tout aussitost, sans vouloir ne boire ne manger, s'en recourut devers Chloé ; et la trouvant qui tiroit ses brebis, et faisoit des formages, lui annonça la bonne nouvelle de leur futur mariage ; et de là en avant la baisoit devant tout le monde, comme sa fiancée, et lui aidoit à faire toute sa besongne : il tiroit les bestes dedans les tiroüers, faisoit prendre le laict pour en faire des formages, et approchoit les petits aigneaux et les chevreaux de leurs meres pour les faire tetter.

Après qu'ils eurent achevé toute leur besongne, ils s'en allerent pourmener, et chercher par les champs des fruicts meurs, dont il y avoit grande abondance, pource que l'année estoit bonne et fertile, force poires de bois, force aultres poires et pommes, les unes jà tombées, les aultres encore pendantes aux brauches des arbres : celles qui estoient à bas avoient meilleure senteur, mais celles qui estoient dessus les arbres estoient plus fraisches ; les unes sentoient comme bon vin, les aultres reluisoient comme l'or.

Et allant ainsi çà et là, ils trouverent un pommier dont les pommes avoient jà esté toutes cueillies, et il n'y avoit plus ne feuille ne fruict : les branches estoient toutes nues, et n'y estoit demouré qu'une seule pomme à la cime de la plus haulte branche. Ceste pomme estoit belle

et grosse à merveille, et sentoit meilleur que toutes les aultres : mais celui qui les avoit cueillies n'avoit osé monter si hault, et ne s'estoit point soulcié de l'abattre; et à l'adventure aussi que les dieux le vouloient ainsi, qu'une si belle pomme fust réservée pour un pasteur amoureux.

Incontinent que Daphnis l'appercent, il se meit en poinct pour l'aller cueillir. Chloé l'en voulut garder, mais il n'en feit compte : pourquoi elle, ayant peur de le veoir tomber, s'en fouit là où estoient leurs bestes : et Daphnis, montant alaigrement tout au plus hault du pommier, alla cueillir la pomme, qu'il lui porta; et, la voyant mal contente, lui dit telles paroles :

Chloé, ma mie, le beau temps a produict ceste belle pomme, un bel arbre l'a nourrie, le beau soleil l'a meurie, et la bonne fortune l'a contregardée pour une belle bergere; j'eusse bien esté aveuglé si je l'eusse laissée là; ou elle fust tombée par terre, et eust esté froissée des pieds des bestes, ou envenimée de quelque serpent qui eust frayé au long, ou bien eust esté gastée et pourrie par le temps. La pomme d'or fut jadis donnée à Vénus pour le prix de sa beauté : et je te donne celle-ci pourceque tu es plus belle que toutes les aultres filles du monde. Nous sommes, Pâris et moi, juges et tesmoins pareils; car il estoit berger, et je suis chevrier.

En disant ces paroles il la lui meit en son giron; et elle, s'approchant de lui, le baisa si soefvement, que Daphnis ne se repentit point d'avoir osé monter sur l'arbre si hault pour la cueillir, en ayant eu en récompense un baiser, qui valoit mieulx à son gré que ne faisoit la pomme d'or.

LIVRE QUATRIEME.

Sur ces entrefaictes vint de la ville de Mitylene un serviteur du maistre de Lamon, qui lui apporta nouvelles que leur seigneur commun devoit venir un peu devant les vendanges, pour veoir si les Methymniens auroient point faict de dommage en ses terres. A l'occasion de quoi Lamon, approchant jà l'automne, et l'esté vieillissant, accoustra diligemment le logis, afin que le maistre n'y veist rien qu'il ne lui fust plaisant à veoir : il cura les fonteines, afin que l'eau en fust plus claire et plus nette; il osta le fumier hors de la cour, afin que la maulvaise odeur ne lui en faschast; il meit en ordre le verger, afin qu'il le trouvast plus beau.

Vrai est que le verger de soi-mesme estoit une bien fort belle et plaisante chose, et qui approchoit des parcs des grands princes et des rois : il contenoit bien demi-quart de lieue en longueur, et avoit la largeur environ de quatre arpents. On eust dit, à le veoir, que ce n'estoit point un verger, mais un grand champ : car il y avoit de toutes sortes d'arbres fruictiers, des pommiers, des myrtes, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des orangiers et des oliviers; d'un aultre costé, de la vigne haulte, qui montoit sur les pommiers et sur les poiriers, dont les raisins commençoient jà à se tourner, comme si la vigne eust estrivé avec les arbres à qui porteroit le plus beau fruict. D'un aultre costé estoient les arbres non portant fruict, comme lauriers, platanes, cyprès, pins, sur lesquels, au

lieu de vigne, y avoit du lierre, dont les grappes grosses et jà noircissantes contrefaisoient le raisin. Les arbres fruictiers estoient tous au dedans vers le centre du jardin, pour estre mieulx gardés, et les stériles estoient aux orées tout alentour, comme une closture faicte tout expressément; et tout cela ceinct et environné d'une bonne et forte haie.

Tout y estoit fort bien compassé; les tiges des arbres estoient assez distantes les unes des aultres; mais les branches s'entrelaçoient tellement que ce qui estoit de nature sembloit estre faict par exprès artifice. Il y avoit des carreaux de fleurs, dont nature en avoit produict aulcunes, et l'art des hommes les aultres: les roses, les œillets et les lis, y estoient venus moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, le muguet et le moron, de la seule nature. En esté y avoit de l'ombre; au printemps, des fleurs; en l'automne, toutes délices; et en tout temps, du fruict selon la saison. Il descouvroit toute la campagne, et en pouvoit on veoir les troupeaux des bestes paissant emmi les champs: on en voyoit à plein la mer, et les allants et venants sur icelle au long de la coste, ce qui estoit un des plus délicieux plaisirs du verger.

Et droictement au meilieu de la longueur et de la largeur y avoit un temple, avec un autel dédié à Bacchus: l'autel estoit vestu de lierre, et le temple couvert de branches de vignes. Au dedans estoient les histoires de Bacchus peinctes: Semelé qui accouchoit, Ariadne qui dormoit, Lycurgus lié, Pentheus deschiré en pieces, les Indiens vaincus, les Tyrrheniens transfor-

més en daulphins ; par-tout des Satyres et des Bacchantes qui danceoient. Pan n'y estoit point oublié, ains estoit assis sur une roche, jouant de sa fluste, en maniere qu'il sembloit qu'il jouast une note commune aux Bacchantes qui danceoient et aux assistants qui regardoient.

Le verger estant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'approprioit de plus en plus, esbranchant ce qui estoit sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tomboient en terre : tous les jours il mettoit sur la teste de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles : il conduisoit l'eau de la fonteine dedans les carreaux où estoient les fleurs ; car il y avoit dedans ce verger une fonteine que Daphnis avoit trouvée, dont on arrousoit les fleurs, et l'appelloit on la fonteine de Daphnis. Et lui avoit Lamon commandé qu'il engraissast bien ses chevres le plus qu'il pourroit, pourceque le maistre ne fauldroit pas à les vouloir veoir, à cause qu'il y avoit long-temps qu'il ne les avoit veues.

Mais Daphnis n'avoit pas peur qu'il ne fust loué de son maistre, quand il verroit son troupeau ; car il l'avoit accreu d'une aultre fois autant comme on lui en avoit baillé au commencement, et n'en avoit le loup ravi pas une ; et si estoient en meilleur poinct et plus grasses que les ouailles. Mais néantmoins, afin que son maistre eust de tant plus affection de le marier où il vouloit, il employoit toute la peine, soin et diligence qu'il lui estoit possible à les engraisser encore davantage, les menant aux champs dès le plus matin, et ne les en ramenant qu'il ne fust bien tard, les faisant boire deux fois le

jour, et cherchant les endroicts où il y avoit mieulx à pasturer pour elles : oultre ce, il trouva moyen d'avoir des battes neufves, force tirouers à tirer les chevres, et des esclisses plus grandes qu'il n'avoit ; et estoit si soingneux de ses chevres, qu'il leur oignoit les cornes afin qu'elles fussent reluisantes, et leur pignoit le poil ; brief, on eust dict proprement à les veoir, que c'estoit le troupeau mesme du dieu Pan. Chloé en portoit la moitié de la peine, et, oubliant ses brebis, estoit la pluspart du temps embesongnée après les chevres, tellement que Daphnis estimoit qu'elles sembloient belles principalement pourceque Chloé y mettoit la main.

Mais en ces entrefaictes il vint un second messager de la ville, qui commanda que l'on feist les vendanges le plustost que l'on pourroit, et dict qu'il avoit charge de demourer là jusques à ce que le vin fust faict et entonné, pour puis après retourner en la ville querir son maistre. Chascun s'efforceoit de faire la meilleure chere que l'on pouvoit à ce second messager, qu'on appelloit Eudrome, pourcequ'il estoit laquets, et estoit son mestier de courir çà et là où on l'envoyoit.

Si se meirent à faire les vendanges en toute diligence ; de sorte qu'en peu de jours le vin fut entonné dedans les vaisseaux, et l'on garda une quantité des plus beaux et plus frais raisins pendants aux branches de la vigne, pour ceux qui devoient venir de la ville, afin qu'ils sentissent quelque partie du plaisir des vendanges, et qu'ils pensassent y avoir esté.

Quand ce laquets Eudrome fut près de s'en

retourner à la ville, Daphnis lui feit don de plusieurs choses, mesmement de ce que peut donner un chevrier, comme de bons formages, d'un petit chevreau, d'une peau de chevre blanche, ayant le poil fort long, pour mettre dessoubs lui quand on l'envoyoit l'hiver aux champs : dont le laquets fut fort aise, et baisa Daphnis, en lui promettant qu'il diroit tous les biens du monde de lui à leur maistre. Ainsi s'en alla le laquets bien affectionné en leur endroict.

Daphnis demoura, traictant ses bestes en grand soing et grande sollicitude avec Chloé, qui de sa part n'avoit pas moins de peur aussi, pourceque c'estoit un jeune garson qui n'avoit jamais rien veu, sinon ses chevres, la montaigne où elles pasturoient, les gens de son village, et Chloé ; et devoit bientost veoir son maistre, qu'il n'avoit jamais veu, et duquel il n'avoit oncques ouï le nom avant ceste heure-là.

Chloé se soulcioit aussi comment Daphnis parleroit à ce maistre ; et estoit en grand esmoi touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allast comme un songe en fumée : tellement que, pour ces pensements, leurs ordinaires baisers estoient meslés de craintes, et leurs embrassements soulcieux, comme si jà leur maistre eust esté présent, ou comme s'ils eussent eu peur qu'il n'en apperceust quelque chose.

Eux estant en ceste transe, encore leur survint il un aultre malheur. Il y avoit là auprès un bouvier nommé Lampis, maulvais homme, oultrageux et présomptueux, qui pourchassoit aussi avoir Chloé à mariage ; et ayant senti le vent que Daphnis la devoit espouser, moyen-

nant que le maistre en fust content, chercha les moyens de faire que le maistre fust fort courroucé à eux ; et sçachant qu'il prenoit très grand plaisir à son verger, deslibéra de le gaster et diffamer le plus qu'il pourroit. Or s'il se fust mis à couper les arbres, il eust peu estre surprins par le son de sa cognée, et pourtant s'arresta il à la résolution de gaster et froisser toutes les fleurs : si attendit que la nuict fust venue, puis passa par-dessus la haie, et s'en alla arracher, fouller, rompre et froisser tout ce qu'il peut, comme feroit un sanglier. Cela faict, il se retira secrettement, sans que personne l'apperceust.

Lamon, le lendemain matin, entrant au verger pour mettre l'eau de la fontcine dedans les carreaux de fleurs, veit toute la place si oultragensement villenée, qu'un ennemi, venant à propos deslibéré pour tout gaster, n'y eust sceu pis faire : si deschira incontinent sa jaquette, et s'escria à haulte voix, disant : O dieux ! si fort que Myrtale, laissant ce qu'elle avoit en main, s'en courut vistement vers lui ; Daphnis, qui avoit jà mené ses bestes aux champs, ayant ouï le bruit, s'en recourut aussi à la maison : et voyant ce grand désarroi, se prindrent tous à crier, et, en criant, à larmoyer.

Si n'estoit pas de merveille que eux, qui redoubtoient l'ire de leur seigneur, en plorassent ; car un estranger à qui le faict n'eust point touché en eust bien ploré, de veoir un si beau lieu ainsi despouillé de sa beauté, et toute la terre gourfoullée, sinon en certains endroicts, où la malice de l'envieux n'avoit point touché, par lesquels on pouvoit juger quelle avoit esté la

singularité de tout le reste estant en son entier : car bien que tout y fust renversé sens dessus dessoubs, encore appercevoit on bien qu'il avoit esté aultrefois beau; les abeilles volletoient alentour en murmurant continuellement, comme si elles eussent lamenté ce degast; et Lamon tout esploré disoit telles paroles :

Hélas ! comment ! mes rosiers sont rompus ! Comment ! mes violiers sont fonllés ! mes hyacinthes et mes narcisses sont arrachés ! C'a bien esté quelque meschant ou maulvais homme qui me les a ainsi mal accoustrés ! Le printemps reviendra, et ceci ne fleurira point ! l'esté retournera, et il n'y aura point ici de fruict ! l'automne recommencera, et il n'y aura en ce verger point de fleurs, pour faire un bouquet seulement ! Et toi, sire Bacchus, n'as tu point eu de pitié de ces pauvres fleurs, que l'on a ainsi, tout auprès de toi, devant tes yeux, diffamées, desquelles je te mettois souvent un chapelet sur la teste ? Comment monstrerai je maintenant à mon maistre son verger ? que me dira il quand il le verra ainsi piteusement accoustré ? ne fera il pas pendre ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces pins ? Si fera, et à l'adventure Daphnis aussi quand et quand, pensant que ce aura esté par sa faulte, parcequ'il n'aura pas esté assez soingneux de bien garder ses chevres !

Ces regrets et lamentations de Lamon les feirent encore plorer plus chauldement, pourcequ'ils desploroient non seulement le gast du jardin, mais aussi le danger de leurs personnes. Chloé lamentoit son pauvre Daphnis, s'il falloit

qu'il fust pendu ; et prioit aux dieux que ce maistre qu'ils avoient tant desiré ne vinst point ; et lui estoient les jours bien longs et pénibles à passer, cuidant jà veoir devant ses yeux comment l'on fouetteroit le pauvre Daphnis.

Sur le soir arriva derechef le laquets Endrome, lequel apporta nouvelles que leur vieil maistre viendroit dedans trois jours, mais que le jeune, qui estoit son fils, viendroit le lendemain. Si commencerent à consulter entre eux ce qu'ils avoient à faire touchant cet inconvénient, et appellerent à ce conseil Endrome, lequel, voulant beaucoup de bien à Daphnis, fut d'opinion qu'ils déclarassent à leur jeune maistre la chose tout ainsi comme elle estoit advenue : et si leur promit qu'il leur aideroit ; ce qu'il pouvoit bien faire, estant à la grace de son maistre à cause qu'il estoit son frere de laict.

Et le lendemain feirent ce qu'il leur avoit conseillé ; car Astyle, qui estoit le fils du maistre, arriva le lendemain, accompaigné d'un sien plaisant, nommé Gnathon, qu'il menoit quand et lui, pour lui faire passer le temps. Astyle estoit un jeune homme à qui la barbe ne faisoit que commencer à poindre, et Gnathon jà de long-temps avoit accoustumé de la raser.

Sitost que ce jeune maistre fut arrivé, Lamon, Myrtale et Daphnis se jetterent à genoux devant ses pieds, le suppliant d'avoir pitié du pauvre vieillard, et le garantir de la fureur et courroux de son pere, attendu qu'il ne pouvoit mais de l'inconvénient ; et, quand et quand, lui conterent ce que c'estoit. Astyle en eut pitié ; et entrant dedans le verger, et, ayant veu le gast,

promit qu'il les excuseroit envers son pere, et en prendroit la coulpe sur lui, disant que c'auroit esté ses chevaulx qui, s'estant destachés, auroient ainsi tout rompu, foullé, froissé et arraché ce qui estoit le plus beau dedans le jardin.

Pour ceste benigne response, Lamon et Daphnis feirent prieres aux dieux de lui octroyer l'accomplissement de ses desirs. Mais Daphnis lui apporta davantage de beaux présents, comme des chevreaux, des formages, des oiseaux avec leurs petits, des moissines de raisins, des pommes tenant encore aux brauches, et oultre cela du bon vin nouveau de Metelin. De quoi Astyle lui sceut fort bon gré; et, en attendant son pere, se delectoit de chasser aux lievres, comme un jeune homme de bonne maison qui ne cherchoit que nouveaux passe-temps, et qui estoit là venu pour prendre l'air des champs.

Mais Gnathon estoit un gourmand, qui ne sçavoit aultre chose faire que manger et boire jusques à s'enivrer: lequel, ayant veu Daphnis quand il apporta ses présents, fut incontinent feru de son amour; car, oultre ce qu'il estoit de nature vicieux, aimant les garsons, il veit en Daphnis une beauté si exquise, qu'à peine en eust il sceu trouver de pareille en la ville. Si proposa en lui mesme de l'accoincter, espérant facilement en venir à bout.

Ayant résolu cela en son entendement, il ne voulut point aller à la chasse quand et Astyle, ains s'en alla aux champs où Daphnis gardoit ses bestes, faisant semblant que c'estoit pour veoir les chevres; mais, à la vérité, c'estoit pour veoir le chevrier. Et pour essayer à le gaigner,

si commença à lui louer ses chevres, et le pria de jouer de sa fluste quelques chansons de chevrier, en lui promettant que de brief il le feroit affranchir et lui donner liberté, attendu qu'il avoit tout pouvoir et crédit envers son maistre.

Quand il crut s'estre rendu ce jeune garson obéissant, il espia le soir sur la nuict, ainsi qu'il ramenoit son troupeau au tect, et, accourant à lui, le baisa premierement, puis lui dit qu'il se prestast à lui en la mesme posture que les chevres avec les boucs.

Daphnis fut long-temps qu'il n'entendoit point ce qu'il vouloit dire : mais à la fin il lui respondit que c'estoit bien chose naturelle que le bouc montast sur la chevre ; mais qu'il n'avoit oncques veu qu'un bouc saillist un aultre bouc, ne que les beliers montassent l'un sur l'aultre, ne les cocqs aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poullés.

Non pour cela, Gnathon lui meit la main sur le collet pour tascher à le forcer. Mais Daphnis le repoussa si rudement, avec ce qu'il estoit si ivre qu'à peine se pouvoit il soustenir sur ses pieds, qu'il le feit tomber à la renverse, et s'en fouit, laissant son homme couché tout de son long par terre, ayant affaire de quelqu'un qui lui aidast à se relever.

Daphnis, de là en avant, ne s'approcha plus de lui, ains mena tous les jours ses chevres, tantost en un endroict, et tantost en un aultre, le fouyant autant comme il cherchoit Chloé.

Gnathon mesme ne l'alloit plus poursuivant, ayant esprouvé qu'il estoit fort et roide jeune garson ; ains chercha occasion propre pour en

parler à Astyle, espérant que le jeune homme lui en feroit don, pource qu'il se promettoit qu'il vouloit beaucoup pour lui. Toutefois pour ceste heure-là il ne peut pas ; car Dionysophanes le pere et sa femme Cléariste arriverent, et y avoit parmi la maison grand tumulte de chevaulx, de varlets, d'hommes et de femmes : mais depuis, le trouvant à part, il lui feit une harengue de son amour.

Or Dionysophanes avoit jà les cheveux à demi blancs; mais au demourant il estoit beau et grand homme, et qui, de la disposition de sa personne, eust tenu bon aux plus roides jeunes hommes ; c'estoit un des plus riches de la ville, et des plus hommes de bien. Le premier jour qu'il arriva, il sacrifia à tous les dieux des champs, à Cérès, à Bacchus, à Pan et aux Nymphes, et feit le festin à toute sa famille : les jours ensuivants il alla veoir le labourage de Lamon ; et, voyant les terres bien cultivées, et les vignes aussi, le verger beau au demourant, car Astyle avoit prins sur lui le gast des fleurs et du jardinage, il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre ; et louant Lamon de sa diligence, lui promit que bientost il lui donneroit sa liberté.

Cela veu, il alla veoir aussi les chevres et le chevrier qui les gardoit. Mais Chloé, ayant peur et honte tout ensemble de si grande compaignie qui venoit quand et lui, s'en fouit cacher dedans le bois. Daphnis ne bougea, ains se présenta, ayant sur son dos une peau de chevre à long poil, et une pennetiere neufve en escharpe à son costé, et tenant en l'une de ses mains de beaux formages tout frais faicts, et en l'aultre

deux beaux chevreaux qui tettoient encore. Le faisoit si bon veoir, que si jamais Apollon, comme l'on dit, garda les bœufs de Laomedon, il estoit tel que Daphnis estoit lors. Et quant à lui, il ne dit mot, ains s'incliuant seulement devant le maistre, lui offrit ces présents.

Et adonc Lamon print la parole, et dit : C'est celui, mon maistre, qui garde vos chevres. Vous m'en bailla ste cinquante, avec deux boucs, et il vous en a faict cent, et dix boucs ; voyez vous comment elles sont grasses et bien vestues, et qu'elles ont les cornes entieres et belles ? Il leur a enseigné à entendre la musicque, tellement qu'elles font tout ce que l'on veult, en oyant le son de sa fluste.

Cléariste, qui estoit là présente, eut envie d'en veoir l'expérience ; si commanda à Daphnis qu'il jouast de sa fluste ainsi qu'il avoit accoustumé quand il vouloit faire faire quelque chose à ses chevres, et lui promit, s'il flustoit bien, de lui donner une jaquette, un manteau et des souliers.

Adonc Daphnis se dressant en pieds soubs le fousteau, toute la compaignie estant en rond autour de lui, tira sa fluste de sa pennetiere : et premierement souffla un bien peu dedans ; et soudain ses chevres leverent toutes la teste : puis sonna le chant auquel il avoit accoustumé de les faire pasturer ; et adonc mettant le nez en terre se prindrent toutes à paistre : après il leur sonna un certain chant mol et doulx ; et incontinent elles se coucherent toutes à terre : il en sonna un aultre hault et agu ; et elles s'en fouirent vistement cacher dedans le bois, comme si elles eus-

sent veu le loup : tost après il leur sonna un son de rappeau ; et adonc, sortant toutes du bois, elles se vindrent rendre à ses pieds. Varlets ne sçauroient estre plus obéissants au commandement de leurs maistres, qu'elles estoient au son de sa fluste. De quoi tous les assistants furent fort esbahis, spécialement Cléariste, laquelle jura qu'elle donneroit ce qu'elle avoit promis au gentil chevrier, qui estoit si beau, et qui sçavoit si bien jouer de la fluste.

Sitost qu'ils furent retournés au logis, ils se meirent à soupper, et envoyerent à Daphnis de ce qui leur fut servi à table, de quoi il feit bonne chere avec Chloé, estant bien aise de manger de si bonne viande, accoustrée à la façon de la ville ; et au reste ayant bonne espérance de parvenir au mariage de son amie, du gré et consentement de ses maistres.

Mais Gnathon, s'estant enflammé davantage par ce qu'il avoit veu faire à Daphnis, faisant son compte qu'il ne vivroit jamais à son aise s'il n'en jouissoit à son plaisir, alla trouver Astyle, qui se pourmenoit dedans le verger ; et le mena dedans la chapelle de Bacchus, là où il lui baisa les pieds et les mains. Astyle lui demanda pour quelle cause il faisoit cela, et que c'estoit qu'il vouloit dire.

Mon maistre, dit-il, le pauvre Gnathon s'en va mourir : car jusques ici il n'a jamais rien aimé que les bons morceaux, et ne trouvoit rien si beau que le bon vin vieil, et lui sembloient vos cuisiniers plus beaux que tous les jeunes garsons de Mitylene ; mais maintenant il n'estime plus rien beau que Daphnis, et ne prend goust quel-

conque à tant de viandes exquises que l'on sert tous les jours sur vostre table, ains deviendroit volontiers chevre, brouttant de l'herbe et de la ramée verde aux champs, moyennant qu'il peust ouïr le son de la fluste, et estre gardé par un si beau chevrier. Si te prie que tu veuilles saulver la vie à ton pauvre Gnathon, et le faire vainqueur de l'amour invincible : aultrement je te jure par ma mort qu'après avoir bien farci ma panse de viandes je me tuerai moi-mesme devant l'huis de Daphnis ; et ne m'appelleras plus le petit Gnathon comme tu soulois le faire en riant.

Le jeune homme, qui estoit de bonne nature, ne peut souffrir de veoir plorer Gnathon et derechef lui baiser les mains et les pieds; mesmement qu'il avoit essayé que c'estoit de la destresse d'amour : si lui promit qu'il le demanderoit à son pere, et qu'il le meneroit à la ville pour estre son serviteur. Et, pour lui en faire venir encore plus d'envie, lui demanda en riant s'il n'auroit pas de honte de baiser le fils d'un paysan tel que Lamon, et d'avoir couché à ses costés un garson gardant les chevres : et, en lui disant cela, il feit quand et quand une mine d'un homme qui se refroigne pour sentir la maulvaise odeur que sent un bouc.

Mais Gnathon, comme celui qui avoit souvent ouï les propos d'amour qui se tiennent ès tables des luxurieux, lui respondit : Celui qui aime, ô mon cher maistre, ne s'embarrasse point de tout cela ; ainsi tel a aimé une plante, tel aultre un fleuve, tel autre une beste. Eh ! qui n'auroit pas pitié de celui qui, aimant beaucoup, seroit obligé d'avoir de l'horreur pour ce qu'il

aime? Quant à moi, il est vrai que j'aime un corps serf, mais où il y a une beauté digne d'une franche et noble personne. Voyez vous comment sa perruque est belle; comment au dessoubs des sourcils ses deux yeux estincellent et reluisent ne plus ne moins qu'une belle pierre précieuse bien mise en œuvre; comment sa bouche est remparée de belles dents blanches comme ivoire? Qui est celui si desnaturé et esloingné d'amour, qui n'en desirast avoir un baiser? Si j'ai mis mon amour en un pasteur, j'ai en cela faict comme les dieux: Anchises gardoit les bœufs, et la déesse Vénus le choisit pour son ami; Branchus paissoit les chevres, et Apollo en fut amoureux; Ganymedes estoit berger, et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir. Ne mesprisons point ce jeune garson, auquel nous voyons que les chevres mesmes sont ainsi obéissantes; et remercions les aigles de Jupiter, qui souffrent une telle beauté demourer ici entre les hommes.

Astyle en cet endroict ne se peut plus contenir de rire, disant qu'Amour, à ce qu'il voyoit, rendoit les amants grands orateurs; et depuis chercha l'occasion d'en pouvoir à propos parler à son pere.

Mais le laquets Eudrome ayant ouï, sans faire semblant de rien, tous leurs devis, et estant marri qu'une telle beauté fust abandonnée à cet ivrogne pour en abuser à son désordonné plaisir, l'alla incontinent conter à lui-mesme et à Lamon.

Daphnis en fut tout esperdu de prime face, deslibérant prendre la hardiesse de s'en fouir plustost avec Chloé, ou bien de mourir, si elle

vouloit mourir avec lui : et Lamon, appellant sa femme Myrtale hors de la cour, lui commença à dire : Ma femme, nous sommes perdus ! le temps est venu qu'il nous faut descouvrir malgré nous ce que nous avions jusqu'ici tenu couvert et secret ; les pauvres chevres sont désolées et désertes, et tous nous aultres aussi : mais, par le dieu Pan et par les Nymphes, si l'on me debvoit faire mourir, je ne me tairai point de la fortune de Daphnis, ains dirai comment je l'ai trouvé et nourri, et monstrerai ce que j'ai trouvé quand et lui, afin que le meschant Gnathon entende quel enfant il veult gaster ; le malheureux qu'il est ! Prépare moi seulement ses joyaux et enseignes de recognoissance. Cela dict, ils rentrerent tous deux au dedans du logis.

Astyle, trouvant son pere à propos, lui demanda permission d'emmener Daphnis quand et lui à la ville, disant que c'estoit un trop gentil garson pour le laisser aux champs, et que bientost Gnathon lui auroit monstré toute la civilité qu'il faut pour servir à la ville. Le pere lui octroya bien volontiers ; et faisant appeller Lamon et Myrtale, leur cuida dire une bonne nouvelle, que Daphnis, au lieu de garder les bestes, serviroit de là en avant son fils Astyle en la ville, et leur promit qu'il leur bailleroit deux aultres chevriers au lieu de lui.

Adonc Lamon, estant jà tous les aultres serviteurs accourus, bien joyeux de ce qu'ils espéroient avoir un tel compaignon avec eux, demanda à son maistre congé de parler : ce que lui estant octroyé, il parla de ceste sorte :

Je vous prie, mon maistre, escoutez un pro-

pos véritable de ce pauvre vieillard ; et je vous jure par les Nymphes et par le dieu Pan, que je ne vous mentirai pas d'un seul mot. Je ne suis pas le pere de Daphnis, ne a esté ma femme Myrtale si heureuse que de porter un tel enfant ; mais le pere et la mere, pource qu'ils en avoient à l'adventure assez d'aultres plus grands, exposerent cestui-ci petit enfant. Je le trouvai abandonné de pere et de mere, et allaicté par une de mes chevres, laquelle j'ai enterrée dedans le verger après qu'elle a esté morte de sa mort naturelle, l'ayant aimée pourcequ'elle avoit faict œuvre de mere envers cet enfant ; je trouvai quand et quand des joyaux que l'on avoit exposés avecque lui pour une fois le recognoistre ; je le confesse, et les garde, car ce sont marques auxquelles on peult cognoistre qu'il est issu de bien plus hault estat que le nostre. Or ne suis-je point marri qu'il devienne varlet de vostre fils Astyle ; car ce sera à un beau et bon maistre un beau et bon serviteur : mais je ne saurois souffrir qu'il soit mené à la ville pour servir à la vilenie de Gnathon, lequel le veult faire emmener à Mitylene pour en abuser comme d'une femme.

Lamon, ayant dict ces paroles, se tent, et espandit force larmes ; et Gnathon feit du courroucé, en le menaçeant à battre. Mais Dionysophanes, estonné de ce qu'il avoit ouï dire à Lamon, regarda Gnathon de travers, et lui commanda qu'il se tenst : puis interrogea derechef Lamon, lui enjoignant de dire vérité, sans aller controuver des menteries pour cuider retenir Daphnis comme son fils. Lamon, persistant

dans son dire, attesta tous les dieux, et s'offrit à souffrir tout, s'il mentoit.

Dionysophanes adonc se print à examiner en lui-mesme ces paroles, estant sa femme assise auprès de lui : A quelle occasion auroit Lamon controuvé ceci, veu que pour un chevrier je veulx lui en donner deux? et comment est ce qu'un rude paysan comme lui auroit inventé cela? Car de prime face il ne lui sembloit pas du tout incroyable qu'un tel enfant ne peust bien estre né de ce vieillard et de sa pauvre femme. Si pensa qu'il n'estoit pas besoing d'y songer davantage, et qu'il falloit promptement veoir les enseignes de recognoissance, pour cognoistre si elles monstroient qu'il fust issu, comme il disoit, de plus hault estat que le sien. Myrtale les alla incontinent querir dedans un vieil sac auquel ils les gardoient soingneusement.

Sitost que Dionysophanes apperceut un petit mantelet d'escarlate avec une boucle d'or, et une petite espée à manche d'ivoire, il s'escria à haulte voix, O Jupiter! et appella sa femme pour les veoir aussi. Sitost qu'elle les veit, elle s'escria semblablement, en disant : O fatales déesses! ne sont ce point ici les joyaux que nous exposasmes avec nostre enfant, quand nous l'envoyasmes exposer par nostre servante Sophrosyne? Il n'y a point de faulte, ce sont ceux mesmes. Mon mari, l'enfant est nostre. Daphnis est vostre fils, et garde les chevres de son propre pere.

Ainsi qu'elle parloit encore, et que Dionysophanes, jettant grande abondance de larmes de la grande joie qu'il avoit, baisoit ces enseigne-

ments de recognoissance, Astyle, entendant que Daphnis estoit son frere, posa vistement sa robe, et s'en courut au berger pour le baiser le premier. Daphnis le voyant venir à lui avec tant de gens et si grand bruit, et cuidant que ce fust pour le prendre, jetta sa fluste et sa pennetiere, et se meit à courir vers la mer pour se jetter dedans du hault d'un rocher.

Et peut-estre Daphnis, fraischement retrouvé, auroit il enfin péri par ce cas estrange, si Astyle, s'estant apperceu de la cause de sa fouite, ne lui eust crié de tout loing : Arreste, Daphnis, n'aie point de peur ; je suis ton frere, et ceux que tu as pensé jusques ici estre tes maistres sont tes pere et mere. Lamon nous a maintenant conté comment une chevre t'a nourri, et nous a monstré les enseignes auxquelles on t'a recogneu ; regarde seulement en te retournant vers nous comment chascun va après toi en riant. Mais viens moi baiser le premier ; je te jure par les Nymphes que je ne te mens point.

A peine s'arresta Daphnis quand il eut ouï ce serment, et attendit Astyle qui accouroit, les bras tendus, pour l'embrasser et le baiser. Cependant les serviteurs et chambrieres de la maison, le pere mesme et la mere accoururent, qui l'embrasserent et le baiserent en plorant de joie ; et lui de son costé feit aussi principalement feste à son pere et à sa mere, comme s'il les eust jà de long-temps cogneus, et les tint embrassés fort longuement. A peine les pouvoit lascher, tant nature se fait croire aisément ; de sorte qu'il oublia presque Chloé, tant il fut espris de joie et de liesse. Si le ramena on au logis, et lui bailla

on une belle et riche robe neufve. Puis estant vestu fut assis joignant son pere, qui lui commencea un tel propos :

Mes enfants, je fus marié bien jeune, et après quelque temps devins pere bien heureux, comme il me sembloit pour lors : car le premier enfant que ma femme feit fut un fils ; le second, une fille ; et le troisieme fut Astyle. Je pensai en avoir assez de ces trois, et feis exposer cestui petit enfant de maillot, qui estoit venu après tous, avec ces joyaux que je lui baillai, non pas en intention de le retrouver et le recognoistre un temps à venir, mais afin que celui qui le trouveroit eust de quoi l'ensevelir. Toutefois fortune en avoit aultrement disposé ; car mon fils premier né et ma fille moururent tous deux d'une mesme maladie et en un mesme jour ; et toi, mon fils, par la bonne providence des dieux, es eschappé, à celle fin que nous eussions plus de support en nostre vieillesse. Si te prie, mon fils Daphnis, que tu n'aies point de mal talent encontre moi pourceque je t'ai faict exposer ; car je ne l'ai point faict volontairement. Et toi, Astyle, ne soi point marri de ce que tu n'auras que la moitié de ma succession, là où tu espérois avoir le tout ; car, tout bien considéré, il n'y a héritage au monde qui vaille un bon frere. Pourtant aimez vous l'un l'aultre ; car quant aux biens, vous en avez assez, voire pour estre comparés aux plus riches de ce pays. Je vous laisserai grandes terres, grand nombre de serfs qui sçavent tous quelque mestier, de l'or, de l'argent, et tous aultres meubles autant qu'en sçauroient avoir ceux que l'on estime bien heu-

reux. Mais je veulx que Daphnis en son partage ait entre aultre chose cet héritage ci, et que Lamon et Myrtale soient à lui, et les chevres aussi qu'il souloit mener paistre.

Comme il parloit encore, Daphnis sauta en pieds, et dit : Vous m'en avez faict souvenir tout à poinct, mon pere ; je m'en vais mener boire mes chevres, lesquelles endurent grande soif, et sont maintenant quelque part à attendre le son de ma fluste, pendant que je suis ici à ne rien faire. Toute l'assistance se print à rire à bon escient de ce que Daphnis, estant devenu maistre, cuidoit encore estre varlet : mais on envoya quelque aultre pour gouverner et traicter ses chevres, et feit on preparer au logis le sacrifice et le festin en l'honneur de Jupiter Saulveur.

Mais Gnathon ne s'osa trouver au banquet, ains demoura tout le long du jour caché en la chapelle de Bacchus, tenant l'autel comme un suppliant qui s'en fouit en franchise, pour la peur qu'il avoit de Daphnis.

Le bruit fut incontinent espandu partout que Dionysophanes avoit retrouvé et recognen un sien fils, et que Daphnis le chevrier estoit devenu seigneur et maistre de ses chevres et de tout l'héritage, à l'occasion de quoi tous les voisins paysans y accoururent de toutes parts, les uns pour se conjouir avec Daphnis de la bonne fortune qui lui estoit advenue, les aultres pour faire quelques présents à son pere.

Le premier qui y veint entre les aultres fut Dryas, le nourricier de Chloé : et Dionysophanes les retint tous pour estre au festin, car il faisoit apprester force pain, force vin et force

viande, des oiseaux de mer, de petits cochons de laict, et force moutons, que l'on avoit immolés aux dieux patrons et protecteurs du pays.

Daphnis, d'aultre costé, amassa tous les meubles qu'il avoit pendant qu'il gardoit les bestes, et les distribua tous aux dieux : premierement, il donna à Bacchus sa pennetiere et sa peau de chevre aussi ; puis feit offrande de sa fluste à Pan ; il dédia sa houlette aux Nymphes, avec les tirouers à tirer les chevres, qu'il avoit faicts lui-mesme. Mais en faisant chascune offrande il ne se pouvoit tenir de plorer pource qu'il se dessaisissoit des meubles à quoi il avoit prins si grand plaisir ; tant est plus doulx un estat, pour petit qu'il soit, quand on l'a accoustumé, qu'une félicité non accoustumée. De sorte que, quand il vint à offrir ses tirouers, il voulut encore premierement y tirer ses chevres ; et ne donna point sa pelisse de peau de chevre qu'il ne l'eust encore un coup vestue, ni sa fluste qu'il n'en eust joué ; et si les baisa tous en les donnant, et dit adieu à ses chevres, et appella les boucquins par leurs noms, et bien souvent se desroba pour aller boire de l'eau de la fonteine dont il avoit beu si souvent avec Chloé. Mais il n'osoit encore descouvrir son amour, attendant quelque occasion propre pour ce faire.

Or, cependant que Daphnis estoit après ces oblations et sacrifices, voici comment il alla de Chloé : la pauvre fille estoit seulette aux champs, assise en gardant ses moutons, et ploroit chaudement, en disant ce qu'il est vraisemblable que peult dire une pauvre bergerotte comme elle : Daphnis m'a oubliée ; il prétend maintenant à

quelque riche mariage. Pourquoi lui ai je faict jurer ses chevres, au lieu des Nymphes? Il les a deslaissées aussi-bien comme moi, et n'a point eu de desir de voir Chloé, en sacrifiant aux Nymphes et à Pan : il a, par adventure, trouvé avec sa mere de plus belles chambrieres que moi. Hé bien! de par Dieu, bon prou lui fasse! mais quant à moi, je ne sçaurois plus vivre.

Ainsi qu'elle pensoit et disoit telles choses, le bouvier Lampis avec quelques aultres rustaux de village la vindrent enlever, espérant que Daphnis ne penseroit plus à l'espouser, et que Dryas, ayant de l'amitié pour lui, la lui donneroit volontiers pour sa femme. La pauvre fille crioit piteusement tant qu'elle pouvoit, ainsi comme on l'emportoit; et quelqu'un qui veit ceste violence s'en courut vistement en advertir Napé; et elle, Dryas; et Dryas, Daphnis, lequel à peine qu'il ne sortist du sens, car il ne l'osoit descouvrir à son pere, et si ne pouvoit supporter un tel oultrage.

Si se retira dedans le verger; et là, se pourmenant tout seul, feit ses regrets et ses plaintes en ceste sorte: O malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes parents! Hélas! combien m'eust esté meilleur de garder les bestes aux champs! Combien plus estois je coutent, lorsqu'estant serf je voyois Chloé à mon aise! Et maintenant Lampis, qui l'a ravie, s'en va à tout; puis, quand la nuict sera venue, il couchera avec elle, cependant que je m'amuse ici à boire et à faire bonne chere. J'ai doncques en vain juré mes chevres, le dieu Pan, et les Nymphes!

Or Gnathon, qui estoit caché dedans la cha-

pelle du verger, entendit clairement ces complaintes de Daphnis ; et, pensant que c'estoit une bonne occasion pour faire sa paix avec lui, print quelques jeunes varlets d'Astyle, et s'en alla après Dryas, lui disant qu'il les conduisist en la maison de Lampis, ce qu'il feit ; et diligenterent si bien, qu'ils surprindrent Lampis ainsi comme il ne faisoit que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il lui osta entre les mains à force, et dola très bien les espaules de tous les rustaux qui lui avoient aidé à faire ce rapt, à grands coups de baston, puis voulut prendre et lier Lampis pour l'amener prisonnier, mais il se saulva de vistesse.

Gnathon, ayant faict un tel exploit, s'en retourna qu'il estoit jà nuict toute noire, et trouva Dionysophanes jà couché en son lict dormant ; mais le pauvre Daphnis veilloit, et estoit encore dedans le verger, où il se desconfortoit et ploroit. Si lui amena Chloé, et, la lui livrant entre ses mains, lui conta comme il avoit faict, le priant au surplus de ne se vouloir point souvenir des paroles qu'il lui avoit dictes, ains le tenir au nombre de ses serviteurs, et ne le vouloir point desbouter de sa table, sans laquelle il lui seroit force de mourir de male-faim.

Daphnis voyant Chloé, et la tenant entre ses bras, fut facile à faire appoinctement avec lui, et feit ses excuses envers elle de ce qu'il pouvoit sembler l'avoir oubliée : et, de commun consentement, furent d'advis de ne point encore desclarer leur mariage ; que Daphnis continueroit de veoir Chloé en secret, et qu'il ne descouvriroit son amour qu'à sa mere.

Mais Dryas ne le permit point, ains le voulut dire lui-mesme au pere de Daphnis, se faisant fort de lui faire bien accorder. Si print le lendemain, aussitost qu'il feit jour, les enseignes de recognoissance qu'il avoit trouvées avec Chloé, et s'en alla vers Dionysophanes, qu'il trouva dedans son verger assis avec Cléariste sa femme, et ses deux enfants Astyle et Daphnis; si lui commença à dire :

Nécessité me contraint de vous desclarer, sire, un pareil secret que celui de Lamon, lequel je n'ai encore dict à personne; c'est que je n'ai engendré ne nourri le premier ceste jeune fille Chloé; aultre que moi l'a engendrée, et l'une de mes brebis l'a allaictée dedans la caverne des Nymphes, où elle avoit esté exposée, et là où je l'ai moi-mesme trouvée, et depuis nourrie et eslevée jusques ici. Sa beauté tesmoigne assez qu'elle n'est point ma fille, car elle ne ressemble ne à moi ne à ma femme : aussi font les enseignes de recognoissance que je trouvai avec elle, lesquelles sont plus riches que ne porte l'estat d'un pauvre pasteur. Voyez les, et cherchez ceux qui sont ses vrais parents, pour veoir si elle seroit point sortable pour femme de Daphnis.

Dryas ne jetta point ceste parole en vain; ni Dionysophanes ne la y receut pas aussi; ains, prenant garde au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur, et se destourner pour plorer, cogneust bien incontinent qu'il y avait des amourettes entre eux deux; et estant soingneux de son fils plus que de la fille d'aultrui, examina le plus diligemment qu'il peut la parole de Dryas. Et quand encore il eut veu les marques

de recognoissance qui avoient esté exposées avec elle, c'est à scavoir des patins dorés, des chausses brodées, et une coëffe d'or, adonc appella il Chloé, et lui dit qu'elle feist bonne chere, pource que jà elle avoit trouvé un mari, et bientost après trouveroit son vrai pere et sa mere.

Cléariste dès-lors la print avec elle, la vestit et accoustra comme femme de son fils. Mais Dionysophanes appella Daphnis à part, et lui demanda si elle estoit encore pucelle. Daphnis lui jura qu'elle ne lui avoit rien esté de plus près que du baiser, et du serment par lequel ils avoient promis mariage l'un à l'autre. Dionysophanes se print à rire de ce serment, et les feit tous deux disner avec lui.

Là eust on peu clairement veoir combien un bel accoustrement sert à naturelle beauté ; car Chloé estant richement vestue, proprement coëffée, et monstrant au visage un teint de gaie pensée, sembla à chascun si belle par-dessus le passé, que Daphnis mesme à peine la recognoissoit ; et quiconque l'eust veue en tel estat n'eust point faict de doubte d'affirmer par serment qu'elle n'estoit point fille de Dryas, lequel toutefois estoit à la table comme les aultres avec sa femme Napé, et Lamon et Myrtale aussi.

Quelques jours après, on feit derechef des sacrifices aux dieux pour l'amour de Chloé, comme l'on avoit faict pour Daphnis, et feit on semblablement le festin de sa recognoissance. Et elle de son costé distribua ses meubles de bergerie aux dieux, sa pennetiere, sa fluste, et les tirouers où elle tiroit les brebis ; et espandit dedans la fonteine qui estoit en la caverne des

Nymphes, du vin, à cause qu'elle avoit esté trouvée et nourrie auprès d'icelle fonteine, et sema des chapelets et bouquets de fleurs sur la sépulture de la brebis, que Dryas lui enseigna, et joua encore de sa fluste pour resjouir ses brebis, faisant prieres aux Nymphes que ceux qui seroient trouvés ses naturels parents fussent dignes d'estre alliés de Daphnis.

Après qu'ils eurent faict assez de festes et de bonne chere aux champs, ils deslibérerent de s'en retourner à la ville, afin de chercher les parents de Chloé, pour ne differer plus les nopces : par quoi dès le matin feirent trousser tout leur bagage, et donner à Dryas encore aultres trois cents escus, et à Lamon la moitié des fruicts de toutes les terres et vignes qu'il tenoit, les chevres avec leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des robes fourrées pour l'hiver, et pardessus tout cela liberté. Puis cheminerent vers Mitylene avec grand train de chevaulx et de chariots.

Or, ce jour-là, pourcequ'ils arriverent le soir bien tard, les aultres citoyens de la ville n'en sceurent rien. Mais le lendemain au plus matin, le bruit en estant couru par-tout, il s'assembla au logis de Dionysophanes grande multitude d'hommes et de femmes ; les hommes pour s'esjouir avec le pere de ce qu'il avoit retrouvé son fils, mesmement après qu'ils eurent veu comment il estoit beau et gentil ; et les femmes pour s'esjouir aussi avec Cléariste de ce que non seulement elle avoit recouvré son fils, mais aussi trouvé une fille digne d'estre sa femme : car Chloé les estonna toutes quand elles veirent en

elle une si parfaicte beauté, qu'il n'estoit possible d'en veoir une plus belle. Brief, toute la ville ne parloit d'aultre chose que de ce jeune fils et de ceste jeune fille, et disoit chascun que l'on n'eust sceu choisir une plus belle couple : si prioient tous aux dieux que la parenté de la fille fust trouvée correspondante à sa beauté. Y eut plusieurs femmes de riches maisons qui souhaiterent en elles-mesmes, et dirent : Pleust aux dieux que l'on pensast asseurément qu'elle fust ma fille !

Mais Dionysophanes, après avoir quelque espace de temps pensé à ses affaires, se rendormit bien serré sur le matin ; et en dormant lui vint un tel songe, qu'il lui fut advis que les Nymphes prioient Amour de parfaire et accomplir à la fin le mariage qu'il leur avoit promis ; et qu'Amour desbandant son petit arc, et le mettant à terre auprès de son carquois, commanda à Dionysophanes qu'il envoyast le lendemain semondre tous les plus gros et les plus riches personnages de la ville pour venir soupper en son logis, et quand on seroit au dessert, qu'il feist apporter sur la table les enseignes de recognoissance qui avoient esté trouvées avec Chloé, et qu'il les moustrast à tous les conviés ; puis, cela faict, qu'ils chantassent la chanson nuptiale de Hymenée.

Dionysophanes, ayant eu ceste vision en dormant, se leva de bon matin, et commanda à ses gens que l'on preparast un beau festin, où il y eust de toutes les plus delicates viandes que l'on trouve, tant en terre qu'en mer, ès lacs et ès rivieres, et envoya quand et quand prier à

soupper chez lui tous les plus apparents de la ville.

Quand la nuict fut venue, que le banquet fut achevé, l'on apporta sur table la coupe en laquelle on a accoustumé, à la fin du festin, de boire en l'honneur de Mercure; et lors un serviteur de la maison apporta dedans un bacin d'argent ces enseignes, et les monstra de rang à chascun des conviés. Il n'y eut personne des aultres qui les recogneust, fors un nommé Megaclès, qui pour sa vieillesse estoit au bout de la table, lequel, sitost qu'il les apperceut, les recognent incontinent, et s'escria tout hault: O Dieux! que vois je là! Ma pauvre fille, qu'es tu devenue? es tu en vie? ou si quelque pasteur a enlevé ces enséignes qu'il a par fortune trouvées en son chemin? Je te prie, Dionysophanes, de me dire dont tu les as recouvrées: n'aie point d'envie que je treuve ma fille comme tu as retreuvé Daphnis.

Dionysophanes voulut premierement qu'il contast devant la compaignie comment il avoit faict exposer son enfant. Adonc le vieillard Megaclès, d'une voix encore vigoureuse, se print à dire:

Je me trouvai il y a quelque temps avec peu de biens, pourceque j'avois despendu les miens à faire jouer des jeux publics, et à faire equipper des navires de guerre; et lorsque ceste perte m'advint, il me naquit une fille, laquelle je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'estois, et pourtant la feis exposer avec ces marques de recognoissance, sçachant qu'il y a plusieurs gens qui, ne pouvant avoir des enfants naturels, desirent estre peres en ceste sorte, à tout le moins

d'enfants trouvés. L'enfant fut portée en la caverne des Nymphes, et laissée en la protection et saulve-garde d'icelles. Depuis, les biens me sont venus par chascun jour en grande affluence, et n'ai nul héritier de mon corps à qui je les puisse laisser, car depuis je n'ai pas eu l'heur de pouvoir avoir une fille seulement : mais les dieux, comme s'ils se vouloient mocquer de moi, m'envoient souvent des songes, lesquels me promettent qu'une brebis me fera pere.

Dionysophanes à ce mot s'escria encore plus fort que n'avoit faict Megaclès, et, se levant de la table, alla querir Chloé, qu'il amena vestue et accoutrée fort honnestement ; et la mettant entre les mains de Megaclès, lui dit : Voici l'enfant que tu as faict exposer, Megaclès ; une brebis, par la providence des dieux, te l'a nourrie, comme une chevre m'a nourri Daphnis. Prends la avecque ses enseignes ; et, la prenant, rebaille la en mariage à Daphnis. Nous les avons tous deux exposés, et tous deux les avons retrouvés : ils ont esté tous deux nourris ensemble, et tout de mesme ont esté reservés par les Nymphes, par le dieu Pan, et par Amour.

Megaclès s'y accorda incontinent, et envoya querir sa femme, qui avoit nom Rhodé, tenant cependant tousjours sa fille Chloé entre ses bras ; et demourerent tous deux chez Dionysophanes au coucher, pourceque Daphnis avoit juré qu'il ne souffriroit emmener Chloé à personne, non pas à son propre pere.

Et le lendemain au matin, ils prierent tous les deux leurs peres et meres qu'ils leur permissent de s'en retourner aux champs, pourcequ'ils

ne se pouvoient accoustumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ils vouloient faire des nopces pastorales ; ce qui leur fut permis. Si s'en retournerent au logis de Lamon, et présenterent au bon homme Megaclès le nourricier de Chloé, Dryas ; et sa femme Napé, à la mere Rhodé.

Le festin nuptial fut sumptueusement préparé, et Megaclès derechef devoua sa fille Chloé aux Nymphes, et, oultre plusieurs aultres offrandes, leur donna les enseignes auxquelles elle avoit esté recogneue, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophanes, pourceque le jour estoit beau et serein, feit dresser des tables dedans la caverne mesme des Nymphes, et feit faire des sieges de verde ramée, là où il festoya tous les paysans de là alentour. Lamon et Myrtale y estoient ; Dryas et Napé, les parents de Dorcon, les enfants de Philetas, Chromis et Lycœnion ; Lampis mesme y veint après qu'on lui eut pardonné : et là, comme entre villageois, tout s'y disoit et faisoit à la villageoise ; l'un chantoit les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons ; l'aultre disoit les brocards que l'on a accoustumé de dire en foulant la vendange. Philetas joua de sa fluste, Lampis du flageolet, et ce pendant Daphnis et Chloé se baisoient l'un l'aultre.

Les chevres mesmes paissoient là auprès comme si elles eussent esté participantes de la bonne chere des nopces ; et Daphnis en appellant aulcunes par leurs propres noms, ce qui ne plaisoit pas à ceux venus de la ville, leur donnoit

la feuillée verde à broutter, et les prenant par les cornes, les baisoit. Et non pas lors seulement, mais en tout le reste de leur vie, passerent le plus du temps et la meilleure partie de leurs jours en estat de pasteurs : car ils acquirent force troupeaux de chevres et de brebis, eurent tousjours en singuliere reverence les Nymphes et le dieu Pan, et ne trouverent point à leur goust de meilleure viande, ne plus savoureuse nourriture, que du fruict et du laict ; et, qui plus est, feirent tetter à leur premier enfant, qui fut un fils, une chevre ; et au second, qui fut une fille, feirent prendre le pis d'une brebis : et le nommerent Philopœmen, c'est-à-dire aimant les bergers ; et la fille Agelée, qui signifie prenant plaisir aux troupeaux. Mais oultre tout cela feirent honorablement accoustrer la caverne des Nymphes ; ils y dedierent de belles images, et y édifierent un autel d'Amour pastoral ; et à Pan, au lieu qui estoit à descouvert sous un pin, feirent faire un temple qu'ils appellerent le temple de Pan le Guerroyeur. Mais tout cela fut faict long-temps après.

Et ce jour-là, quand la nuict fut venue, tout le monde les convoya jusques en leur chambre nuptiale, les uns jouant de la fluste, les aultres du flageolet, et aulcuns portant des fallots et flambeaux allumés devant eux. Puis quand ils furent à l'huis de la chambre, commencerent à chanter Hymenée d'une voix rude et aspre, comme si avecque une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre.

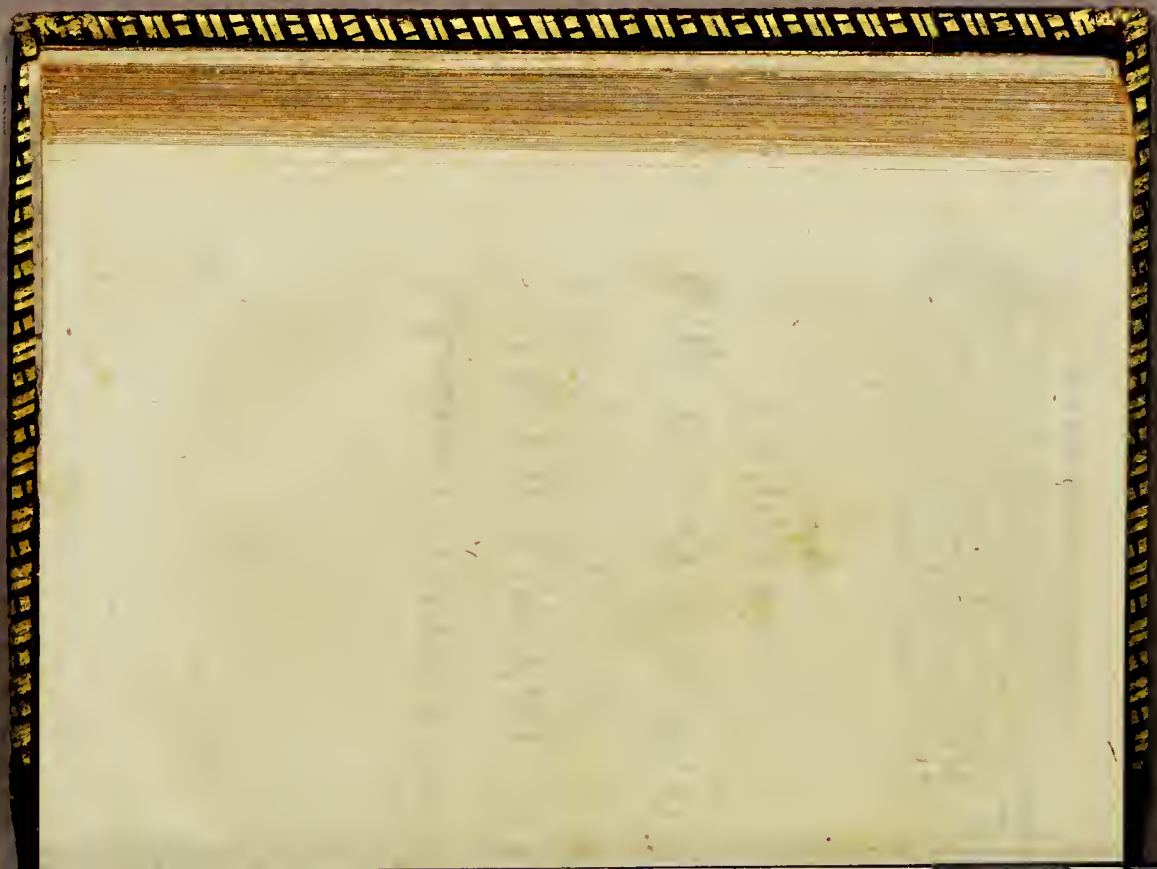
Cependant Daphnis et Chloé se coucherent nuds dans le lict, là où ils s'entrebaiserent et

s'entre-embrasserent, sans clorre l'œil de toute la nuict, non plus que chats-huants; et feit alors Daphnis ce que Lycœnion lui avoit apprins : à quoi Chloé cognent bien que ce qu'ils faisoient paravant dedans le bois et emmi les champs, n'estoit que jeux de petits enfants.

FIN.

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA,

HISTOIRE ÉPHÉSIENNE.



LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE PREMIER.

Éphèse avait donné le jour à Licomède, qui passait pour un des plus riches et des plus illustres habitants de cette ville ; il épousa Thémisto, sa concitoyenne, et en eut un fils nommé Abrocome. L'amour et l'hymen unis ensemble n'avaient jamais produit un enfant aussi beau, ni en Ionie, ni dans le reste du monde. Les agréments de son esprit qu'il cultivait sans cesse par l'étude ne le cédaient point à sa beauté ; et de ce charmant assemblage naissaient chaque jour différentes belles qualités qui semblaient éclore de concert pour le faire admirer universellement. S'il jouait de la lyre, on le prenait pour Apollon ; s'il chantait, pour Orphée. Il lançait un javelot avec adresse ; et Mars lui-même n'aurait pu dompter un cheval avec plus de grâce et de fierté.

Les Éphésiens et les peuples du reste de l'A-

sie fondaient sur son mérite de grandes espérances; ils ne doutaient pas que le temps ne le rendît un citoyen illustre : que dis-je ? plusieurs le considéraient comme un Dieu ; quelques-uns même l'adoraient en le voyant, et lui offraient des vœux.

A tant de vertus il ne manquait qu'un peu de modestie ; Abrocome avait une si grande confiance en lui-même, et sur-tout en sa beauté, que son orgueil le rendait insupportable. Il regardait tout avec dédain ; et ce qui causait de l'admiration aux autres, lui paraissait un objet de mépris. Vantait-on en sa présence la taille et la figure d'un jeune homme de son âge, ou se récriait-on sur les charmes naissants d'une jeune fille, il tournait en ridicule, par un souris moqueur, ceux qui faisaient cet éloge, et son souris semblait leur dire : Vous êtes donc les seuls qui ne sachiez pas qu'il n'y a rien de beau auprès d'Abrocome ?

De ces sentiments, il est aisé de conclure qu'il n'ajoutait guère de foi à l'amour, encore moins à sa divinité : c'était, à l'entendre, un être chimérique, que la folie des hommes avait imaginé pour mieux autoriser leurs faiblesses ; un dieu qui ne soumettait sous son empire que les cœurs qui voulaient bien s'y soumettre. Si par hasard il apercevait un temple ou la statue de l'Amour, il poussait même l'impiété plus loin. Alors il se comparait à ce fils de Vénus ; il mettait ses charmes au-dessus des siens, et voulait l'emporter sur la beauté même : de sorte que, par-tout où se montrait Abrocome, il n'était plus question d'aucun hommage pour l'enfant de Cythère.

Cupidon, le plus fier et le plus inexorable de tous les dieux, s'en irrite à la fin ; il entre en fureur, et sa vengeance est résolue : mais il sent qu'il a besoin d'adresse pour la rendre plus certaine. Abrocome lui paraissait une conquête difficile ; aussi le fils de Vénus prit plus de mesures qu'il n'en prend pour un mortel ordinaire. Lui, qui d'un souris, d'un seul regard, sait enflammer l'âme la plus farouche, eut recours à tous ses artifices. Après avoir jeté son bandeau, il aiguise ses traits ; il trempe son flambeau dans ses poisons les plus ardents, appelle autour de lui les amours les plus malins de Cythère, et, presque sûr de vaincre, il prend son vol vers son ennemi, et s'arrête sur la campagne d'Éphèse.

On y célébrait la fête de Diane, protectrice de l'Ionie ; et, comme son temple est éloigné d'environ sept stades de la ville, tous les peuples voisins venaient à Éphèse : là ils se joignaient à ses citoyens, et s'assemblaient par ordre pour se rendre avec eux à ce merveilleux monument que tant de rois ont consacré à la déesse.

La pompe de ce spectacle était auguste ; une troupe de jeunes filles se préparait pour la marche, ainsi que les jeunes garçons de l'âge de quinze ou seize ans, qui devaient les accompagner ; la multitude en était innombrable, parce que l'usage avait rendu cette fête une espèce d'entrevue aux jeunes gens pour se marier : la marche commençait ainsi.

On voyait d'abord les vases sacrés, les torches, les corbeilles, les encensoirs ; ensuite les chevaux, les chiens et les harnais de chasse, enri-

chis des plus belles fourures de l'Asie, en appareil de guerre, quoique la plupart de ces équipages ne pussent servir qu'en temps de paix.

Toutes les jeunes filles s'étaient parées comme pour plaire à leurs amants. Anthia les conduisait : elle était d'Éphèse ; son père s'appelait Megamède, et sa mère Evippe. La beauté d'Anthia rendait cette jeune Grecque un vrai miracle de la nature, et surpassait de beaucoup celle de ses compagnes.

Agée de quatorze ans, elle faisait briller dans tout leur éclat les fleurs de la jeunesse, et le goût de sa parure ajoutait à ses charmes : sa blonde chevelure était en partie tressée autour du visage, et le reste flottait sur ses épaules au gré des zéphirs ; ses yeux, dans leur fierté, conservaient la gaieté d'une jeune enfant, et l'air imposant d'une femme modeste. Une jupe de pourpre, extrêmement légère, lui tombait jusqu'aux genoux ; elle était couverte à demi d'une peau de daim, son carquois attaché derrière le dos : on portait à sa suite des arcs, des flèches, des javelots, et des esclaves y menaient en laise un équipage de très-beaux chiens.

Plus d'une fois les Éphésiens, l'apercevant dans le temple, n'avaient pu s'empêcher de l'adorer comme Diane. Dès qu'elle parut, ils s'écrièrent presque tout d'une voix, que c'était la déesse elle-même ; d'autres assuraient que c'était une nouvelle Diane adoptée par la déesse ; ils lui offraient des vœux tout haut, et félicitaient ses parents de l'avoir mise au jour : enfin, parmi ceux qui la connaissaient, elle était appelée, d'une acclamation générale, *la belle Anthia*.

Mais lorsqu'Abrocome parut à la tête des jeunes garçons, la surprise suspendit tous les esprits ; on ne pouvait l'admirer qu'en silence, on manquait d'expressions ; il fixa quelque temps tous les regards, et mille voix s'élevant tout à coup : *c'est le bel Abrocome ; personne n'est si beau qu'Abrocome ; c'est le portrait du dieu de la beauté* : on ajouta même ces mots : *Abrocome, Anthia, ciel ! quel mariage !* Et c'étaient les premiers coups de la vengeance de Cupidon.

Bientôt ils pensèrent l'un de l'autre ce que chacun pensait d'eux : Anthia souhaita de voir Abrocome ; Abrocome, jusqu'alors insensible, desira de voir Anthia.

Après que tout le monde se fut rendu dans le temple, le peuple rompit l'ordre de la marche, et s'approcha de l'autel pour assister au sacrifice : les hommes, les femmes, les filles, les garçons ne firent plus qu'une assemblée nombreuse, où le sexe et l'âge étaient confondus. C'est là qu'Abrocome et Anthia sont frappés d'une admiration réciproque : ils s'aperçoivent à peine ; Anthia est soumise à Abrocome, Abrocome l'est à l'amour. Le jeune Éphésien la regardait avec avidité, sans pouvoir ôter de dessus elle ses yeux, que l'amour y tenait attachés malgré lui. Anthia n'était guère plus libre ; ses yeux étonnés recevaient les traits de flamme qui sortaient de ceux d'Abrocome ; elle disait des choses agréables pour qu'il les entendît ; elle affectait même d'étaler davantage ces appas que la pudeur n'oblige point de dérober à la vue, pour mieux les offrir aux regards d'Abrocome ;

qui les parcourait avec complaisance, depuis qu'il s'était rendu le captif de l'amour.

Le sacrifice achevé, vint le moment cruel de se séparer. Quel moment ! ils accusèrent le sort de rigueur, de ce qu'il les contraignait de se quitter sitôt ; ils tournaient la tête ; ils s'arrêtaient ; l'amour leur fournissait mille prétextes pour demeurer encore, et jouir plus long-temps du plaisir de se voir.

Mais quelle fut leur situation, lorsque, privés de ce dernier soulagement, ils furent de retour chez eux ! La réflexion ne fit qu'accroître leurs maux ; ils connurent alors tout le progrès que l'amour avait déja fait dans leurs cœurs : chacun se rappelait les différents mouvements qu'il avait éprouvés dans ce jour ; une image chérie ne les abandonnait plus, et semblait bannir de leur esprit tout ce qui n'avait point de rapport avec elle-même ; leur passion se ralluмait sans cesse avec une plus vive ardeur, et leurs desirs croissaient à mesure, pour les déchirer plus vivement.

La nuit vint, et, bien loin de calmer leurs agitations, son obscurité, jointe à la solitude, les rendit encore plus cruelles : c'est en vain qu'ils essaient de dormir ; le sommeil se refuse à leurs paupières.

Abrocome néanmoins était si accablé, qu'il s'assoupit. O dieux, s'écria-t-il à son réveil, en s'arrachant les cheveux et déchirant ses habits, quelle disgrâce faut-il que j'éprouve ! suis-je cet Abrocome qui dédaignait l'amour ? cet impie qui, sans respect pour son culte, vomissait mille injures contre sa divinité ? Me voilà donc

épris à mon tour de ses charmes! me voilà subjugué! que dis-je? lâche que je suis, je vais devenir l'esclave d'une jeune fille! Il me semble déja, et mon cœur l'avoue secrètement, qu'il se trouve quelqu'un de plus beau que moi! Je reconnais donc l'Amour pour un dieu! Malheureux! désormais ma résistance sera vaine: Abrocome ne l'emportera plus sur le fils de Vénus, sur un être imaginaire qui veut triompher de moi, je lui sacrifie. Anthia paraît adorable à mes yeux; mon âme ne saurait y penser sans trouble. O ciel! aimerais-je Anthia?.... Mais qui pourrait m'en détourner? reprenait-il avec réflexion; elle n'a point d'époux, elle est belle, elle est tendre!.... O trop insensé Abrocome! s'interrompait-il aussitôt, chasse cette pensée de ton esprit; non, l'Amour n'aura jamais d'empire sur toi....

A ces mots, Cupidon, qui l'entend, le déchire avec la dernière cruauté; plus il lui résiste, et plus il l'accable de ses traits les plus vifs. L'âme du triste Abrocome succombe à la fin, et ce malheureux amant, se laissant tomber sur son lit, s'écrie, les yeux noyés de larmes: Enfin la victoire est a toi! tu m'as soumis pour toujours, il t'est permis de dresser un trophée qui signale ma honte à jamais; je deviens ton suppliant de rebelle que j'étais; dispose de mon cœur, mais ne m'abandonne pas; crains d'user de toute ta justice envers un téméraire! O fils de Vénus! il n'est pas étonnant qu'ayant ignoré jusqu'ici la force de tes traits, j'aie bravé ta puissance; une vaine présomption accompagne toujours la jeunesse; sois-moi favorable; ta gloire

est intéressée à me mettre en possession de la belle Anthia, et si tu fus sans pitié pour ton ennemi superbe, fais sentir à présent tes bienfaits à ton ennemi vaincu.

Bien loin de se laisser toucher, Cupidon n'entend qu'avec indignation les soupirs d'Abrocome : ce dieu implacable médita au contraire de tirer une vengeance plus complète de son orgueil.

La tendre Anthia souffrait aussi de son côté les plus cruelles langueurs ; frappée de mille songes qui la tourmentaient, elle s'éveille en sursaut, et se lève sans bruit, de crainte que personne de sa maison ne s'en aperçoive. Infortunée ! dit-elle, quel trouble inconnu vient agiter mon cœur ! O dieux, j'aime, et j'aime beaucoup plus que la bienséance ne le permet à mon âge, et qu'il ne convient à une jeune fille bien née; ma folle passion pour Abrocome ne me laisse pas réfléchir à la faute que je commets ; car enfin Abrocome est le plus beau de tous les mortels, mais aussi le plus farouche. A quoi peut donc aboutir ma tendresse? Quel remède apporterai-je à mes maux ? Jeune encore, sous la puissance de parents rigides, qui me gardent à vue, qui me servira ? où trouver une amie fidèle à qui je puisse confier mon amour? comment, en quels lieux, me sera-t-il facile de voir Abrocome ?

Telles étaient les réflexions qui pendant toute la nuit occupèrent ces tristes amants : remplis de l'idée l'un de l'autre, ils allèrent dès le matin reprendre leurs exercices accoutumés, et porter leurs adorations aux pieds de la déesse ; les

agitations qu'ils venaient d'éprouver, les rendaient pâles et défaits ; ils avaient le regard abattu, et tout ce qui caractérise la douleur était peint sur leur visage.

Pendant presque tout le temps qu'ils demeurèrent dans le temple de Diane, un reste de fierté d'une part, et la pudeur de l'autre, combattaient à qui jeterait le premier regard ; à la fin, leurs yeux les trahirent, et chacun d'eux se dédommagea de la contrainte qui les avait retenus jusqu'alors. De temps en temps Abrocome laissait échapper quelque soupir qu'Anthia semblait ne pas rejeter ; l'amour de cette belle Éphésienne était aussi vif, mais son état demandait plus de compassion : car si, par hasard, les autres filles, ou quelque jeune femme, fixaient les yeux sur Abrocome (et toutes le regardaient), on voyait la tristesse s'emparer d'Anthia, qui craignait qu'on ne lui enlevât d'avance le cœur de son amant ; elle craignait peut-être aussi de ne le pas assez mériter, ou même de n'avoir fait encore aucune impression sur son âme : cependant tous les deux, sans le savoir, adressaient en secret les mêmes vœux à la déesse.

Abrocome dépérissait comme une belle fleur qui sèche sur sa tige, pâlit, et tombe feuille à feuille. Licomède et Thémistone pouvaient deviner la cause de ce changement, non plus que le remède qu'il fallait y apporter.

Les parents d'Anthia, Megamède et Évippe, ignoraient aussi pourquoi la beauté de leur fille s'effaçait chaque jour ; on ne lui connaissait aucun sujet de chagrin. Après avoir épuisé mille questions inutiles, ils eurent recours à des prê

tres et à des devins, pour tâcher de découvrir la véritable source du mal.

Ceux-ci sacrifièrent des victimes, et firent différentes libations, en prononçant des paroles mystérieuses comme pour évoquer les dieux infernaux qu'ils supposaient auteurs de ce maléfice.

Le père d'Abrocome de son côté ne se lassait point d'ordonner des sacrifices pour son fils, et de prier les dieux, mais sans succès ; ni Abrocome ni Anthia ne recevaient aucun soulagement ; l'amour les consumait plus violemment de jour en jour, et leur état devenait si dangereux, qu'ils ne pouvaient plus se lever. Mais l'approche d'une mort certaine les épouvantait moins que la nécessité d'avouer leur faiblesse ; enfin, pour n'avoir rien à se reprocher, Licomède et Megamède essayèrent une dernière tentative auprès des dieux. Il y avait à Colophon, éloigné d'Ephèse d'un trajet d'environ dix milles, un temple d'Apollon renommé par ses oracles. Les parents d'Abrocome et d'Anthia y députèrent de concert pour apprendre le sort de ces malheureux amants, et l'oracle interrogé ne rendit pour tous les deux qu'une seule réponse contenue dans ces vers :

Pères infortunés d'enfants trop malheureux,
Unissez-les des plus saints nœuds,
Et qu'aussitôt errant parmi le monde,
Ils aillent à travers mille périls affreux
Chercher sur la terre et sur l'onde
A calmer le courroux des dieux.

Cet oracle fut reçu à Éphèse avec une grande

soumission, et, quoiqu'il ne prédît que des événements fâcheux, on se mit en devoir d'exécuter la volonté des dieux, dans l'espérance d'appaiser leur colère. Le mariage d'Abrocome et d'Anthia fut résolu, et la nouvelle en devint publique. Tous les citoyens ne l'eurent pas sitôt apprise, qu'ils accoururent en foule pour les en féliciter. Ce ne fut d'avance dans toute la ville que banquets et qu'alégresse; toutes les portes étaient parées de festons et de guirlandes: chacun s'écriait: Quel bonheur! le charmant Abrocome doit conduire une épouse à l'autel; et dieux, quelle épouse! c'est la belle Anthia que les dieux lui destinent.

Le fils de Licomède avait lu les vers de l'oracle avec des transports qui ne lui permirent pas de s'arrêter aux mauvais présages qu'il contenait: Abrocome possesseur d'Anthia! voilà tous ses vœux accomplis; le reste ne l'effrayait point. Anthia ne marquait pas un moindre contentement de remplir l'ordre du destin. Quel exil! quels malheurs à la vérité! mais qu'ils paraissent doux, quand on doit les partager avec ce qu'on aime!

Dès que tout fut prêt pour leur hymen dont on avait déja célébré la veille, et qu'on eut immolé grand nombre de victimes à Diane, on unit Abrocome avec Anthia en présence de cette déesse. La cérémonie achevée, un concours prodigieux de parents, d'amis et de citoyens, reconduisirent les nouveaux époux jusqu'à la maison de Licomède.

Le jour n'éclairait déja plus les mortels lorsqu'on fut arrivé. Que chaque instant s'écoulait

lentement au gré de l'impatience d'Abrocome, et de la tendresse d'Anthia ! on les avança pour l'amour d'eux, et toute la troupe les suivit à l'appartement destiné pour une nuit si desirée. Les uns portaient les torches sacrées ; les autres venaient ensuite chantant les hymnes de l'hymen. Abrocome fut introduit dans le lit nuptial ; ce lit était d'or, les couvertures de pourpre, et le tout à demi-fermé d'un pavillon d'étoffe superbe, fait en forme de baldaquin historié ; une foule de petits amours folâtraient autour de Vénus qui était dessus ; d'autres la caressaient de plus près ; quelques-uns, montés sur des cygnes, assortissaient des fleurs, et le reste en tressait des guirlandes. A l'autre bout du pavillon paraissait le dieu Mars, non armé du terrible appareil de la guerre, mais sous les habits dont il se pare ordinairement pour plaire à Vénus ; l'Amour lui servait d'escorte, portant son flambeau allumé devant lui, comme pour le mener dans les bras de sa mère, qu'il lui montrait du doigt et de l'œil.

C'est sous ce même pavillon que l'on conduisit la charmante Anthia auprès de son époux, et toute la chambre retentit de mille cris de joie ; enfin on se retire, on ferme les portes, et ce couple amoureux peut en liberté s'abandonner aux transports les plus tendres.

Une sorte d'émotion secrète les retenait tous les deux, et leur étouffait la voix ; ils n'osaient pas même hasarder un regard ; un excès de plaisir les jetait dans une langueur impuissante ; la modestie, la crainte, le desir, une fréquente palpitation qui les laissait à peine respirer, la jouis-

sance même, quoiqu'imparfaite encore, rendaient leurs corps tout tremblants, et leur causaient un trouble universel. A la fin cependant, Abrocome, revenu de sa première agitation, prit son épouse dans son sein ; un torrent de larmes fut la première expression de son âme. O nuit charmante, dit-il ensuite avec un soupir! Nuit achetée par tant de desirs et d'ennuis, combien s'en est-il écoulé avant vous, qu'Abrocome a passées dans la plus amère tristesse! Adorable Anthia, plus chère à mes yeux que la lumière du jour! quelle joie pour mon cœur, de sentir le trouble du tien! mais si tu m'aimes, quelle satisfaction pour une chaste épouse, de rencontrer dans son époux le plus tendre de tous les amants, oui, chère Anthia, un époux avec qui tu dois vivre et mourir! Il parlait, et mille baisers accompagnaient ses paroles ; ses lèvres recueillaient les larmes d'Anthia, qui l'écoutait en silence ; il y trouvait des douceurs que ne goûtent point les dieux dans les flots de nectar que leur verse la main d'Hébé. Ah mon cher Abrocome! lui répondit Anthia, pouvant à peine s'exprimer, est-il bien vrai que je t'aie paru belle? quoi, j'avais touché ton cœur! quoi, mes charmes avaient conservé quelque éclat auprès de ta beauté? mais quelle faiblesse! pourquoi ne pas me l'apprendre? tu m'aimais, et je l'ignorais! tu languissais et je mourais! conçois-tu les maux affreux que j'ai soufferts? viens à présent, viens, cher époux, que je m'en dédommage! reçois toutes mes larmes, et que la touffe de tes beaux cheveux en boive le suc amoureusement : serrés dans les bras l'un de l'autre, embrassons-nous

étroitement, et que ces guirlandes nuptiales, arrosées de nos pleurs, prennent aussi de l'amour avec nous ; qu'elles soient une parfaite image de celui que nous ressentons.

Elle dit, et cependant elle caressait la couronne et la guirlande de son époux ; elle essuyait avec ses cheveux les yeux d'Abrocome ; sa bouche parcourait avidement tout son visage ; ses lèvres, appliquées sur celles de son époux, brûlaient ensemble du même feu, et tout ce qui se passait dans l'âme de l'un était renvoyé dans celle de l'autre par un souffle amoureux.

Anthia baisant les yeux de son époux avec transport : O vous, dit-elle, qui fûtes mes premiers ennemis, qui perçâtes mon âme du premier trait, alors fiers et superbes, à présent tendres et passionnés, que vous m'avez bien servie! vous avez tracé la première voie par où mon cœur a passé dans celui d'Abrocome ; mille et mille baisers suffisent à peine pour vous marquer ma reconnaissance et mon amour ; recevez aussi les caresses des yeux d'Anthia, ces heureux esclaves de son époux ; il vous est permis à présent de leur sourire, et de vous animer pour eux ; mais donnez-vous bien de garde de montrer au charmant Abrocome d'autre belle que moi, quand même sa beauté le céderait à la mienne. Je vous donne en entier cette âme que vous avez embrasée ; vous la conserverez aisément, d'autres yeux n'y pénétreront jamais que vous, ni d'autre image que celle d'Abrocome.

C'est dans de pareils transports qu'ils s'abandonnèrent à tous les mouvements de leur cœur, et, guidés par les amours, ils jouirent pour la

première fois des plaisirs de Vénus. Tout le reste de la nuit ne fut pour eux qu'un combat de tendresse et de passion ; une gaieté voluptueuse accompagna leur réveil : ils sortaient enfin de goûter mille douceurs que leur âme avait desirées long-temps ; un parfait bonheur remplissait leurs vœux ; ils étaient ensemble pour ne se plus quitter : quelle vie heureuse ! Leurs jours s'écoulaient dans des fêtes continuelles ; sans cesse entourés des plaisirs, les prédictions funestes de l'oracle ne les inquiétaient point ; ils ne pensaient plus à la condition qu'il leur avait imposée : mais le Destin, appuyé sur son livre redoutable, ne perdait point de vue la page terrible où cet arrêt était écrit de sa propre main.

Licomède et Meganède, pleins de respect pour les décrets du ciel, n'avaient pas oublié non plus les paroles de l'oracle ; ils ne tardèrent pas à s'y soumettre, et résolurent de tenir leurs enfants quelque temps éloignés d'Éphèse, en leur laissant parcourir différents pays, et les plus belles villes de l'Asie.

On songea donc à toutes les choses nécessaires pour leur voyage ; un gros navire fut acheté, des nochers arrêtés pour le conduire ; beaucoup d'habits riches et médiocres furent préparés, et des provisions plus que suffisantes de toutes sortes de vivres. Il y eut, selon l'usage, des victimes immolées, et des prières à l'honneur de Diane ; tous les Ephésiens assistèrent à ces sacrifices, et se joignirent aux parents d'Abrocome et d'Anthia ; on eût même dit, à voir répandre des larmes de toutes parts, que chaque citoyen perdait deux de ses enfants. C'était du côté de l'Égypte qu'était fixée la route qu'ils devaient tenir.

Le jour du départ arrive enfin, et l'espoir d'un heureux retour fait passer par-dessus la frayeur des dangers. Abrocome et Anthia prirent le chemin du port, accompagnés d'un grand nombre d'esclaves et de serviteurs, et de presque tout le peuple d'Ephèse ; les uns tenaient à leur main des torches allumées, d'autres conduisaient des chevaux pour être sacrifiés à Neptune.

En ce moment Licomède et Thémisto éprouvèrent mieux que jamais toute la douleur d'une aussi tendre séparation ; les cruels évènements dont leur fils était menacé par l'oracle, ne sortaient point de leur esprit, et cette pensée les jetait dans une grande consternation : ils étaient couchés sur le rivage, sans force et sans mouvement ; le sage Megamède et sa femme paraissaient un peu moins affligés, espérant peut-être davantage en la bonté des dieux.

On entend cependant le tumulte confus des nochers qui préparent les cordages ; les matelots démarrent ; le pilote s'empare du gouvernail ; insensiblement le vaisseau s'agite. Alors un grand cri de part et d'autre s'élève jusqu'au ciel : Enfants trop chers ! disaient les uns, enfants à qui nous avons donné le jour, et qui fûtes élevés par nos soins, ne vous verrons-nous plus ! Ah, pères trop tendres ! répondaient les autres, pourquoi faut-il que nous vous quittions ? vous retrouverons-nous jamais ? et ces paroles étaient entrecoupées de plaintes et de gémissements.

Tandis que chacun faisait des vœux pour les nouveaux époux, Megamède prit un vase rempli de vin, et, sa libation achevée, il dit d'une voix assez haute pour qu'on pût l'entendre distinctement du vaisseau : O mes chers enfants,

puissiez-vous avoir tout le bonheur qu'on vous souhaite ! tâchez d'éviter ces cruels destins qui vous sont annoncés. Puissent les Ephésiens vous revoir sains et saufs de retour dans votre chère patrie ! Hélas ! si le ciel en ordonne autrement, croyez que nous n'aurons pas la force de survivre à vos malheurs ! vous allez courir mille dangers, et c'est nous qui vous y exposons ; mais les dieux le veulent ainsi ; comment résister à leur ordre suprême ?

Il voulait poursuivre, mais un excès de douleur l'en empêcha ; d'ailleurs le vaisseau s'écartait en pleine mer, hors de la portée de la voix. Ils s'en retournèrent donc tous à la ville en versant des larmes, et suivis de leurs amis et du peuple qui tâchaient de les consoler.

Abrocome et Anthia s'étaient mis un peu à l'écart dans le vaisseau, et se tenaient tendrement embrassés ; leur esprit n'était préoccupé que de pensées tristes ; le souvenir de leurs parents les affligeait ; ils regrettaient leur patrie ; des soupçons naissants leur faisaient appréhender l'accomplissement d'un oracle fatal : cependant ils voyageaient ensemble, et cette douceur semblait réparer toutes sortes de disgrâces.

Leur navigation fut très-heureuse pendant cette journée, et le vent si favorable, qu'ils se rencontrèrent vers le soir devant l'île de Samos, consacrée à Junon ; ils n'oublièrent pas de sacrifier à cette déesse, pour la prier de leur être propice ; et, après avoir pris un repas dans cette île, ils repartirent bien avant dans la nuit, s'entretenant de tout ce qui pouvait se rapporter à leur situation présente.

Le ciel nous aimerait-il assez, reprit Abrocome, pour ne nous séparer jamais ! Hélas ! Anthia, poursuivit-il avec un soupir, épouse plus chère à mon cœur mille fois que la vie ! Nous préservent les dieux de funestes aventures, et puisse le tendre Abrocome ne sortir jamais des bras de sa chère Anthia ! mais si le Destin, qui est au-dessus des dieux, nous éloigne l'un de l'autre, jure-moi que tu me demeureras fidèle, et qu'aucun autre mortel n'occupera ta pensée un seul instant ; et je te proteste à mon tour, je te le jure, ô ma divine épouse ! qu'aucune autre femme ne touchera mon cœur.

Ces paroles furent si sensibles à la belle Anthia, que ses yeux se remplirent de larmes ; et cette jeune épouse regardant Abrocome avec une sorte de colère, mêlée de l'amour le plus vif : Cruel, lui dit-elle, tu me connais donc bien peu, puisque, séparée de toi, tu me crois capable de manquer à ma tendresse, et à ce que je t'ai promis en présence des dieux immortels ; oui, je te jure de nouveau, puisque tu le veux, par Diane cette grande déesse, protectrice des Ephésiens, par la mer qui nous environne, et par le dieu terrible qui exerce sa puissance sur nous, que les yeux d'aucun autre mortel que toi ne rencontreront mes regards, et, si j'ai le malheur de te perdre, que le soleil même n'aura pas cet avantage....

A ces tendres reproches, Abrocome ne put contenir sa joie ni ses transports ; il interrompit son épouse pour l'accabler de caresses, et renouvela ses serments que le hasard rendait encore plus terribles ; car, en cet instant, l'île de Cô s'of-

frit à leurs yeux, et, presque vis-à-vis, la ville de Gnide. La fameuse île de Rhodes paraît à peu de distance de là ; les conducteurs du vaisseau furent d'avis d'y prendre terre ; ils y abordèrent, soit pour faire de l'eau dont ils manquaient, soit pour acheter tous les rafraîchissements nécessaires à la veille d'une longue navigation. Les matelots débarquèrent les premiers, Abrocome descendit ensuite, tenant par la main sa chère Anthia.

A leur arrivée tout le peuple était assemblé. Jamais surprise égale à celle des Rhodiens : frappés, éblouis de la beauté de ces jeunes gens, personne ne les voyait sans se répandre en exclamations; quelques-uns s'écriaient: C'est une faveur que les dieux font à la ville de Rhodes ; de simples mortels ne brilleraient point d'autant de majesté! d'autres témoignaient tout haut leurs respects, et leurs paroles étaient mêlées d'invocations. Toute la ville aussitôt retentit des noms d'Abrocome et d'Anthia. On ordonna des prières et des sacrifices publics ; et, pendant leur séjour, on fit des fêtes comme dans les plus grands évènements : ils visitèrent les endroits remarquables, à commencer par le temple du soleil où ces deux époux laissèrent pour offrande une armure d'or complète avec cette inscription :

Ces armes d'or te furent offertes
Par deux de tes hôtes:
Abrocome et Anthia,
Natifs d'Ephèse.

Peu de temps après ils remontèrent dans leur

navire, aux acclamations de tout le peuple de Rhodes, et continuèrent leur route par un vent assez doux, qui les porta le lendemain dans la mer d'Egypte : mais le calme survint, et les vagues impuissantes battaient inutilement les flancs du vaisseau. Tout l'équipage demeure oisif ; de l'inaction naît la paresse, et celle-ci engendre d'autres vices ; on boit, on s'enivre, et dès lors commencent à se réaliser leurs fatales destinées. Abrocome voit en dormant une femme d'une grandeur énorme et d'une figure épouvantable, qui entre dans le vaisseau. Son habit désigne le sang et le carnage ; elle ne respire que la mort et le butin ; elle égorge les uns, contraint les autres à périr dans les flots ; et lui-même, le triste Abrocome, pour éviter ses coups, ne trouve d'autre ressource que de se sauver à la nage avec la belle Anthia.

Du mouvement qu'il croit faire en tombant, il se réveille tout troublé ; mais, à voir la tranquillité profonde qui régnait de tous côtés, il est prêt à s'accuser d'illusion : vain espoir ! Ce tendre époux ne touchait que trop au moment le plus funeste.

Des corsaires phéniciens étaient dans le port de Rhodes en même temps que le vaisseau d'Abrocome ; on leur avait appris, sans doute, que ce navire était chargé de richesses, et d'un grand nombre d'esclaves de prix. La soif du pillage les enhardit aussitôt, persuadés qu'une telle proie ne pouvait leur échapper : ils voguèrent avec leur galère du même côté, dans la résolution de ne faire de grâce qu'à ceux qui se rendraient sans résistance, pour les aller vendre en Phénicie.

Le chef de ces corsaires s'appelait Corimbe, jeune homme d'une assez belle taille, mais dont le regard effrayant et la chevelure hérissée inspiraient la terreur. Il commanda le matin à ses gens de ramer bord à bord du vaisseau d'Abrocome, et continua la même manœuvre jusque vers le midi, qu'il s'aperçut d'une grande sécurité parmi les Éphésiens. Corimbe, ne doutant point que la mollesse ou le vin ne fussent la cause de ce silence, saisit cet instant pour l'abordage, et comme la légèreté de sa galère la rendait propre à toutes sortes de mouvements, un seul coup de rame la joignit au navire d'Abrocome. Elle ne l'eut pas sitôt atteint, que les corsaires sautèrent dedans tous armés, et répandirent l'effroi de tous côtés. La plupart des Éphésiens se jettent d'épouvante à la mer, et sont ensevelis sous les flots; d'autres veulent se mettre en défense, ils sont massacrés. Abrocome, pour garantir Anthia, l'emmène près de Corimbe, et tous deux, embrassant les genoux du corsaire: O notre maître, lui dirent-ils, nous sommes tes esclaves! Retiens-nous avec toi, prends toutes nos richesses, mais laisse-nous du moins la vie! Tu dois montrer quelque clémence pour ceux qui se soumettent volontairement à la force de ton bras; nous t'en conjurons par les dieux de la mer, et par la puissance qu'ils te donnent sur nous; conduis-nous en quel lieu tu voudras, vends notre liberté, mais, par pitié, que ce soit à un même maître.

Corimbe aussitôt arrêta le carnage; et, s'étant emparé de ce qu'il y avait de plus précieux, d'Abrocome et d'Anthia, et de quelques beaux

esclaves qu'il fit passer dans sa galère, il condamna le navire au feu. Les Ephésiens qui étaient dedans, et dont il n'avait pas voulu se charger, tant à cause du nombre, que pour plus grande assurance, furent dévorés par les flammes.

Quel spectacle plus touchant, que de voir quelques-uns de ces malheureux Ephésiens traînés dans la galère, et tout le reste abandonné sur le vaisseau ! Ces derniers tendaient les mains à travers les flammes, et poussaient des hurlements affreux ; les autres demandaient en pleurant quel allait être leur sort, en quelle terre on les conduisait, quelle ville ils devaient habiter. Qu'ils sont heureux disaient-ils, ceux que la mort a délivrés des chaînes, ou qui ont prévenu la barbarie des corsaires!

Parmi toutes ces horreurs, Abrocome aperçut un malheureux vieillard, à qui son éducation avait été confiée, lequel suivait la galère à la nage : ce triste vieillard, aussi respectable par ses ans que par sa vertu, n'avait pu supporter qu'on lui enlevât son cher Abrocome sans lui permettre de le suivre. Il s'était jeté à la mer, et faisait tous ses efforts pour rejoindre la galère, d'où l'on entendait ces mots:

O mon cher fils ! où vas-tu me laisser? moi qui pris soin de ton enfance ! hélas ! tu sais bien que je ne puis vivre sans Abrocome ! donne-moi donc la mort, et prends soin de ma sépulture. En prononçant ces dernières paroles, il s'abandonna de faiblesse au gré des flots, et fut enseveli dans l'onde. Abrocome lui tendait les mains, suppliant en même temps les corsaires de recevoir ce vieillard ; mais ni ses prières ni

ses larmes ne purent rien obtenir ; sourds à sa voix, ces inhumains voguèrent encore avec plus d'activité, et le troisième jour de leur navigation ils arrivèrent à Tyr.

L'asyle de leurs pirateries n'était point dans la ville même, mais dans un lieu voisin : c'est là qu'ils débarquèrent. Un fameux capitaine de Corse à qui cet endroit appartenait, les reçut avec joie. Apsirte (il s'appelait ainsi) était le maître de la galère ; Corimbe n'était qu'à sa solde de même que les autres, et, moyennant une certaine part qu'il leur cédait sur les prises, outre leurs salaires, ils lui rendaient un compte exact de tout ce qu'ils avaient enlevé. Abrocome et Anthia devaient donc lui appartenir.

Depuis que Corimbe s'était rendu maître d'Abrocome, la vue continuelle de tant de charmes avait troublé son repos, et sa passion le dévorait nuit et jour ; il craignait cependant de ne pouvoir le mener à ses fins, parce qu'il s'était aperçu de son amour pour Anthia ; d'ailleurs il le voyait accablé de chagrin, circonstance peu favorable pour hasarder l'aveu de sa flamme criminelle : vouloir y réussir par la force, il y avait encore moins lieu de l'espérer. Ne pouvant plus résister toutefois à sa brutalité, Corimbe se masqua d'un dehors honnête ; il essaya de s'insinuer par la douceur dans l'esprit d'Abrocome ; il lui marquait des soins, et cherchait à le consoler par des paroles affectueuses et tendres.

Abrocome y fut trompé : les apparences le séduisirent ; il prit pour un effet de la compassion ce qui provenait d'une cause tout-à-fait

opposée ; et son peu d'expérience et sa vertu ne lui permirent pas de deviner les infâmes desseins de Corimbe.

Ce corsaire, voyant Abrocome radouci, prit plus de confiance en son amour ; il en fit part à Euxine, l'un de ses camarades, et le pria de l'aider par ses flatteries auprès du jeune Éphésien. Euxine fut charmé de l'aveu de Corimbe ; il n'avait pu voir lui-même Anthia sans être épris de sa beauté ; il l'aimait avec violence : Euxine rendit donc à Corimbe confidence pour confidence, et s'ouvrit à lui de la résolution qu'il avait formée.

Pourquoi, lui dit-il, cher Corimbe, passer notre vie dans le trouble et dans le sang, toujours agités par la crainte, ou dévorés de repentir ? Ne vaudrait-il pas mieux jouir de l'or que nous avons amassé ? Ne vaudrait-il pas mieux, sans courir de nouveaux dangers, nous retirer dans quelque endroit écarté du monde, avec les personnes que nous aimons ? Apsirte ne les a point vues, il n'en connaît ni le prix, ni la beauté ; demandons-lui ces deux esclaves au nombre de ceux qui nous reviennent pour notre part du navire éphésien ; c'est la moindre récompense qu'il doive à nos services, et nous passerons nos jours au sein du bonheur et de la volupté.

Corimbe écouta ce projet avec d'autant plus de plaisir qu'il flattait sa passion, et, de concert avec son camarade, il convint qu'ils se serviraient mutuellement, et qu'ils feraient tous leurs efforts, Euxine pour persuader Abrocome, Corimbe pour gagner Anthia.

Ces deux malheureux époux, en attendant la

fin de leur destinée, demeuraient tout étourdis de leur triste situation : ils s'en entretenaient avec douleur ; mais se promettant toujours, quoi qu'il pût arriver, de tenir leurs serments : c'est dans ces dispositions que les trouvèrent Euxine et Corimbe. Après leur avoir déclaré qu'ils avaient à les entretenir, les corsaires les prirent chacun en particulier ; jamais leur cœur n'avait senti de trouble pareil, et ce trouble y faisait naître mille pressentiments funestes.

Euxine parla de cette manière au jeune Abrocome en faveur de Corimbe : Je ne m'étonne pas de te voir mélancolique ; on passe mal aisément d'un état libre à la servitude, et de l'opulence à la pauvreté : mais tel est l'arrêt du sort ; et, dans une conjoncture semblable, en adoucir la rigueur, c'est tout ce qui te reste à espérer ; soumets-toi sans rougir au maître que le ciel t'a donné. Par ce moyen tu recouvreras les avantages de ton premier état, et même la liberté, si tu veux avoir une complaisance aveugle pour Corimbe ; il t'aime, et, pour t'en donner des marques, il est prêt à te faire part de tout ce qu'il possède : ton emploi sera doux ; et de ton maître tu peux faire ton ami ; songe à ta fortune présente, sans protecteur, en pays étranger, esclave de corsaires, et menacé des plus cruels supplices si tu dédaignes l'amitié de Corimbe. Dans cet état, qu'as-tu besoin ni de femme ni de maîtresse ? L'amour sied mal au malheureux ; crois-moi, renonce à tout ; ne t'attache plus qu'à ton maître ; obéis-lui sans répliquer.

Pendant tout ce discours, Abrocome garda le silence ; il voulut répondre ensuite ; mais ses

larmes prêtes à couler, mille soupirs qu'il étouffait dans son cœur, l'indignation, la colère rendaient son esprit si confus, que les idées lui échappaient; il s'exprima pourtant à la fin assez fièrement.

O toi, dit-il au corsaire, qui pries et menaces tout à-la-fois! si mes malheurs te touchent, comme tu le dis, prends pitié de l'accablement où je suis; je ne tarderai pas à te faire savoir ma réponse. Euxine n'osa répliquer, et se retira de peur de l'aigrir davantage.

De son côté Corimbe sollicitait Anthia pour son ami; ses discours furent à-peu-près les mêmes; il promettait à la jeune épouse un légitime mariage, des bijoux, de l'or, et tout ce qu'elle pourrait souhaiter, si par hasard elle devenait sensible pour Euxine. Sur la réponse d'Anthia, qui ne différait guère de celle d'Abrocome, les deux corsaires se retirèrent en attendant un moment plus favorable, et sans désespérer du succès de leur entreprise.

LIVRE SECOND.

Abrocome et la belle Anthia ne se virent pas plutôt seuls dans le petit réduit qu'on leur avait donné pour demeure, qu'ils se communiquèrent les indignes propositions des corsaires ; ils réfléchirent inutilement aux moyens de les prévenir : que pouvaient-ils opposer à la force et à la brutalité, que les plaintes et les larmes, unique consolation des malheureux ? On les eût comparés à deux tendres brebis que des loups carnassiers réservent à leur faim cruelle ; étendus par terre, l'un à côté de l'autre : O mon père, disaient-ils, ô ma mère, ô ma chère patrie, ô mes chers amis, et vous mes parents et mes serviteurs fidèles qui m'étiez attachés ! le voilà donc accompli cet oracle ! voilà donc le commencement des malheurs dont il nous a menacés ! Hélas ! reprenait ensuite Abrocome, qu'allons-nous devenir ? Dans un pays barbare, réduits à la merci de l'insolence, quel sera notre sort ? Cupidon, je reçois le châtiment de mon orgueil ! Corimbe, un vil corsaire est amoureux de moi, et le barbare Euxine veut m'enlever mon épouse qui est un autre moi-même. O fatale beauté ! que vous brillez à contre-temps et pour l'un et pour l'autre ! moi qui me suis conservé chaste jusqu'à ce jour, je serais assez lâche pour me livrer aux desirs d'un infâme ! Eh ! que me servira la vie lorsque je serai privé de ma chère Anthia, et que d'homme je serai devenu... Ah ! je fais serment, je le jure par vous, ô sainte pudeur, qui me suivîtes dans

mon enfance et qui ne m'avez jamais quitté, que les vœux de Corimbe n'auront aucun effet; je mourrai plutôt mille fois, et je paraîtrai du moins un mort chaste, aux mânes de qui l'on ne pourra faire aucun reproche.

Tandis qu'Abrocome donnait un libre cours à ses soupirs, Anthia ne pouvait contenir ses larmes : quel sort inoui, disait-elle ! faut-il que nous ayons perdu si promptement notre liberté? Faut-il, ô dieux, que nous soyons obligés sitôt de garder nos serments? Un autre que mon époux est épris de mes faibles charmes, et le téméraire ose espérer quelque retour de mon cœur ; il ose croire qu'il remplacera mon cher Abrocome, et qu'il me trouvera docile à ses volontés ; il s'imagine donc que la vie m'est plus chère que ma tendresse, et que je souffrirais que le soleil m'éclairât de sa lumière divine après qu'on aurait outragé ma vertu ! Ah, mourons, cher Abrocome, reprenait-elle en l'embrassant! nous nous posséderons, après la mort, dans les Champs-Élysées ; là, les envieux ne troubleront point nos amours : l'arrêt en est porté, mourons...

L'époux d'Anthia recevait la plus tendre consolation de lui voir prendre une résolution si hardie. Apsirte cependant, qui attendait Corimbe, se doutait bien qu'il était revenu chargé de richesses ; il se transporte aux lieux où l'on gardait Abrocome et Anthia : quelle est sa surprise en les voyant ! il ne pense qu'au profit considérable qu'il pourra faire sur la vente de ces deux esclaves ; il les retient pour lui, cède à Corimbe et aux autres corsaires, presque tout l'argent et les effets précieux ravis aux Éphésiens : Euxine

et Corimbe demeurent mortifiés, mais ils n'osent pas répliquer à leur maître, qui leur commande de repartir pour la course.

Apsirte en même temps s'en retourne à Tyr, où il faisait un très-gros commerce. Outre nos deux époux, il emmène avec lui deux autres esclaves, l'un qui se nommait Leucon, élevé avec le fils de Licomède, et l'autre qui s'appelait Rode, compagne fidèle d'Anthia..

Nos jeunes Éphésiens avaient excité par-tout l'admiration des peuples; mais on les prit ici véritablement pour des dieux. La beauté n'avait jamais paru dans un si grand éclat aux yeux de ces barbares. Chaque Tyrien qui les voyait passer, estimait Apsirte fort heureux de posséder de tels esclaves; leur maître, les ayant menés chez lui, en confie la garde au plus fidèle de ses affranchis, et lui recommande d'en prendre soin. Certain trafic appelait Apsirte en Syrie; il pria sa fille aussi d'y avoir l'œil pendant son absence, et partit peu de jours après. Cette fille s'appelait Manto; elle n'avait point encore goûté les plaisirs de l'hymen, quoique jeune et belle, mais bien inférieure aux charmes d'Abrocome. La douce habitude de vivre avec lui fut un moyen bien simple dont l'Amour se servit pour l'enflammer vivement; elle ne peut plus résister au feu qui la dévore; elle ne sait que résoudre, et la fierté, plutôt que la pudeur, l'empêcha de déclarer son amour au jeune Éphésien, qui d'ailleurs paraissait épris sincèrement de la belle Anthia son épouse. Comment vaincre ces obstacles? Ouvrir son cœur à quelqu'un des siens, cela ne se pouvait pas, il y avait lieu de crain-

dre qu'on ne la trahît auprès de son père. Tant de difficultés, en reculant ses plaisirs, avançaient les progrès de sa passion. Enfin Rode, compagne d'Anthia, se présente à ses yeux; elle se flatte que cette jeune fille pourra seconder ses projets amoureux. Elle l'arrête, et l'ayant conduite en présence des dieux pénates de la maison : jure-moi, lui dit Manto, que tu feras aveuglément ce que je vais exiger de ta soumission.

Rode, toute tremblante, lui promit tout ce qu'elle voulut. Alors la fille d'Apsirte l'instruit de sa passion pour Abrocome; elle prie Rode de l'apprendre à ce jeune Ephésien, et d'employer son adresse pour qu'Abrocome ne soit pas rebelle à ses désirs.

A ces supplications et à mille promesses, Manto joint les menaces les plus terribles : Sache, ajoute-t-elle, que tu es mon esclave, et souviens-toi, si tu ne réussis pas, que je l'imputerai à ta seule négligence, et que les plus affreux tourments te sont préparés. Peut-être ignores-tu ce que c'est que la colère d'une Barbare, et d'une Barbare qui se sent outrager; tu l'éprouveras : après ces paroles elle renvoie la jeune Rode toute troublée de ce qu'elle venait d'entendre.

En effet, une pareille confidence s'accordait mal avec son attachement pour la belle Anthia; mais les menaces de Manto n'étaient point à mépriser; Rode craignait la mort et les supplices.

Dans cette incertitude, elle crut devoir prendre conseil de Leucon, à qui elle rapporta fidèlement les discours de Manto; ce Leucon était

ami de Rode depuis plusieurs années ; ils s'étaient connus à Ephèse ; l'ayant pris en particulier : Nous sommes perdus sans ressource, lui dit-elle ; on veut rompre l'union de nos chers maîtres, de nos chers compagnons ; on va nous les ravir. La fille d'Apsirte est éprise de la beauté d'Abrocome ; si nous ne faisons en sorte qu'il réponde à son amour, Manto nous menace de son courroux ; quel parti prendre, cher Leucon ? Vois, imagine quelque moyen pour nous tirer d'embarras ; il est dangereux de s'opposer aux desirs d'une Barbare ; il est impossible de détacher Abrocome de la belle Anthia ; nous ne parviendrons jamais à concilier des choses si contraires.

Leucon n'eut pas sitôt entendu ce récit, qu'il en augura des suites funestes ; ses yeux se remplirent de larmes ; mais revenu à lui après quelques réflexions, il dit à Rode qu'il se chargeait de tout, et se rendit auprès d'Abrocome.

Ce tendre époux se croyait échappé de l'orage ; depuis le départ de Corimbe et d'Euxine, il vivait exempt d'inquiétudes ; à peine se souvenait-il de ses fers ; aimer la belle Anthia, en être aimé, lui parler, l'entendre, et répondre à ses caresses, voilà quelle était son occupation. Leucon vient, par ce discours, interrompre cette douce tranquillité.

Que vas-tu résoudre, Abrocome ? La fille d'Apsirte te trouve charmant ; elle soupire pour toi. Quel expédient imaginer pour rejeter les feux d'une Barbare amoureuse ? Saisis cette occasion pour nous sauver tous, et quelle que soit la résolution que tu prennes, ne permets pas que

nous succombions sous la colère de nos maîtres!

Abrocome, indigné de ce conseil, jeta sur Leucon le regard le plus terrible : O scélérat! dit-il, plus barbare mille fois que ces Phéniciens, oses-tu bien me tenir ce langage? oses-tu parler d'une autre femme au tendre Abrocome, en présence de sa chère Anthia? tout esclave que je suis, je sais observer mes engagements; on est maître de mon corps, mais mon âme est libre. Que Manto me menace de tout ce que la fureur d'une femme est capable d'inventer, qu'elle offre, si elle veut, à mes yeux, et le fer et le feu, et tous les supplices que peut endurer le corps d'un esclave, elle ne me réduira jamais à manquer de fidélité à la belle Anthia.

Pendant qu'il parlait ainsi, cette malheureuse épouse succombait sous le poids de cette nouvelle disgrâce, sans pouvoir prononcer un seul mot; enfin, rappelant ses esprits : Mon cher époux, dit-elle, je possède ton cœur, et très-sûre de ta délicatesse et de ta fidélité, l'une et l'autre sont pour mon amour d'un prix inestimable; mais, au nom de ce même amour, au nom de tout celui que tu me portes, crains de te trahir toi-même et d'exposer tes jours à la fureur d'une femme violente; réponds plutôt à ses desirs; je vais, par ma mort, lever le seul obstacle qui t'arrête, et je meurs contente, si je puis espérer seulement, ô cher Abrocome, que tu prendras soin de ma sépulture. Ne cesse pas de m'aimer, même après que j'aurai cessé de vivre; souviens-toi toujours d'Anthia, de cette infortunée qui te fut si chère, et qui t'aimait si tendrement.

Ces réflexions étaient pour Abrocome plus cruelles encore que tout ce qu'il avait souffert; il était hors de lui-même, ne sachant ce que le sort pouvait lui réserver de pire, après une aventure aussi funeste; cependant la fille d'Apsirte, impatiente du retardement de Rode, n'écoute plus que la fougue de ses sentiments, et trace ces mots par écrit :

Manto au bel Abrocome ; salut.

« Ta maîtresse a de l'amitié pour toi, et ne « peut plus vivre sans te l'apprendre. la démar- « che qu'elle fait en est une assez grande preuve : « mais plains une fille tendre que l'amour y con- « traint. Voudrais-tu m'abandonner? Songe que « tu ferais un outrage sensible à qui s'intéresse « pour toi ; songe que si tu te soumets à ce que « mon cœur souhaite, j'obtiendrai de mon père « qu'il nous unisse par l'hyménée. Quant à ta « femme, nous nous en débarrasserons aisément; « tu deviendras riche et magnifique, tu seras « heureux : mais, au contraire, si tu m'offenses « par tes refus, il n'est point de peine à laquelle « tu ne doives t'attendre et ma vengeance ne se « bornera pas à punir ton audace, elle pourrait « être fatale aussi à ceux qui te conseillent de « résister à mon amour. »

Ce billet achevé, Manto le cachète, et le donne à l'une de ses femmes, Phénicienne de nation, pour le rendre : Abrocome le lut avec un trouble extrême; mais sur-tout ce qui concernait Anthia lui perça le cœur : révolté de la proposition de Manto, il lui répond sur-le-champ par cet autre billet :

« Maîtresse de ma liberté, dispose de mon « corps comme du corps d'un esclave : si tu veux « ma mort, je suis prêt à la souffrir ; si tu veux « m'éprouver par les supplices, tu le peux : mais « espérer que j'aille partager ton lit, c'est une « erreur ; en cela tes ordres excèdent ton pou- « voir, et je n'y souscrirai jamais. »

Manto n'eut pas sitôt parcouru la réponse d'Abrocome, que son cœur fut ouvert à mille passions, toutes plus violentes les unes que les autres ; l'affliction, la haine, la jalousie, la terreur s'en emparèrent, et son unique embarras fut de savoir comment elle se vengerait de la fierté d'Abrocome.

Le retour de son père lui en fournit un moyen. Apsirte ramena de Syrie un riche marchand de ses amis, qu'il devait donner pour époux à Manto; ce marchand s'appelait Méris. Dès qu'elle les sut arrivés, Manto eut recours à l'imposture pour perdre nos jeunes Ephésiens; elle s'arracha les cheveux, déchira sa robe de toutes parts, et, se jetant aux genoux d'Apsirte: O mon père, lui dit-elle tout en pleurs, prends pitié de ta fille, elle est outragée par un vil esclave ! Le téméraire Abrocome a voulu me séduire, en me persuadant qu'il m'aimait avec passion ; un aussi grand attentat restera-t-il impuni ? Que son châtiment soit égal à l'insolence de son procédé ! Voudrais-tu m'allier avec une race d'esclaves ? je préviendrais plutôt par mille morts une destinée aussi humiliante.

Apsirte ne se donna pas la peine de l'examen ; sur la simple accusation de sa fille, il condamna le malheureux Abrocome, et se l'étant fait

amener en sa présence : O le plus coupable, lui dit-il, et le plus effronté de tous les mortels ! A quoi pensais-tu de déshonorer ainsi tes maîtres ? Quoi, simple esclave, tu voulais faire violence à une vierge ? Le repentir va suivre de près ton impudence ; on te châtiera de façon à faire trembler les autres esclaves, et ton ignominie va leur servir d'exemple.

Et, sans permettre qu'Abrocome répliquât un seul mot, il commanda qu'on mît ses habits en pièces, et que, traîné devant les flammes, on le battît avec des verges brûlantes.

La compassion n'eut jamais d'objet plus digne d'elle. Ce corps si peu fait pour l'esclavage perd la délicatesse de sa taille et de sa blancheur ; le sang lui découle par-tout ; sa beauté ne fait plus d'impression aux yeux de ses impitoyables bourreaux ; on le charge de chaînes qui sortent du feu. Quels tourments, ô ciel ! Apsirte les avait fait redoubler, pour montrer à son gendre qu'il allait épouser une fille chaste.

En cet instant la tendre Anthia embrasse les pieds de son maître : sa beauté, son état auraient touché des Barbares autres que des Phéniciens et des corsaires ; elle veut demander grâce pour son époux, mais Apsirte lui répond que c'est précisément à cause d'elle qu'Abrocome mérite une plus grande punition, puisqu'outre l'outrage fait à son maître, il devenait infidèle à sa légitime épouse, en portant ses vœux ailleurs ; et tout de suite il le fait lier comme un scélérat, pour être traîné dans un cachot, où l'on alla le renfermer.

Dans quelle consternation se trouve cet époux

infortuné, lorsqu'il ne voit plus sa chère Anthia! il rêve sans cesse aux moyens de se donner la mort; mais des gardes surveillants qui sont en grand nombre autour de lui, l'observent nuit et jour, et rendent tous ses moyens inutiles.

Cependant Apsirte fit célébrer les noces de sa fille, et la solennité de cette fête dura plusieurs jours. Anthia ressentait un chagrin mortel; son imagination travaillait jour et nuit pour tromper la vigilance des gardes d'Abrocome; est-il rien d'impossible à l'amour! Cette tendre moitié, ou par prières, ou par subtilité, s'était glissée deux ou trois fois dans la prison; ils profitaient alors des moindres instants pour se consoler de leur mutuelle disgrâce.

Mais quand tout fut prêt pour le départ de Manto, il n'y eut plus de remède à leurs maux: elle devait s'en aller en Syrie plusieurs jours avant son époux. Apsirte lui fit un équipage considérable; il lui donna pour dot beaucoup d'or et d'argent, grand nombre d'habits à la babylonienne, et, entre autres esclaves, Rode, Leucon, et la belle Anthia.

Quel coup de foudre pour cette Éphésienne, lorsqu'elle apprit son sort! elle épie avec impatience le moment de se rendre auprès d'Abrocome pour lui dire adieu; elle y vole enfin, et pense l'étouffer par ses embrassements. O souverain de mon âme, lui dit-elle, on m'entraîne en Syrie avec les autres esclaves qu'Apsirte a donnés à Manto; me voilà entre les mains de ma rivale, tandis que tu demeures enseveli dans les ténèbres d'une prison où tu mourras sans avoir une main chérie qui te rende les derniers devoirs, qui

prenne soin de ta sépulture! mais j'atteste le génie qui nous accompagne, je te jure que je te rejoindrai, soit que je vive, ou que la noire Atropos coupe le fil de mes jours.

Chaque parole qu'Anthia prononçait était suivie d'une caresse passionnée. Elle prodiguait mille baisers à son cher Abrocome, le tenant serré dans ses bras; puis elle s'inclinait devant ses chaînes, se jetait par terre pour saluer les fers de ses pieds, et faisait toutes sortes d'actes de tendresse.

Enfin, Anthia s'étant arrachée de cette prison qui renfermait la plus précieuse partie d'elle-même, Abrocome se trouva seul abandonné à toute l'horreur de sa situation; il soupirait, il gémissait, s'écriant avec douleur: O mon père, ô Témisto, ma mère! Qu'est devenue cette félicité, cette perspective riante que les premiers jours de notre mariage semblaient nous annoncer à Éphèse? En quel état se trouvent-ils, ce bel Abrocome, cette belle Anthia, ces heureux époux si brillants, et que chacun regardait avec des yeux de satisfaction? Celle-ci s'en va loin de son pays vivre misérablement dans la servitude, et moi, privé de ma plus chère consolation, je mourrai peut-être tout seul dans cette prison...

A peine a-t-il fini ces plaintes, que le sommeil ferme ses yeux: les songes voltigent sur sa tête; ils lui montrent son père Licomède, vêtu de noir, errant par mer et par terre, qui vient dans sa prison briser ses fers, et le tirer de servitude; ensuite, devenu cheval lui-même, il parcourt différents pays à la poursuite d'une jument de son espèce qu'il trouve à la fin; pour

lors il prend sa première forme, et redevient homme.

Frappé de ce songe, Abrocome ouvre les yeux; il le prend pour un secret avertissement du ciel de ne pas perdre toute espérance. Cependant sa prison ne finissait point, et sa chère Anthia se laissait conduire en Syrie avec Leucon et Rode. Manto, depuis que ces derniers l'avaient si mal servie, était indisposée contre eux, et sur-tout elle conservait une haine mortelle pour Anthia.

Aussitôt qu'ils furent tous arrivés à la ville d'Antioche (c'était la patrie de Méris,) la fille d'Apsirte fit embarquer Leucon et Rode pour être vendus dans quelque pays éloigné de cette province. Pour ce qui est d'Anthia, Manto devait la marier avec un esclave de Méris à la campagne; elle crut que c'était la seule manière de se bien venger d'Abrocome. Cet esclave à qui elle destinait Anthia s'appelait Lampédon. Son emploi était de garder des chèvres sur le bord de la mer; Manto le fit venir, et lui remit Anthia pour en faire sa femme; elle lui ordonna même de la traîner de force en cas qu'elle fît de la résistance. Le chevrier la conduit donc chez lui, et prépare tout pour la noce. Anthia se voyant à la veille de prendre un autre époux qu'Abrocome, se prosterne devant le chevrier, l'invoque comme son génie tutélaire, et tâche d'émouvoir sa compassion. Elle lui dévoile sa naissance, lui dit qu'elle est d'une famille illustre, ainsi que son mari, et de quelle façon ils étaient tombés au pouvoir des corsaires. Lampédon, attendri par ses pleurs, la reçoit sous sa garde; il lui jure de ne pas user des droits

qu'il a sur elle, et s'efforce même de l'encourager. Laissons pour quelque temps Anthia chez le chevrier se plaindre de la rigueur du sort et de la perte d'Abrocome.

Apsirte, que le hasard conduisit dans l'endroit où couchait Abrocome, avant l'accusation de Manto, aperçut le billet que sa fille avait écrit à ce jeune Ephésien ; il en reconnut le caractère, et, très-convaincu que le malheureux Abrocome était innocent, il ordonna qu'on brisât ses liens, et se le fit amener. Abrocome, voyant son maître radouci, se jette à ses pieds ; Apsirte le relève, et lui dit avec bonté : C'est à tort que je te condamnai, ajoutant foi trop légèrement aux discours de ma fille ; pour réparer mon injustice, d'esclave que tu étais, je te rends libre, et te confie la surintendance de toute ma maison ; je te choisirai même, si tu le souhaites, une femme parmi les plus belles filles de nos citoyens ; oublie le passé, je t'en prie, ce n'est pas volontairement que je t'ai traité si mal.

Que mille grâces te soient rendus, ô mon cher maître, lui répond Abrocome, de ce que tu as bien voulu reconnaître la vérité, et récompenser mon innocence.

Tous les affranchis et les esclaves d'Apsirte surent bon gré à leur maître de cet acte de justice. Chacun s'empressa d'en venir marquer sa joie à Abrocome, mais Abrocome paraissait peu sensible à ces légères faveurs du destin ; Anthia seule pouvait lui tenir lieu de tout, et sans elle rien n'était capable de le toucher ; il se disait souvent à lui-même : A quoi me sert la liberté ? que m'importent les richesses et l'admi-

nistration de tous les biens d'Apsirte? ce n'est pas là mon état : ah, que ne puis-je la retrouver ou vivante ou morte!

Ces pensées ne sortaient point de l'esprit d'Abrocome ; Anthia l'occupait même au milieu des plus grands embarras que lui causaient les affaires d'Apsirte ; il ne songeait qu'à l'endroit et au moment où la fortune lui rendrait ce précieux trésor.

Rode et Leucon avaient été emmenés et vendus à Xante, ville de Lycie, située à quelques lieues de la mer, auprès du fleuve du même nom. Le maître qui les acheta les traitait avec douceur ; sa vieillesse le mettant hors d'état d'avoir des enfants, ces deux esclaves lui en tenaient lieu ; il les regardait d'un œil de père, et les faisait vivre dans la plus grande abondance ; malgré cela, le regret de ne plus voir Abrocome et Anthia les jetait dans une langueur continuelle.

Anthia était toujours restée avec le chevrier. L'époux de Manto, Méris, venait fréquemment à sa campagne. A peine eut-il aperçu la belle Anthia, que son cœur fut embrasé des desirs les plus vifs. Cependant il se contraignit, et tint ses feux cachés ; mais à la fin il ne put s'empêcher d'en faire confidence au chevrier, en le flattant des plus belles promesses, s'il ne le trahissait point.

Lampédon convint avec Méris de tout ce qu'il voulut ; mais il redoutait trop la furie de Manto pour lui tenir parole : en effet, à la première occasion il se hâta d'apprendre à la fille d'Apsirte que son époux était infidèle. Manto s'a-

bandonne à toute sa colère : Est-il de femme plus infortunée que moi, dit-elle? Une misérable fut cause, en Phénicie, que le plus aimable mortel ne répondit point à mon amour, et non contente de ce triomphe, elle vient m'enlever ici le cœur de mon époux! mais je la punirai d'avoir paru belle aux yeux de Méris; elle paiera cher toutes les larmes que ses outrages m'ont fait verser.

Manto n'effectua pas néanmoins ses menaces si tôt; elle attendit que son époux se fût mis en route pour un long voyage : alors elle envoie chercher le chevrier, et lui commande de conduire Anthia dans le plus épais de la forêt, pour être égorgée. Manto lui promet en même temps une récompense proportionnée à sa jalousie. Le chevrier reçoit avec chagrin cette cruelle commission; mais la crainte d'irriter Manto par sa désobéissance paraît la plus forte : il s'en retourne aux champs, et raconte à la belle Anthia ce qu'on avait résolu contre ses jours.

Hélas, s'écrie-t-elle avec les exclamations les plus touchantes, que nos étoiles se ressemblent bien! Abrocome est à Tyr ou mort, ou mourant, et je vais mourir ici. Mais je te prie, poursuivit-elle, ô chevrier, de te comporter avec la même générosité que tu m'as témoignée jusqu'à présent! lorsque tu m'auras ôté la vie, porte-moi dans un terrein tout auprès, pose ensuite tes deux mains sur mes yeux, et dans le moment que tu m'enseveliras, appelle à haute voix, et pendant long-temps : Abrocome! Abrocome! Que cette sépulture me serait agréable, si Abrocome la partageait avec moi!

Elle dit, et le chevrier, saisi de compassion, n'eut pas le courage d'exécuter les ordres de Manto ; il craignit de commettre l'action d'un scélérat en immolant une femme si jeune, si belle, et qui n'avait fait de mal à personne ; l'ayant donc rassurée, il lui tint ce discours : Anthia, tu sais que Manto, notre maîtresse, m'a très-rigoureusement ordonné de t'ôter la vie. Par respect pour les dieux, et par pitié pour ta jeunesse et pour ta beauté, je ne le fais point : au contraire, je veux te vendre dans quelque port éloigné ; Manto me ferait châtier trop vivement, si elle apprenait que tu n'es pas morte ; au lieu que ne te sachant plus ici, elle croira que j'ai suivi ses ordres.

L'épouse d'Abrocome, pénétrée de reconnaissance, embrassa, tout en pleurs, les pieds du chevrier ; levant ensuite les yeux, elle adressa cette prière au ciel : O dieux, dit-elle, et vous, Diane d'Éphèse, puissiez-vous tenir compte à ce chevrier d'une aussi bonne action !

En même temps Anthia confirma son bienfaiteur dans le dessein de la vendre au plus tôt ; ils se rendirent ensemble au port le plus voisin. Des marchands de Cilicie offrirent d'Anthia un prix considérable au chevrier, celui-ci le reçut, et s'en retourna aux champs.

Les nouveaux maîtres d'Anthia l'ayant fait passer sur leur vaisseau, voguèrent vers la Cilicie à l'entrée de la nuit ; mais une tempête ayant brisé le navire, ils se sauvèrent avec Anthia sur des débris, et les vagues les portèrent à la première plage.

Il y avait en cet endroit un bois extrêmement

touffu. Hypotoüs, chef de brigands, aussi célèbre par terre que les plus fameux pirates sur mer, s'y était réfugié avec sa compagnie ; les Ciliciens qui cherchaient quelque route frayée, s'étant égarés à la fin, furent rencontrés par ces brigands qui les prirent avec la belle Anthia.

Cependant la cruelle Manto, pour se justifier dans l'esprit de son père, lui envoya cette lettre par un esclave.

« Vous m'avez mariée dans une terre étran-« gère. Parmi les esclaves que vous m'avez don-« nés, Anthia s'est mal comportée ; ses actions « ont été cause que je l'ai fait passer à la cam « pagne ; mais le beau Méris mon époux, que « ses affaires appelaient souvent en cet endroit, « en est devenu amoureux ; son infidélité m'a « causé tant de chagrin, que j'ai donné ordre au « chevrier, à qui j'avais abandonné Anthia, de « la vendre dans quelque ville de Syrie. »

Abrocome, à qui son maître Apsirte fit part de cette lettre, ne put se contenir d'impatience et de douleur ; le premier projet que l'amour lui fit naître, fut de s'enfuir pour s'aller informer du pays où l'on avait vendu sa chère Anthia. Il se rendit donc à Antioche, où il se fit instruire secrètement par les gens de Manto de la demeure du chevrier ; il y court aussitôt, et le prie avec instance de lui donner des nouvelles de la jeune fille de Tyr.

Vous voulez dire, lui répond le chevrier, de la belle Anthia ; et tout de suite il apprit au jeune Ephésien son mariage, la conduite religieuse qu'il avait tenue avec elle, l'amour passionné de Méris, et la résolution qu'il avait prise

plutôt que d'immoler cette jeune épouse, de la vendre à des marchands de Cilicie. Le chevrier ajoute qu'un certain Abrocome occupait nuit et jour le souvenir d'Anthia ; qu'elle ne se lassait point de prononcer son nom.

Le jeune Ephésien n'avoua pas au chevrier qu'il était ce même Abrocome ; mais, l'ayant remercié de sa complaisance, il prit dès le lendemain, de très-bonne heure, la route de la Cilicie, où il espérait de trouver Anthia.

Hypotoüs avec ses compagnons avait passé la nuit dans la bonne chère, ne devant sacrifier que le lendemain ; tous les apprêts du sacrifice étaient déja faits ; la statue de Mars était placée, le bois apporté, et les fleurs pour les guirlandes toutes choisies ; il fallait que le sacrifice se fît suivant l'ordre accoutumé ; la victime qui devait être immolée, soit un homme, soit une femme, ou quelque animal que ce pût être, était attachée à un arbre ; ensuite chacun se retirait en arrière à certaine distance, et l'on faisait pleuvoir une grêle de dards sur le corps de la victime. Tous ceux qui l'atteignaient, étaient sûrs que Mars agréait leur sacrifice ; mais tous ceux qui tiraient à côté étaient obligés d'appaiser le dieu par de nouvelles offrandes.

Anthia devait servir ce jour-là de victime. Comme tout était prêt, et qu'on l'allait attacher, un grand bruit frappa l'air subitement : des gens armés parurent de toutes parts ; c'étaient les troupes de Périlas, préfet de la paix, homme puissant et des plus renommés de la Cilicie, qui vint surprendre la compagnie d'Hypotoüs : la plupart des brigands furent massacrés, et le reste

pris en vie ; le seul Hypotoüs se sauva les armes à la main.

Périlas se fit amener Anthia, qui lui raconta ses malheurs, et de quelle manière on l'allait immoler, s'il ne l'eût secourue : la douceur de sa voix, son regard, l'éclat de son teint que le trouble avait ranimé ; la couronne de fleurs et les guirlandes dont elle était parée, lui donnaient tant de grâces que Périlas prit un peu trop de part à son infortune ; et ce sentiment devint la source d'une passion vive qui se développa par la suite. Le préfet emmena cette belle Ephésienne à Tarse, ville capitale de la Cilicie, où les compagnons d'Hypotoüs subirent la peine de leurs crimes. Périlas n'était point engagé sous les lois de l'hymen ; mais les beaux yeux d'Anthia le rangeaient insensiblement sous les lois de l'amour, et des chaînes de l'un on passe volontiers aux chaînes de l'autre. Il propose donc à cette charmante personne de partager les richesses considérables qu'il avait amassées, et l'assure qu'il la regardera moins comme sa femme que comme la souveraine absolue de son cœur et de ses biens.

Les premiers jours, Anthia fit voir une ferme résistance ; accablée enfin des poursuites de Périlas, et, craignant quelque violence de sa part, elle feignit de consentir à l'épouser ; mais elle prit du temps. Périlas, trop charmé de l'avoir amenée en partie à ce qu'il souhaitait, lui donna trente jours pour achever de se déterminer : il lui promit en attendant, de mettre un frein à ses desirs et de suspendre ses sollicitations. Anthia obtint donc quelque relâche à ses

maux ; mais elle appréhendait plus que la mort l'expiration du temps qu'elle avait demandé.

Pendant qu'elle s'agitait de la sorte, Abrocome continuait sa route vers la Cilicie. Ce tendre époux s'était égaré ; il n'était pas éloigné de la grotte des brigands, lorsqu'il rencontra le fameux Hypotoüs. Celui-ci accourut au-devant de lui, et le pria de le recevoir pour compagnon de voyage. Qui que tu sois, lui dit-il, ô charmant jeune homme ! je trouve du plaisir à te considérer ; mes yeux ne virent jamais de mortel qui me parût, tout ensemble, et si beau et si vaillant. Nous voilà, continua-t-il, à une grande distance de la route ordinaire ; crois-moi, laissons la Cilicie, et passons vers le pont de Cappadoce ; cette province est remplie de richesses, et convient à ma profession. Abrocome intimidé se rendit à la force, et fut contraint de l'accompagner. D'ailleurs, il se flattait qu'en voyageant de côté et d'autre, aux environs de la Cilicie, où devait être Anthia, il rencontrerait à la fin cette chère épouse ; il crut cependant à propos de garder le silence sur le vrai motif qui le conduisait.

Après s'être donc juré réciproquement de ne se jamais nuire l'un à l'autre, ils s'en retournèrent dans la grotte : Hypotoüs prit ce qu'il y avait laissé ; il avait aussi caché dans la forêt un cheval, qui servit pour Abrocome.

LIVRE TROISIÈME.

Le dessein d'Hypotoüs était d'aller à Massaque pour y recruter un certain nombre de jeunes gens et former de nouveau sa compagnie ; comme ils passaient dans les endroits les plus habités, ils trouvaient de tout en abondance ; Hypotoüs savait si bien la langue du pays que tout le monde traitait avec lui comme s'il y fût né. Au bout de dix jours de marche, ils arrivèrent à Massaque où ils comptaient séjourner quelque temps pour se rétablir de leurs fatigues ; ils eurent seulement la précaution de se loger proche la porte de la ville.

Un jour qu'ils étaient à dîner tête à tête, Hypotoüs jeta le plus tendre soupir, et ce soupir fut bientôt accompagné de larmes ; Abrocome voulut savoir le sujet qui les faisait couler. Hélas ! lui répondit Hypotoüs, je ne finirais pas si-tôt à te raconter ce qui me rend malheureux ; les évènements les plus tristes composent l'histoire de ma vie. Abrocome le pressa de les lui apprendre, et promit de l'instruire à son tour de ses aventures ; de sorte qu'après un court silence, Hypotoüs commença son récit de cette manière.

J'ai reçu le jour à Perinte, mes parents étaient des plus considérables de cette ville, qui n'est pas éloignée de la Thrace : tu sais sans doute que Perinte est fameuse entre toutes les villes d'Asie, et combien ses habitants possèdent de richesses : envoyé dès ma jeunesse aux écoles publiques, j'y pris un attachement insurmonta-

ble pour (1) un jeune garçon qui faisait ses exercices en même temps que moi. Hyperante ne paraissait pas répondre à mon amitié ; j'avais beau la faire éclater à ses yeux, et par la douceur de mes regards, et par des attentions, et par des louanges, il semblait ignorer que je l'aimais ; cependant comme nous étions à célébrer la veille d'une fête qu'il devait y avoir à Perinte, je m'approchai du bel Hyperante, et le priai d'avoir pitié de ma langueur, d'une manière si touchante, qu'il en fut attendri ; il me permit de l'embrasser, et, de joie, j'arrosai son visage de mes larmes. Ce fut là le commencement de mon bonheur ; nous eûmes par la suite occasion de nous trouver seuls, parce que la conformité d'âge écartait tout soupçon : débarrassés alors des importuns, nous goûtions la plus charmante félicité dans les caresses réciproques d'une innocente amitié ; c'était à qui s'en donnerait des gages plus certains et plus souvent réitérés. Hélas ! il ne manquait à nos plaisirs, pour être parfaits, que d'être durables ; mais la fortune ne les vit point sans jalousie, et se plut à nous traverser.

Il arriva de Byzance (Perinte n'en est pas loin) un homme opulent et des plus renommés, lequel, énorgueilli de ses richesses, se faisait appeler *Aristomachus*. Assurément quelque dieu courroucé l'envoya tout exprès pour me nuire.

---

(1) *Il faut se rappeler que ce sont des Grecs qui parlent, ou même un Thrace : c'est encore pis.*

J'étais avec Hyperante. Cet Aristomachus l'aperçut, et, du premier coup-d'œil, en fut épris. Telle était l'impression que faisait sa beauté; nul mortel, en le voyant, ne pouvait se garantir de l'aimer.

Aristomachus commença par garder quelques mesures : il se contentait d'envoyer des gens adroits auprès d'Hyperante pour le disposer en sa faveur ; mais Hyperante m'était trop attaché pour me préférer qui que ce soit. Aristomachus, impatienté de ses refus, aima mieux s'adresser à son père. Ce père était un homme sans mœurs, esclave de l'intérêt; il lui vendit Hyperante, et fit accroire à ce malheureux fils, en le livrant, que c'était pour étudier sous Aristomachus, qui se vantait de professer la rhétorique.

Hyperante ne fut pas sitôt au pouvoir de ce tyran, qu'Aristomachus l'enferma dans un endroit dont lui seul avait la clef, et peu de jours ensuite il s'embarqua pour l'emmener à Byzance.

Toutes les considérations du monde n'auraient pu me séparer de lui ; aussi le suivis-je à Byzance, où je cherchais avec empressement les occasions de le voir ; mais que ces occasions étaient rares ! je n'en trouvais presque jamais pour l'embrasser ; à peine même pouvais-je m'entretenir avec lui ; il était toujours gardé à vue par une infinité d'esclaves. Cette contrainte et l'injustice du père d'Hyperante me mirent enfin au désespoir. Je pris une dernière résolution, et m'en retournai tout seul à Perinte. Là, je vendis tout ce qui m'appartenait, et je repris aussitôt le chemin de Byzance. Arrivé dans cette ville, je ne laisse point échapper le premier mo-

ment favorable pour faire part à Hyperante de mon dessein. Il l'applaudit ; il s'offre même de me servir et de partager le péril. Que n'est-on pas capable d'entreprendre avec les secours de quelqu'un qu'on aime ! Hyperante m'avait donné le moyen d'entrer dans la maison d'Aristomachus : je veux sur le soir m'introduire dans sa chambre ; mais que vois-je ! le traître Aristomachus entraînait de force mon cher Hyperante dans le lit. A cet aspect, la fureur m'emporte ; je vole comme un éclair sur cet infâme, et je le perce de mille coups de poignard. Aristomachus tombe noyé dans son sang ; il rend le dernier soupir, les yeux attachés sur le bel Hyperante. Mais, sans perdre de temps, nous profitons du silence de la nuit ; chacun reposait : nous nous sauvons à travers les ténèbres, et nous arrivons le lendemain à Perinte. Notre projet n'était pas de nous y montrer. En effet, trouvant un vaisseau tout prêt, nous nous embarquâmes pour voyager en Asie. Notre navigation fut assez douce jusqu'à la vue de Lesbos ; mais un orage des plus violents s'étant élevé tout-à-coup, l'adresse des matelots devint inutile ; notre navire se renversa sur les vagues. Le premier mouvement de crainte qui me saisit eut pour objet mon cher Hyperante. Je fis des efforts incroyables pour le sauver ; je nageais d'abord sous lui, et le soulevais de mon mieux, afin qu'il eût moins de peine ; mais vers la nuit Hyperante ne put se soutenir contre l'impétuosité des flots, et je le sentis expirer, sans qu'il me fût possible de lui prêter du secours. J'employai tout ce qui me restait de forces pour conduire son corps

jusqu'au rivage, et lui rendre les derniers devoirs. Triste et malheureuse consolation pour un si grand malheur. Je l'ensevelis donc, pour tout parfum l'arrosant de mes pleurs, et faisant retentir les rochers de mes gémissements : après quoi le hasard m'ayant offert une espèce de colonne, je la plantai sur son sépulcre, et je me servis d'une petite pierre aiguë avec laquelle je traçai l'épitaphe suivante en mémoire de cet infortuné :

Hypotoüs, d'une main impuissante,
Dressa ce monument à son cher Hyperante ;
Qu'on ne s'étonne point de sa simplicité ;
Il renferme en son sein une fleur (1) des plus belles,
Que le sort a ravi sur des vagues cruelles,
Par le souffle mortel d'un vent trop irrité.

Après cette disgrâce, je ne fus pas tenté de retourner à Perinte ; j'allai parcourir la grande Phrygie ; je descendis ensuite vers la Pamphylie, et là, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, courroucé contre les dieux de m'avoir enlevé mon cher Hyperante, ennemi déclaré des hommes d'y avoir aussi contribué en partie, je me mis à venger sur eux la perte qui faisait mon supplice. Associé d'abord dans une compagnie assez fameuse, dont le chef vint à man-

(1) *Hyperante, en grec, signifie* au-dessus des fleurs, *ou* très-fleuri. *Il serait impossible d'entendre sans cela le sens de cette allégorie.*

quer, je fus élu tout d'une voix à sa place. Ma conduite répondit à l'idée qu'on avait eue de moi ; toute la Cilicie se ressentit de mes ravages jusqu'au moment où mes compagnons furent tous pris ou massacrés par un accident imprévu. Je suis le seul qui ai pu en échapper quelques jours avant de te rencontrer.

Tu viens d'entendre mes aventures, ajouta Hypotoüs : mais toi, cher ami, dis-moi de quelle espèce sont les tiennes ; je te vois abattu ; il semble même que tu aies éprouvé de grandes misères pendant ton voyage.

Abrocome, en peu de mots, contenta la curiosité d'Hypotoüs. Il lui dit qu'il était d'Ephèse, et qu'il y avait épousé une jeune fille dont il était passionnément amoureux. Il lui raconta les prédictions de l'oracle, son voyage à Rhodes, la rencontre des corsaires, ce qui lui était arrivé à Tyr, sa fuite en Syrie, et enfin le motif qui l'avait conduit en Cilicie.

Pendant ce récit, Hypotoüs soupirait avec Abrocome, en s'écriant. Chers auteurs de mes jours, ô ma chère patrie ! je ne vous verrai plus ; ni toi, bel Hyperante, qui me serais plus cher encore que tout ce que je pourrais imaginer ! Hélas, Abrocome, il te reste du moins le doux espoir de posséder l'objet de ton amour ! Mais pour moi, cette consolation m'est défendue ; je ne verrai plus Hyperante. En achevant ces mots, il montra la chevelure d'Hyperante, qu'il arrosa de pleurs.

Hypotoüs reprit ensuite une aventure qu'il avait oubliée. Peu de temps avant que ma compagnie fût détruite, dit-il, une jeune vierge

qui s'était égarée, se laissa surprendre dans la grotte. Elle avait à-peu-près ton âge, et se disait de ta patrie. Je n'en pus savoir davantage. Nous devions l'immoler au dieu Mars. Tout était préparé pour le sacrifice, lorsqu'une troupe nombreuse de gens qui la poursuivaient sans doute, interrompirent la cérémonie. Je me sauvai, comme je t'ai dit, et j'ignore ce qu'elle est devenue. Sa beauté pouvait être comparée à celle de Vénus; ses habits étaient simples, ses cheveux blonds, et le charme de ses regards peignait admirablement la douceur de son âme....

Comme Hypotoüs allait continuer, Abrocome s'écria : O trop heureux Hypotoüs ! tes yeux ont vu ma chère Anthia ! Mais où est-elle ? où fuit-elle ? quelle heureuse contrée la possède à présent ? courons-y, retournons en Cilicie, cherchons-là ; elle ne doit pas être encore éloignée de l'antre des brigands. Cher Hypotoüs, partons, je t'en conjure par l'âme du bel Hyperante, qui est la même que la tienne, ne me refuse pas; allons parcourir au plus vîte tous les lieux où tu crois que je puisse retrouver Anthia.

Hypotoüs souscrivit aux désirs d'Abrocome : il lui représenta seulement qu'il était à propos de faire une levée d'hommes qui les accompagneraient, pour rendre leur entreprise plus sure.

Pendant qu'ils se disposaient à retourner en Cilicie, le terme qu'Anthia avait obtenu pour son mariage, les trente jours étaient expirés. Périlas avait déja fait orner les victimes de fleurs; on les menait en pompe, suivies de tout ce qui était nécessaire à la cérémonie. Il y avait chez Périlas un concours prodigieux de monde; ses

parents, ses amis et grand nombre de citoyens étaient venus prendre part à sa joie, et devaient célébrer avec lui la fête de ses noces.

Quelque temps avant qu'Anthia eût été délivrée des mains des brigands, un vieux médecin d'Éphèse avait fait naufrage en allant en Egypte, et le besoin l'avait conduit à Tarse. Eudoxe (c'était son nom) s'adressait aux plus considérables de la ville, demandait aux uns de l'argent, aux autres des habits, pour continuer son voyage: s'étant un jour approché de Périlas, il lui dit, ainsi qu'il le racontait à tous, quelle était sa disgrâce, son pays et sa profession. Périlas s'imagina que la belle Anthia serait charmée de voir un homme d'Éphèse, et le lui présenta.

Anthia l'accueillit en effet avec de grandes caresses, lui demandant précipitamment des nouvelles de sa famille. Eudoxe ne put lui en donner; il était absent d'Ephèse depuis plusieurs années. Cependant sa vue ne laissa pas d'être agréable à la jeune Anthia, qui faisait prendre soin de sa subsistance. Eudoxe aurait voulu rejoindre sa femme et ses enfants, il suppliait sans cesse sa bienfaitrice de lui procurer les moyens de s'en retourner à Ephèse.

Lors donc que l'appareil des noces fut achevé, que toutes les invitations furent faites, et qu'on eut paré la nouvelle épouse des habits les plus somptueux, il n'y eut plus de prétexte qui pût reculer cette fatale cérémonie. Anthia, inconsolable, fondait en larmes; ses yeux ne tarissaient point; le bel Abrocome demeurait gravé dans sa pensée: elle n'avait pas oublié l'amour de ce cher époux, les serments qu'ils s'étaient faits l'un à

l'autre, les plaisirs qu'ils avaient goûtés dans leur patrie, et la tendresse de ses parents; mais elle avait aussi devant les yeux, pour combattre toutes ces idées, la circonstance pressante qui l'obligeait presque de céder, et les noces toutes prêtes à se conclure, qui l'allaient engager dans de nouveaux liens. Toutes ces réflexions déchiraient son âme; mais l'infidélité qu'elle commettait envers Abrocome, semblait la toucher plus que tout le reste.

Que je suis injuste! disait-elle; est-ce ainsi que je traite mon cher Abrocome? est-ce ainsi que j'imite sa générosité? Ce tendre époux s'est vu mener dans un noir cachot; il a souffert constamment les plus affreux supplices plutôt que de manquer à son amour: hélas! que sais-je? peut-être est-il mort à présent? et moi, malheureuse, oubliant tout ce qu'il a fait pour moi, je vais à l'autel pour être unie avec un autre! on chantera de nouveau l'hyménée en mon honneur! Quoi! j'aurai la perfidie de coucher avec Périlas.... O chère âme d'Abrocome, reprenait-elle ensuite tendrement, plus sacrée pour moi que tout ce qui respire! ne vous affligez pas encore, Anthia ne vous fera point cet outrage; l'appareil le plus terrible d'une mort prochaine ne saurait l'y forcer; elle se conservera toujours votre chaste et fidèle épouse.

Elle dit: et le médecin d'Ephèse étant venu la voir, ils se retirèrent ensemble dans un cabinet où la belle Anthia se jette aux pieds d'Eudoxe; elle le supplie, avec toutes les instances que la douleur suggère aux malheureux, de lui garder le secret sur ce qu'elle va lui révéler; en

même temps elle prend Diane à témoin, et conjure cette déesse, protectrice des Ephésiens, d'accomplir ce qu'elle souhaite d'Eudoxe; celui-ci la relève de terre, et lui proteste avec serment qu'il est prêt à remplir tous ses vœux.

Alors, Anthia, rassurée par ce discours, lui fit un détail abrégé de ses aventures, et rappela principalement la promesse qu'elle et Abrocome s'étaient faite de se garder une fidélité réciproque. Si j'espérais, poursuivit-elle, de rejoindre mon époux vivant, ou que je pusse secrètement m'échapper d'ici pour l'aller chercher, c'est sur quoi je te demanderais conseil; mais puisqu'il est mort sans doute, que la fuite m'est impossible, que je ne puis, sans être parjure envers mon cher Abrocome, transgresser le pacte que j'ai fait avec lui, et que certainement je ne manquerai point à mes serments, c'est à toi que j'ai recours: invente, par les secrets de ton art, quelque breuvage qui termine mes maux; ensuite apporte-le-moi, les dieux auront soin de te récompenser; mes derniers instants seront employés à les prier pour toi; je te donnerai plus d'or qu'il n'en faut pour te conduire dans notre patrie, et tu pourras, avant que ma mort soit découverte, t'embarquer pour Ephèse: à ton arrivée, informe-toi de Megamède et de ma mère Euripe, cours chez eux, apprends-leur toutes les particularités de mes infortunes; apprends-leur aussi que la mort a tranché mes jours et ceux d'Abrocome.

Après ces paroles, Anthia se remit aux pieds d'Eudoxe pour le supplier d'accorder à ses desirs ce qu'elle lui demandait; elle présente ses

bracelets, ses perles, les chaînes qu'elle avait à son cou, garnies de pierres précieuses, et une somme considérable d'argent. Les richesses de Périlas qu'elle avait en son pouvoir la mettaient en état de faire toutes ces générosités Eudoxe, malgré sa compassion, est ébranlé, l'appât d'une si grande fortune éblouit ce médecin. Quelle voie plus sûre en effet, pour retourner à Ephèse, et pour y vivre dans l'abondance ? C'est en vain qu'il hésite ; plus il se consulte et plus l'intérêt triomphe dans son cœur ; Eudoxe consent donc de composer un poison, et sort à l'instant pour l'aller préparer.

Anthia, pendant l'absence d'Eudoxe, continue ses plaintes ; elle a quelque regret de finir si jeune une carrière à peine commencée ; tous ses discours sont entre-mêlés du nom d'Abrocome ; elle l'appelle et lui parle comme s'il était présent ; c'est dans de pareilles agitations qu'elle attend son libérateur : ses vœux sont satisfaits ; il arrive enfin, portant avec lui ce qu'il avait promis.

La jeune Ephésienne s'en empare avec joie, et congédie le médecin, après les témoignages d'une reconnaissance peu commune. Eudoxe disparaît aussitôt ; et les rivages de Cilicie le voient déja bien loin : cependant elle cherchait le moment favorable pour avaler ce poison.

Déja la nuit était venue ; déja l'on préparait la chambre des nouveaux époux : ceux qui étaient préposés pour cet office vinrent chercher Anthia. Absorbée de son état, elle se laisse entraîner toute mourante, et cachant dans sa main le dernier remède qu'elle préparait à ses maux ; comme elle avançait vers le lit nuptial, et que

chacun appelait l'hyménée par les chants accoutumés, son esprit se livrait aux idées les plus tristes. Quelle différence! disait-elle en elle-même; je fus autrefois menée au bel-Abrocome, mon époux, et c'était le flambeau du tendre Amour qui m'éclairait sur mon passage; l'hyménée descendit sur le lit de deux amants qui goûtaient un bonheur mutuel; quelle différence, dieux immortels!.... Cependant, poursuivait-elle, Anthia, que vas-tu faire? outrageras-tu de la sorte Abrocome, ce cher époux, ce fidèle amant dont ton cœur était si charmé, et qui, plutôt que de te trahir, a préféré la mort?... Non, il ne sera pas dit que j'aie cette faiblesse, et que je m'abandonne ainsi dans l'adversité! Abrocome seul doit être mon époux, et, tout mort qu'il est, son ombre même m'est plus chère que tous les mortels ensemble.

Etant arrivé auprès du lit, et s'y trouvant presque seule pendant qu'on était allé chercher Périlas dans l'endroit où se passait le festin, Anthia feignit d'être altérée et demanda de l'eau; un esclave accourut à l'instant pour lui en donner; elle prit la coupe et glissa dedans le poison avec subtilité; proférant ensuite ces mots tout bas: O chère âme, dit-elle, de mon cher Abrocome, que la mienne adorait uniquement, me voilà prête à te tenir parole! je m'achemine enfin vers la seule route qui mène à toi; triste résolution, à la vérité, mais indispensable! reçois ton épouse avec la même ardeur que tu lui jurais autrefois; invite-la toi-même à t'aller rejoindre.

A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle avale le breuvage. Le plus prompt sommeil

ferme ses paupières, et dans le même instant elle tombe sans mouvement et sans connaissance.

Quelle fut la surprise de Périlas en arrivant! Il voit Anthia étendue par terre, qu'on s'efforçait en vain de rappeler à la vie. La douleur la plus amère succède à la plus grande joie; un murmure de plaintes se fait entendre dans toute la maison; ce n'est plus que confusion et que tumulte, que cris, qu'exclamations de toutes parts; on est surpris, consterné. Les uns plaignent l'égarement de l'esprit de cette jeune personne; les autres cherchent à consoler Périlas, et tous sont également fâchés de l'accident qui vient d'arriver: mais Périlas sur-tout ne sort de son saisissement que pour se livrer au désespoir; il déchire ses habits et se jette tout éperdu sur le corps d'Anthia: O chère personne, s'écrie-t-il! quoi! tu quittes l'époux avant la noce? A peine fus-tu quelques jours l'épouse de Périlas, et, au lieu du lit conjugal, c'est au sépulcre qu'on va te placer! O trop heureux cet Abrocome, qui que ce pût être, véritablement fortuné d'avoir goûté les plaisirs de l'hymen avec toi!

Périlas donnait ainsi des marques de sa tristesse; il se roulait auprès du corps d'Anthia: tantôt il lui baisait les jambes, tantôt les mains: saisi tout d'un coup du transport le plus tendre, il l'embrassait avec la même ardeur que si elle eût été vivante, répétant sans cesse: O jeune épouse infortunée! ô femme encore plus malheureuse!

Cependant il l'adopta de la même manière que si la noce eût été consommée; Périlas l'habilla lui-même de plusieurs vêtements très-ri-

ches ; il attacha des pièces d'or autour d'elle ; vers le retour de l'aurore, ne pouvant plus en soutenir la vue, il mit le corps sur un brancard doré, pour être transporté dans les sépulcres les plus proches de la ville, en pompe funèbre ; il l'accompagna tout en pleurs, suivi d'une infinité de peuple. Périlas choisit un tombeau particulier pour y placer Anthia ; il fit tomber sous le couteau grand nombre de victimes, brûla quantité de belles robes et d'autres ajustements à l'usage des femmes ; ensuite de quoi, les devoirs qu'on est obligé de se rendre entre époux après la mort étant remplis, il s'en retourna, pénétré de douleur, à la ville de Tarse.

Le médecin Eudoxe avait trompé la malheureuse Anthia ; sans doute qu'il n'avait pu se résoudre à devenir le ministre d'un si fatal projet ; au lieu d'une drogue empoisonnée, il avait substitué quelque somnifère qui pût produire le même effet que le sommeil de la mort : au bout de vingt-quatre heures, Anthia revint de sa léthargie. Lorsque tous ses esprits furent sortis de leur assoupissement, elle comprit bien qu'Eudoxe s'était joué de sa crédulité, qu'il avait eu pour ses jours une cruelle compassion, qui ne faisait que prolonger ses maux. O poison trompeur, qui remplis si mal mon attente, dit-elle tout bas, c'est toi qui m'as empêché de suivre la voie fortunée qui s'ouvrait à mon âme pour aller rejoindre Abrocome ! je me trouve déçue d'un si doux espoir ; faut-il que tous mes desirs aient si peu de succès ? Mais pourquoi ces regrets ? ajoutait-elle ; ce sépulcre n'a-t-il pas de quoi satisfaire mon envie ? La faim prendra la

place du poison, puisqu'il n'y a pas lieu de croire que personne vienne m'enlever d'ici. Non, je ne leverai plus mes yeux sur l'astre du jour; que sa divine lumière me soit interdite pour jamais.

Anthia attendait donc généreusement la mort: mais le Destin en voulait ordonner autrement; car cette même nuit des corsaires ayant appris qu'outre bien des ornements précieux, son cercueil contenait beaucoup d'or et d'argent qu'on y avait laissé, ces corsaires brisèrent la porte du monument, et pillèrent tout le butin. Ils voient aussi cette jeune personne encore vivante, et sa beauté leur fait espérer de la vendre à haut prix. On la relève pour l'emmener. O vous, dit-elle alors en tombant aux pieds des pirates, qui que vous soyez, emportez ces ajustements et tout ce que vous trouverez d'enseveli avec moi; mais du moins épargnez mon corps. Je suis consacrée à deux divinités, la Mort et l'Amour; laissez-les-moi satisfaire; je vous en conjure par les dieux de votre patrie. Daignez ne pas montrer au jour une mortelle qui s'est condamnée elle-même aux ténèbres de la nuit....

Elle s'épuisa vainement en tristes lamentations; les pirates demeurèrent inflexibles: Anthia fut traînée hors du sépulcre, et conduite sur le bord de la mer dans un esquif avec lequel ces corsaires tinrent la route d'Alexandrie. Pendant tout le voyage, ils l'exhortaient à se soumettre à la volonté du Destin: mais elle ne répondait point, et renfermait ses plaintes dans son cœur; elle pensait quelquefois en elle-même: Quoi, toujours des corsaires et la mer! de nou-

veau faite esclave ! mais combien plus malheureusement, puisque je ne la suis point avec Abrocome ! En quelle terre vais-je aborder à présent ! à quelle sorte de maîtres suis-je réservée ! Ce ne sera plus Méris, ni Manto, ni Périlas, ni la Cilicie. Ah ! plût aux dieux que le sort me conduisît où le bel Abrocome a fini ses jours, quand je n'y devrais voir que sa sépulture!

Ces pensées étaient accompagnées de soupirs qu'Anthia poussait à tous moments, et les corsaires étaient obligés de recourir à la violence pour lui faire prendre quelque nourriture. En peu de jours ils arrivèrent au port d'Alexandrie, où Anthia fut mise à terre pour être vendue aux premiers marchands qui se présenteraient.

Périlas ayant appris l'enlèvement du corps de sa chère Anthia, s'abandonnait à l'affliction la plus vive, et son désespoir tenait de l'égarement.

Abrocome s'informait de tous côtés avec soin, si l'on n'avait aucune connaissance d'une jeune étrangère, vendue à des marchands d'esclaves ; et lorsqu'il n'en apprenait point de nouvelles, il s'en retournait, las et consterné, auprès de ses compagnons de voyage. Depuis son départ de Massaque avec Hypotoüs, tous ses mouvements n'avaient rien produit de satisfaisant pour son amour. Ils étaient venus jusqu'à Tarse. Un soir qu'Hypotoüs avait fait apprêter à souper, chacun de ses compagnons se livrait à la joie ; le seul Abrocome restait couché à l'écart, et soupirait ; sa mélancolie ne lui laissait pas même la force de manger.

Vers la fin du repas, une vieille femme de

l'auberge (elle se nommait Chrysion) entra, et se mit à faire des contes. O vous étrangers, dit-elle, apprenez un accident arrivé depuis peu dans cette ville! Périlas, homme puissant, avait été nommé préfet de la paix en Cilicie; dans une tournée qu'il fit, à la tête d'un corps de troupe, il ramena plusieurs brigands, et, avec eux, une jeune fille d'une beauté sans égale. Périlas en devint amoureux, et, pour contenter sa passion, il voulut en faire sa femme: tout était disposé pour les noces; l'épouse ne fut pas sitôt près du lit conjugal, que soit par folie, soit qu'elle fût éprise d'amour pour quelqu'autre, elle avala, je ne sais de quelle manière, un poison subtil qui la fit expirer sur-le-champ; voilà ce qu'on publie.

A ce récit, Hypotoüs s'écria: C'est-là sûrement la personne qu'Abrocome cherche depuis si long-temps. Abrocome avait aussi entendu le récit de la vieille, et la terrible impression qu'il fit sur son âme en suspendit tous les ressorts; l'exclamation d'Hypotoüs le tira de cet assoupissement. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-il, Anthia est morte; sa sépulture ne doit pas être éloignée d'ici, et sans doute qu'on y conserve son corps. En même temps il supplia Chrysion de le conduire au sépulcre et de lui montrer Anthia; mais cette bonne vieille, arrachant un soupir du fond de son cœur: Infortuné! lui répondit-elle, ah! c'est justement ce qu'il y a de plus fâcheux dans la sinistre aventure de cette fille pour qui tu t'intéresses! Périlas l'ensevelit lui-même, et la revêtit d'habits magnifiques; mais certains pirates en ayant eu connaissance, sont

venus de nuit, et, non contens de piller sa sépulture, ont fait disparaître le corps. Périlas en est si désespéré, qu'il envoie à leur poursuite ; on fait des perquisitions en tous lieux.

Cette dernière circonstance acheva l'infortune d'Abrocome ; il met sa tunique en lambeaux, et paraît désolé de la funeste et sage résolution de sa chère Anthia, et de la perte de son corps. Quel est le mortel, s'écrie-t-il, assez porté aux feux de l'amour, pour avoir été touché de ta beauté, même après ta mort, et m'enlever les précieux restes d'une épouse chérie? On m'a donc ravi cette dernière consolation ! Malheureux ! qu'attends-tu pour renoncer à la lumière ? Ah ! que je découvre au moins auparavant le corps de cette chère compagne, et que, l'embrassant étroitement, je puisse m'ensevelir moi-même avec lui !

Hypotoüs espérait vainement que le repos calmerait l'agitation qui tourmentait Abrocome ; le sommeil fut banni de ses yeux le reste de la nuit, et le souvenir de tout ce qu'il avait appris ce jour-là même, entretint dans son cœur de si cruelles résolutions, qu'enfin il lui fut impossible d'y résister : il se lève, et sort de la maison sans que personne s'en aperçoive, avec d'autant plus de facilité, que chacun était plongé dans le vin ; court au rivage, et, trouvant un bâtiment prêt à faire voile vers Alexandrie, il s'embarque pour passer en Egypte, où il se flattait de rencontrer les ravisseurs d'Anthia : vaine et trompeuse espérance qui devait le précipiter dans de nouveaux malheurs !

Dès que le jour vint éclairer la terre, Hypo-

fois accourut auprès de son cher Abrocome, qu'il fut au désespoir de ne pas trouver ; il partit quelques jours après, suivi de sa troupe, et s'en alla parcourir la Syrie et la Phénicie.

Les pirates qui s'étaient rendus maîtres d'Anthia l'avaient cédée à de riches marchands d'Alexandrie pour une très-grosse somme. Ceux-ci qui voulaient encore y gagner, en prenaient grand soin, afin que le chagrin ne flétrît pas sa beauté ; ils attendaient toujours quelqu'acheteur assez opulent pour bien payer une telle esclave ; il s'en présenta un à la fin.

La curiosité de voir Alexandrie avait attiré depuis peu dans cette ville Psammis, un des rois de l'Inde. Ce prince trouve les charmes d'Anthia au-dessus de tout ce que la nature avait offert à ses yeux de plus beau ; il n'épargna rien pour posséder un si rare trésor, et les marchands s'en défirent en sa faveur ; mais ce barbare n'en est pas sitôt le maître qu'il veut la séduire ; il emploie même la force. Anthia cherche à combattre ses desirs par la douceur de ses raisonnements ; mais voyant enfin qu'elle allait succomber sous sa brutalité, elle imagine un moyen pour sortir d'embarras. Les Barbares sont naturellement superstitieux. Anthia dit à ce roi que son père, au moment de sa naissance, l'avait vouée à la déesse Isis jusqu'au temps de ses noces, et que le temps n'en devait être expiré que dans un an : tu vois bien, ajouta-t-elle, que cette déesse s'irritera, si tu veux commettre quelque violence contre une fille qui lui est consacrée ; sa colère est souvent très-cruelle.

Psammis crut ce discours de bonne foi, et, se

prosternant jusqu'à terre, il adora la déesse avec serment de respecter Anthia : en effet, il la gardait auprès de lui ; mais elle y était considérée comme une personne sacrée.

Le vaisseau sur lequel voyageait Abrocome manqua le but de sa navigation ; au lieu de voguer droit à la ville d'Alexandrie, il fut entraîné par les courants, sans doute, dans une des bouches du Nil appelée Paroetios, laquelle se répand tout le long de la côte de Phénicie. Là, ne sachant plus quel chemin prendre, les matelots avec les passagers, de concert, descendirent à terre pour se faire enseigner la véritable route ; une troupe de pasteurs, les voyant égarés, accourent au-devant d'eux : les uns entrent dans le bâtiment, et volent toutes les marchandises ; les autres se saisissent des hommes, et les emmènent par un grand désert à Péluse, où ils furent vendus.

Le maître au pouvoir de qui tomba le bel Abrocome se nommait Araxus. C'était un vieux soldat retiré du service, qui l'adopta pour son fils. Cet Araxus avait une femme d'une laideur effroyable, d'une conversation encore pire, et qui avait outré toutes sortes de débauches. A peine Abrocome eut paru devant ses yeux, qu'elle se sentit brûler d'un feu dévorant. Peu faite à le dissimuler, elle ne garda pas la moindre bienséance. Cyno (c'est ainsi qu'elle s'appelait) lui proposa de satisfaire ses desirs ; elle lui promit même qu'elle l'épouserait. Abrocome se rappelait Anthia et ses serments ; mais redoutant la violence de cette femme, il feignit pour le moment d'y consentir. Cyno vole auprès d'Araxus, et, le

trouvant tout seul, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle retourne ensuite vers Abrocome, à qui elle apprend que son mari vient d'expirer par ses mains. Abrocome, ne pouvant supporter son impudence, la quitte, et s'éloigne en jurant qu'il ne veut point habiter avec une femme souillée du sang de son mari.

Cyno, furieuse de ce mépris, médita la plus noire vengeance. Cette mégère courut dans le même instant sur la place publique de Péluse, et affecta les regrets les plus vifs de la mort d'Araxus. Elle accusa de ce meurtre l'esclave nouvellement acheté. Le peuple est trompé par ces feints emportements; on arrête aussitôt Abrocome, et on le fait conduire à la ville d'Alexandrie pour être jugé par le gouverneur d'Egypte.

LIVRE QUATRIÈME.

Hypotous et les siens avaient passé en Syrie où tout gémissait de leur arrivée. L'incendie et la mort devançaient leurs pas : villages, bourgs, châteaux, tout était saccagé. Laodicée toutefois fut exempte de leurs ravages. Ils y séjournèrent sans laisser aucun vestige de cruauté. On les prit pour des étrangers qui venaient voir la ville ; et en effet le but d'Hypotoüs était d'y demander des nouvelles d'Abrocome : et comme on ne put lui en donner, il descendit en Phénicie, et s'avança vers l'Egypte, dont il voulait faire le théâtre de ses incursions. Ayant levé sur la route une nombreuse compagnie, il dirigea sa marche vers Peluse, et remonta le Nil du côté d'Hermopolis et à Schédia, où ils s'embarquèrent tous sur un des bras de ce fleuve, anciennement creusé par Ménélas, laissant à leur droite Alexandrie. Ils poussèrent même jusqu'à Memphis, consacré à la déesse Isis, et, de là rétrogradant, se rendirent à Mendès, où, pour mieux reconnaître les chemins, ils recrutèrent leur compagnie de quelques jeunes Egyptiens qui leur servaient en même temps de guides. Toutes ces précautions prises, ils gagnèrent Léontopolis : ensuite traversant beaucoup de hameaux presque ruinés sans y exercer de ravages, ils percèrent droit à Coptos. C'est au-delà de cette ville qu'ils devaient s'établir pour arrêter les marchands qui passent journellement en Ethiopie et aux Indes. Trois cents hommes de la troupe d'Hypotoüs

occupèrent les hauteurs de l'Ethiopie, et l'autre moitié, qu'il commandait lui-même, vint se poster presque en face, à très-peu de distance, en sorte qu'aucun voyageur ne pouvait leur échapper. Ils arrêtaient jusqu'au moindre passant.

Pendant qu'Hypotoïs répandait la désolation par-tout, Abrocome était sur le point de périr. Le peuple de Peluse avait écrit au gouverneur d'Egypte contre lui, et ses informations le noircissaient de l'assassinat d'Araxus.

Sans demander des preuves plus complètes, le gouverneur ordonna qu'Abrocome serait mis en croix. Ce jeune infortuné n'eut pas la force de se défendre. Si quelque chose cependant pouvait adoucir sa peine, c'était l'assurance qu'il croyait avoir de la mort d'Anthia. Privé sans espoir de cette chère épouse, il regardait comme une consolation de mourir.

L'arrêt du gouverneur allait donc s'exécuter. Abrocome était conduit sur les rives du Nil, où l'on choisit un petit écueil qui s'avançait en pointe dans le fleuve; et là on éleva une croix, sur laquelle l'innocent Abrocome fut attaché avec de petits cables qui lui serraient les pieds et les mains. Telle est la forme en Egypte de cette sorte de supplice.

Après cette impitoyable cérémonie, chacun reprit le chemin de la ville, très-assuré de la mort prochaine de ce patient. Mais lui, fixant ses yeux tantôt vers le soleil, tantôt sur le cours du Nil: O le plus secourable, dit-il, d'entre les dieux que l'Egypte révère! toi, par qui la terre et la mer se montrent à nos regards! toi seul enfin, après Jupiter, à qui presque toutes les ac-

tions des hommes soient connues, permets qu'un malheureux mortel t'adresse ses faibles vœux ! Si j'ai commis quelque crime, laisse-moi mourir, et fais que j'éprouve, s'il en est, un supplice plus grand encore et plus ignominieux. Mais si le triste Abrocome succombe sous la trahison d'une femme coupable, souffriras-tu, grand dieu, que le cours du Nil soit taché de la mort d'un homme injustement accusé ? et toi-même, voudrais-tu, de tes divins rayons, éclairer le supplice d'un innocent dans un pays qui t'est consacré ?

Il dit ; et le dieu qu'il avait invoqué vint à son secours. Un vent furieux se fait sentir dans les airs ; tout en reçoit des secousses épouvantables : son souffle impétueux ébranle la croix, et l'entraîne avec le terrain sur lequel elle était plantée. Abrocome tombe dans le fleuve sans être blessé de sa chute : il est porté par le courant sur des vagues qui ne lui causent aucun dommage. Les animaux le respectent, et ses liens même semblent s'être relâchés, pour lui donner quelque soulagement. Peu-à-peu le Nil l'emporte jusque dans les fossés par où ses eaux se déchargent à la mer. Ici, des gardes postés sur le rivage l'arrêtèrent ; et, l'ayant détaché de la croix, ils le ramenèrent devant le gouverneur, comme un scélérat qui s'échappe du supplice.

Le second jugement de ce gouverneur ne fut pas plus équitable que le premier : au contraire, indigné davantage contre Abrocome, qu'il jugeait très-criminel, il commande qu'on élève une pile de bois, pour qu'il y soit brûlé. Les ministres de l'injustice de ce gouverneur vont aussitôt

arranger le bûcher auprès de l'une des bouches du Nil. On met Abrocome dessus. Cet infortuné sent déja la flamme se développer sous ses pieds, et toute prête à dévorer son corps. Elle allait en effet y porter ses premières atteintes, lorsqu'il adresse une courte prière au dieu du Nil, et le conjure d'avoir pitié de lui dans un aussi pressant malheur.

A l'instant le fleuve grossit ses eaux; elles s'enflent subitement, et les flots qui montent sur le rivage, y montent avec tant de violence, que la vague brisée rejaillit en partie sur le bûcher, et la flamme est éteinte.

Ceux qui étaient présents au supplice d'Abrocome, ne purent voir ce prodige sans en être étonnés; ils le prirent pour un vrai miracle; et le bel Abrocome fut présenté, pour la troisième fois, devant le gouverneur d'Égypte, à qui l'on raconta cet évènement, et de quelle manière le Nil avait paru favoriser ce jeune étranger: le gouverneur en marqua beaucoup de surprise, et fit prendre soin d'Abrocome jusqu'à ce qu'on fût informé de son pays et de sa naissance, qu'on sût enfin quel était cet homme que les dieux protégeaient ainsi. Laissons-le dans sa prison.

Le maître d'Anthia, Psammis, devait retourner bientôt dans sa patrie: on travaillait à ses équipages, ils étaient composés d'un grand nombre de chameaux et d'autres bêtes de somme, qu'on chargea de nippes et d'effets précieux. Anthia n'était pas le moindre de tous ces trésors; en passant à Memphis, elle pria Psammis de s'y arrêter un moment, pendant lequel elle pût faire sa prière: O grande déesse! dit-elle à Isis, je me

suis maintenue chaste jusqu'à présent ; ton saint nom m'a servi d'asyle, et les fleurs de l'hymen qui me lie au bel Abrocome ne sont point encore souillées d'aucune tache ; mais on m'emmène loin d'Ephèse ma patrie, et des chères reliques de mon époux : dans cette conjoncture, ta bonté seule peut me rassurer ; ou tire-moi d'ici, et me rejoins à Abrocome vivant, ou, si telle est ma destinée que je doive mourir séparée de ce que j'aime, accorde-moi du moins cette grâce que je me conserve fidèle aux mânes de mon époux !

Elle pria de la sorte : et, s'étant remis en marche, ils avaient passé Coptos, et les montagnes d'Ethiopie leur découvraient déja leur sommet élevé.

Hypotoüs, qui s'était posté sur les frontières de ce royaume, se trouvant à la rencontre de Psammis, le tue de sa main ; il s'empare en même temps de tout ce qu'il avait à sa suite, et le fait emporter dans le fond d'une grotte où tous les esclaves furent gardés. Anthia et Hypotoüs ne se reconnurent point ; elle, interrogée sur son nom et sur son pays, lui déguisa l'un et l'autre, assurant que l'Egypte était sa patrie, et qu'elle se nommait Memphitis.

Le gouverneur d'Egypte ne tarda pas de rappeler Abrocome, et, s'étant par lui-même assuré de son innocence, il ne put s'empêcher de le plaindre ; il répara même une partie de l'injustice qu'il avait commise à son égard, en lui fournissant de l'argent, et lui promettant de le faire conduire à Ephèse ; mais Abrocome, après l'avoir remercié, lui demanda la permission d'al-

ler sur les traces d'Anthia ; il se flattait toujours de la retrouver ou morte ou vivante, ou d'en apprendre quelques particularités. En effet, tout rempli de ce projet, et chargé de présents qui en rendaient l'exécution facile, il s'embarqua sur un esquif et prit la route d'Italie. Ce n'est pas la seule réparation que fit le gouverneur d'Egypte à l'innocent Abrocome ; il eut soin de s'éclaircir du meurtre d'Araxus ; et les indices les plus certains se réunissant pour condamner Cyno, elle fut crucifiée au lieu d'Abrocome.

Anthia éprouvait de son côté une infortune à peu près semblable. Anchialus, un des compagnons d'Hypotoüs, commis à la garde de la grotte, en était amoureux. Ce brigand, Laodicéen de naissance, avait suivi dès la Syrie la troupe d'Hypotoüs, lequel, à cause de sa bravoure, le distinguait d'entre ses camarades. Passionné pour Anthia, Anchialus hasarda les premières ouvertures de son amour : il insinua qu'aussi bien il n'avait tenu qu'à lui de la demander en pur don à son capitaine. Mais ses paroles ne produisirent aucun effet. Ni la sombre horreur de cette grotte, ni les menaces d'un brigand, ni les chaines dont elle était chargée, ne purent ébranler Anthia. Tout entière à son cher époux, bien qu'elle le crût mort, elle s'écriait souvent, lorsqu'on ne l'observait point, qu'elle mourrait la fidèle épouse du seul Abrocome, s'agît-il même de souffrir davantage qu'elle n'avait fait jusqu'alors, et d'endurer la mort la plus effrayante.

Cette constance de la belle Ephésienne devint fatale au malheureux Anchialus, dont la pas-

sion augmentait à chaque instant par la présence continuelle de l'objet qui l'avait allumée. Une nuit que ses camarades étaient tous endormis, et que l'absence d'Hypotoüs, qui battait la forêt avec le reste de sa troupe, le favorisait, Anchialus se lève ; il s'approche d'Anthia, qu'il insulte d'abord, et veut effectuer ensuite ses coupables desseins. Jamais Anthia ne s'était vue dans une extrémité si pressante : une épée se trouve par bonheur sous sa main ; elle s'en saisit, et blesse dangereusement Anchialus. Ce brigand, que sa fureur transporte, sent à peine le coup : une égale passion le guide ; il terrasse Anthia, tombe avec elle, et cherche à se satisfaire : mais Anthia, toujours armée du même fer, l'enfonce dans le cœur d'Anchialus, et lui fait payer par sa mort le juste châtiment de son attentat.

A peine a-t-elle porté ce coup fatal, que mille mouvements de crainte s'emparent de son âme. Tantôt elle se veut percer le sein de l'épée qu'elle tient toute fumante du sang d'Anchialus : mais un rayon d'espérance l'attachait encore à la vie ; elle espérait pouvoir s'enfuir de la grotte, ce qui n'était pas toutefois possible, puisqu'aucun chemin frayé ne s'offrait nulle part, ni personne qui la pût conduire. Anthia résolut donc de ne pas sortir de sa place, et de se soumettre à tout ce que la fortune voudrait décider de son sort.

Quand le jour vint à paraître, Hypotoüs, de retour avec les siens, jeta les yeux sur le cadavre d'Anchialus, et vit la jeune Ephésienne tout auprès. Cette circonstance, et l'aveu d'Anthia même qu'on interrogea, leur apprit la vérité. Le regret d'avoir perdu ce brave compagnon,

leur inspire à tous de venger sa mort ; ils ne sont plus embarrassés que sur le choix du supplice. Les uns condamnent Anthia à périr par le poignard, pour être enterrée ensuite avec le corps d'Anchialus ; d'autres veulent qu'elle soit mise en croix : mais l'un d'eux, qui sans doute était plus sensible que les autres au meurtre d'Anchialus, imagina la punition la plus barbare, et son arrêt fut suivi.

Cet arrêt portait qu'on creuserait une fosse assez large et très-profonde, et que pour punir Anthia de son audace, elle y serait jetée et deux chiens avec elle.

On conduit donc Anthia vers cette fosse qu'on avait faite très-promptement auprès du Nil : elle y est jetée avec deux chiens d'Egypte monstrueux et d'une grosseur énorme. De grandes pièces de bois sont mises dessus en tout sens pour lui cacher le jour, et Anfinome, l'un de la troupe, posé en sentinelle, afin que personne n'en approche.

Pour la première fois, la beauté fut de quelque secours à la malheureuse Anthia. Anfinome en avait été charmé depuis le moment qu'il l'avait vue, et si quelquefois la compassion est mère de l'amour, l'amour en reconnaissance ne va jamais sans la compassion. Anfinome fut touché de l'infortune d'Anthia : cependant il déguisait sa douleur devant ses camarades ; mais, dès qu'il fut seul, il chercha les moyens de préserver Anthia de la rage de ces deux animaux. Son premier soin fut d'écarter quelques pièces de bois, pour l'exhorter à ne pas s'abandonner au désespoir. Il nourrissait les chiens, qui, n'é-

tant point affamés, flattaient Anthia, ou restaient couchés à ses pieds. Anthia cependant faisait les plus touchantes réflexions sur la maligne influence de son étoile.

Hélas! disait-elle, infortunée de toutes parts, à quel supplice me voilà condamnée! En prison dans une fosse avec des chiens, par bonheur plus affables et moins cruels que les impitoyables brigands qui m'y ont jetée! Ah cher Abrocome, quelle satisfaction plus grande! je souffre enfin les mêmes supplices que toi, puisque je te laissai mourant à Tyr dans un cachot; mais si tu vis encore, Anthia est toute consolée; peut-être que le ciel à la fin verra d'un œil secourable deux malheureux qui se confient en sa bonté; que sais-je! quelquefois j'espère que nous nous posséderons un jour: mais si la mort t'a ravi la lumière, je n'ambitionne point de vivre sans toi; vainement ce soldat, quel qu'il soit, est ému de compassion pour une malheureuse.

C'est de pareilles idées qu'Anthia s'entretenait au fond de la fosse, tandis qu'Anfinome tâchait de la consoler, jetant assez de vivres aux deux monstres pour apprivoiser leur férocité.

LIVRE CINQUIÈME.

ABROCOME, repoussé par le vent contraire, ne passa point en Italie, il fut obligé de relâcher en Sicile, et d'aborder à la grande et magnifique ville de Syracuse ; il comptait par la même occasion de parcourir toutes les côtes de l'île, et de la traverser ensuite d'un bout à l'autre pour suivre le grand dessein qui l'occupait : mais voulant auparavant se reposer ici quelques jours, il choisit sa demeure dans le quartier le plus proche de la mer. Un bon vieillard, nommé Egialée, logeait à côté de lui ; c'était un pauvre étranger, pêcheur de profession, qui tirait de son art quelques légères ressources pour vivre. Abrocome s'entretenait et mangeait fréquemment avec lui, le bon Egialée l'écoutait avec plaisir ; et l'habitude d'être ensemble produisit entre eux un commerce d'amitié si grand, que ce pêcheur conçut pour Abrocome une tendresse toute particulière ; il le regardait comme son propre fils : Abrocome de son côté lui découvrait tous les secrets de son âme ; il lui raconta ses amours avec Anthia, et toutes les autres aventures qui l'avaient fait errer en différents pays. Egialée, pour répondre à cette confiance, lui fit aussi le récit de ses malheurs, qu'il commença de cette manière :

Mon cher fils, la Sicile ne m'a point vu naître ; je suis Lacédémonien : Sparte est ma patrie, et, si l'on pouvait tirer vanité d'une haute naissance, je compte mes aïeux et mon père

même entre les plus illustres et les plus puissants de Lacédémone. On me mettait encore au nombre des pupilles, lorsque l'amour se fit sentir à mon cœur. Je ne pus me défendre des grâces d'une jeune fille que je voyais souvent ; elle était aussi de Sparte, et s'appelait Telxinoé : le même trait sans doute nous blessa tous les deux ; car sa tendresse répondait à celle de mon amour. Enflammés de jour en jour par des sentiments qu'il nous était impossible de repousser, nous cherchions à nous voir en tous lieux. Une veille de fête qu'on célébrait nous en fournit une occasion très-commode ; nous ne la laissâmes point échapper, soit que la sympathie seule réglât nos desirs, soit que le dieu qu'on révérait ce jour-là nous servît de guide ; retirés dans un endroit solitaire, nous jouîmes de ces plaisirs que l'hymen seul a droit de permettre légitimement, et nous nous unîmes d'un nœud secret, juraut, l'un et l'autre, par des serments réitérés mille fois, de nous aimer avec la même fidélité jusqu'à la mort : sans doute que notre bonheur fit envie à quelqu'un des dieux ! Je n'avais pas encore atteint quatorze ans ; les parents de Telxinoé me crurent trop jeune pour épouser leur fille ; un certain Androclès, de notre même ville, en était amoureux aussi et la demandait en mariage ; ils la lui promirent.

Telxinoé se flattait toujours d'éluder cet hymen par divers prétextes, et de le rompre à la fin entièrement ; mais, pressée par l'approche des noces dont le jour était fixé, Telxinoé se trouva dans un endroit où je devais être, et convint de s'enfuir avec moi de Lacédémone. Lui

ayant coupé les cheveux, nous nous habillâmes en jeunes garçons, et, cette même nuit où Telxinoé devait épouser Androclès, nous sortîmes de la ville : nous allâmes à Argos et à Corinthe, et de là un vaisseau sur lequel nous traversâmes la mer Ionienne en très-peu de jours, nous rendit en Sicile.

A peine les Lacédémoniens eurent-ils appris notre fuite, qu'ils nous condamnèrent à mort. Pour nous, la plus grande misère nous eut bientôt saisis; mais cette situation, toute triste qu'elle était, ne faisait qu'effleurer la douce joie de nos cœurs : on croit ne manquer de rien quand on est adoré de l'objet qu'on aime, et qu'on le possède au gré de ses desirs. La mort m'a ravi depuis Telxinoé : mais je n'ai pas voulu la laisser emporter d'ici, elle y est encore ; je l'aime toujours et la conserve avec soin.

En même temps Egialée introduisit Abrocome dans une chambre plus reculée, et lui montra Telxinoé : c'était une femme âgée, qui avait été belle, et qui paraissait toujours jeune aux yeux d'Egialée ; on avait enseveli son corps à la manière des Egyptiens ; c'était son vieil époux qui l'avait embaumé lui-même.

Croirais-tu, mon cher Abrocome, reprit le vieillard, que je m'entretiens avec Telxinoé comme si elle vivait encore? Je mange et je couche auprès d'elle, et lorsque je reviens de la pêche excédé de fatigue, sa vue me soulage et me console de tous maux : en sais-tu la raison, mon cher fils? C'est que mes yeux ne la voient point de la même manière que les tiens ; mon esprit remonte plus loin ; je la vois toujours telle qu'elle était

à Lacédémone ; je la considère, dis-je, avec les mêmes charmes qui l'avaient accompagnée dans l'exil le plus affreux, qu'elle souffrit pour moi ; je la vois enfin dans ces premiers moments si chers encore au souvenir de mon âme, où, transportée d'amour elle se livrait sans réserve à toute ma tendresse pendant qu'on célébrait les veilles sacrées.

Il poursuivait son discours lorsqu'Abrocome l'interrompit en s'écriant : Chère Anthia, quand pourrai-je te retrouver, ne fût-ce même que ton corps ? il ferait tout mon bonheur, puisque le corps de Telxinoé sert de si grande consolation à Egialée ; son exemple m'apprend que l'âge n'altère point le véritable amour ; depuis que je parcours la terre et les mers, je n'ai pu savoir la moindre de tes nouvelles. Ô fatales prédictions ! Et toi, divin Apollon, qui nous a menacés des malheurs les plus cruels, prends pitié de nous, et fais cesser nos maux ! La colère des dieux n'a-t-elle point de bornes ?

Égialée consolait avec bonté le malheureux Abrocome, qui passait sa vie auprès de lui ; ils allaient même à la pêche ensemble, Abrocome s'aidant de son mieux pour soulager la vieillesse d'Egialée.

Dans cet intervalle, Hypotoüs voyait grossir sa troupe de jour en jour, et ses richesses s'accroître ; cette bonne fortune enflait son courage : soutenu d'une petite armée, au lieu d'une simple compagnie qu'il avait d'abord, il porta ses vues plus loin ; son ambition ne se borna plus à de légères entreprises ; il ne voulait assiéger désormais que des villes ou des châteaux ; c'est dans

ce dessein qu'il quitta l'Ethiopie, menant à sa suite un nombre infini de chameaux et d'autres bêtes toutes chargées du butin qu'il avait fait jusqu'alors ; sa marche s'adonna en Egypte vers Alexandrie ; il avait même dans la pensée de revoir encore la Phénicie et la Syrie.

A l'égard d'Anthia, Hypotoüs ne la croyait plus vivante ; mais Anfinome, consigné pour sa garde, l'aimait trop pour l'avoir laissé périr ; il se joignit à quelques compagnons d'Hypotoüs qui avaient refusé de suivre ce dernier, et se retira dans un antre profond qu'on avait muni de toutes les provisions nécessaires. Le premier exploit d'Hypotoüs, en quittant l'Ethiopie, devait tombor sur un château d'Egypte, appelé le château de Mars ; Anfinome profita de l'éloignement de ce capitaine pour délivrer la belle Anthia, qu'il s'efforçait d'encourager ; mais elle, toute tremblante, et soupçonnant tous les hommes d'en vouloir à sa vertu, invoque le soleil ; elle prie aussi tous les dieux de l'Egypte qu'ils daignent la conserver sans tache, quand même elle voudrait se prêter aux instances de la séduction. Cependant, rassurée par les serments d'Anfinome, Anthia le suit sans hésiter ; les deux chiens, retirés aussi de la fosse, ne voulurent jamais l'abandonner, faisant mille démonstrations de joie de leur commune délivrance, et devenus, de ses bourreaux qu'ils devaient être, ses gardiens et ses défenseurs.

Anfinome, au lieu de retourner dans la caverne, vint à Coptos avec Anthia, et s'y arrêta quelques jours, de crainte, en précipitant son voyage, de rencontrer encore Hypotoüs ou sa troupe.

Ce brigand assiégeait pendant ce temps-là le château de Mars, qu'il força : tous les habitants furent passés au fil de l'épée, les maisons pillées, et le feu mis par-tout. Après cette expédition, il ne suivit pas la route ordinaire, mais s'en alla gagner le Nil : ayant fait ramasser un grand nombre d'esquifs entreposés en différents châteaux ; ces esquifs les portèrent jusqu'à Schédia : là, s'étant débarqués sur la rive, ils voyagèrent à travers le reste de l'Égypte, qu'ils remplissaient d'effroi.

Ces ravages vinrent à la connaissance du gouverneur, et sur-tout l'invasion du château de Mars, laquelle avait fait grand bruit ; il en apprit le détail avec toutes ses cruelles circonstances : on lui fit aussi le portrait d'Hypotoïs et de sa troupe, qu'on lui dit revenir d'Éthiopie ; cette nouvelle méritait toute son attention ; il fit assembler, au plus tôt, un gros détachement de soldats choisis, et mit à leur tête Poliide, jeune homme de ses parents, assez aimable de physionomie, très-brave, et d'une famille fertile en guerriers.

Ce capitaine avec sa troupe n'eut pas de peine à joindre la compagnie d'Hypotoïs, qui faisait une guerre ouverte : ils se rencontrèrent auprès de Peluse ; et, comme il ne s'agissait point ici de composition, on en vint bientôt aux mains. Le rivage servit de champ de bataille, et la victoire vit beaucoup d'hommes de tués de part et d'autre, sans se déclarer ; mais sur le soir les brigands ayant pris la fuite, furent tous taillés en pièces, à l'exception de quelques-uns demeurés prisonniers. Hypotoïs seul, après avoir jeté ses

armes, profita de la nuit pour se sauver à Alexandrie ; il s'y tint caché pendant quelque temps, ensuite de quoi s'étant embarqué sur un vaisseau prêt à partir, il abandonna l'Egypte ; ses vues se portaient du côté de la Sicile où il espérait demeurer inconnu. D'ailleurs, les richesses et la fertilité de cette île, une des plus belles du monde, offraient de grandes ressources à l'industrie d'Hypotoüs.

Poliide ne se contenta pas de la victoire remportée sur le gros des brigands ; sa prudence le poussa plus loin : il crut nécessaire d'en nettoyer tout-à-fait l'Egypte, et de se saisir de la personne d'Hypotoüs et de ceux des siens qu'il croyait être échappés ; cependant il renvoya la plus grande partie de ses troupes ; un petit nombre lui suffisait pour son projet. Ayant pris avec lui les brigands qu'il avait faits prisonniers, afin de mieux reconnaître les endroits fréquentés de leurs camarades, Poliide remonta le Nil, visita toutes les villes des environs de ce fleuve ; et, se proposant de passer jusqu'aux confins de l'Ethiopie, il arriva à Coptos où était Anfinome avec Anthia : celle-ci restait enfermée, mais Anfinome courait la ville ; il fut aperçu de ses compagnons, que Poliide emmenait avec lui ; on le dénonce, on l'arrête, et il est conduit devant Poliide, à qui le brigand s'avoua coupable, déclarant même tout ce qui concernait Anthia : l'histoire de cette jeune personne intéresse la curiosité de Poliide ; il veut la voir, et se la fait amener.

Anthia lui déguisa, de même qu'elle avait fait à Hypotoüs, son nom et sa patrie ; elle dit

qu'elle était Egyptienne, et que des brigands l'avaient enlevée ; Poliide ne put soutenir l'éclat de tant de beauté sans être blessé vivement. Sa demeure ordinaire était à Alexandrie, où il avait sa femme ; il en prit le chemin, et, sur la route, tous ses discours étaient mêlés de belles promesses, et tendaient à disposer Anthia en sa faveur.

Arrivés à Memphis, Poliide, dont les instances ne produisaient rien, voulut agir en maître; mais ses emportements n'eurent pas plus de succès. La belle Ephésienne se débarrassa d'entre ses bras, et s'enfuit au temple d'Isis où, se prosternant aux pieds de la déesse : O souveraine de l'Egypte ! lui dit-elle, prête une main secourable à cette infortunée, pour qui plus d'une fois tu t'es intéressée ! garantis-moi des desirs violents de Poliide ! je suis en ta garde, et tu me dois rendre chaste au bel Abrocome !

Le respect que Poliide avait pour la déesse modéra sa brutalité sans vaincre son amour ; il suivit la belle Anthia jusque dans le temple ; et, s'étant approché d'elle, il lui jure de ne jamais offenser sa vertu, mais de la protéger aussi long-temps qu'elle le souhaiterait, d'être son ami ; il l'assure même qu'un seul de ses regards, qu'un mot de sa bouche pourra décider de sa félicité. Anthia s'en rapporta sans crainte à la sainteté de ses serments, et sortit du temple avec Poliide.

Mais comme ils avaient arrêté de se reposer pendant trois jours à Memphis, la belle Éphésienne voulut visiter aussi le temple d'Apis. Ce temple est le plus fréquenté de toute l'Egypte. Le

dieu y rend ses oracles à tous ceux qui veulent le consulter; lorsque quelqu'un s'est avancé pour faire sa prière, après l'avoir invoqué, il sort, et les ministres du dieu, tantôt en vers, tantôt en prose, prédisent sur-le-champ les évènements qui doivent arriver à la personne qui l'a imploré.

En entrant, la jeune Anthia se prosterne et commence son adoration par cette prière : Dieu puissant, dieu charitable, qui protèges tous les étrangers, serais-je la seule indigne de ta compassion ? L'avenir t'est connu ; prédis-moi quelque chose de certain sur le sort d'Abrocome : le verrai-je encore ? dois-je le recouvrer ? Si ce bonheur m'est promis, je demeure attachée à la vie ; mais si mon époux n'est plus, je me hâterai d'en sortir.

Ces paroles achevées tout bas avec les yeux pleins de larmes, cette tendre épouse se retira. Comme elle descendait la première marche, de jeunes enfants qui folâtraient devant la porte du temple, s'écrièrent tout d'une voix : *Anthia rejoindra bientôt son époux Abrocome.*

A ces cris, cette belle Ephésienne se prosterne de nouveau pour remercier les dieux de cet oracle, qu'elle interprète favorablement, et deux jours après elle partit pour Alexandrie avec Polide.

La femme de ce capitaine, apprenant qu'il amenait dans la maison une jeune personne dont il paraissait épris, se crut déja entièrement bannie du cœur de son époux ; elle ne lui fit néanmoins aucun reproche, mais la jalousie n'y perdit rien ; elle machina dans son âme des moyens secrets de tirer vengeance de sa rivale, puisqu'elle aspirait à la supplanter.

Poliide rendit compte de son expédition au gouverneur d'Egypte, qui le renvoya exercer son commandement à l'armée. Renéa (c'est ainsi que se nommait sa femme) profita de son absence pour se débarrasser d'Anthia. Elle la fait appeler; et, après s'être déchiré ses habits et meurtri le corps : Infâme, lui dit-elle, c'est donc toi qui voudrais m'enlever mon époux? En vain tes faibles attraits ont charmé son âme; cette même beauté te sera fatale. Quoi! parce que tu pus radoucir par tes tromperies la férocité de quelques assassins, et dormir avec une foule de jeunes débauchés plongés dans l'ivresse, tu t'enhardis! tu voudrais porter ton ambition jusqu'au lit de Renéa! Il n'est pas fait pour un tel outrage; ne t'en flatte pas.

Au même instant Renéa coupa les cheveux de l'infortunée Anthia, et l'entoura de liens; puis elle ordonne à Clitus, l'un de ses domestiques, de l'aller vendre en Italie à quelqu'un de ces hommes dont la profession est d'entretenir des femmes esclaves pour l'amusement du public : Là tu pourras, ajouta-t-elle, donner un libre cours à la dépravation de tes desirs.

Clitus exécuta le commandement de sa maîtresse; Anthia le suivit tout en pleurs, disant en elle-même : O beauté pour le coup plus funeste que jamais! ô charmes trompeurs! que ne vous êtes-vous évanouis depuis long-temps! vous n'eussiez pas été l'occasion de tant de cruelles aventures. Quoi! ce n'était pas assez des tombeaux, des homicides, des chaînes, du naufrage, des supplices, des assassins, il fallait une dernière épreuve à ma constance! Je vais.... O

Dieux ! puis-je y penser sans mourir d'effroi ? je vais être livrée à la brutalité du premier venu, et cette fidélité conjugale que j'ai observée jusqu'à ce jour va peut-être s'évanouir dans un lieu public ! O seigneur de mon sort ! dit-elle à Clitus, en se jetant à ses genoux, épargne-moi l'horreur d'un semblable châtiment ! Je te demande la mort comme une grâce ; seras-tu donc assez barbare pour me la refuser ? Elevée dans la vertu, crois-moi, il ne serait pas en mon pouvoir de vivre avec un maître qui tirerait une infâme rétribution de mes charmes.

En vain elle s'efforçait de fléchir Clitus ; cet esclave feignit de la plaindre : mais, inexorable touchant le devoir de sa commission, il s'embarqua sur un navire avec elle.

Poliide de retour du camp, Renéa lui en imposa par un mensonge adroit ; elle dit qu'Anthia avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. Poliide à demi-convaincu déja par la résistance d'Anthia, que cette fille avait de l'attachement pour quelqu'un qu'elle cherchait à rejoindre, Poliide, dis-je, ne se donna pas la peine d'approfondir la vérité de ce discours.

Cependant le vaisseau qui portait Anthia ne tarda pas d'aborder en Italie ; elle fut débarquée à Tarente, où Clitus ne suivit que trop bien les volontés de l'implacable Renea : il vendit Anthia à un certain Lénon. Celui-ci n'avait jamais vu des attraits d'un si grand éclat. Quelle fortune pour un homme de sa profession ! Il la laissa rétablir des fatigues de la mer et des mauvais traitements de Renéa, se flattant de réparer en

peu de jours le désordre qui régnait dans ses charmes abattus. Clitus, débarrassé de sa commission, reprit le chemin d'Alexandrie, et rendit compte en secret à sa maîtresse de son exactitude.

La navigation d'Hypotoüs se termina sur les côtes de Sicile, non point à Syracuse, mais à Taormine où de grandes vues ne l'occupaient plus : il cherchait seulement à vivre.

Abrocome, toujours à Syracuse, y mourait de tristesse de ne pouvoir retrouver Anthia, et n'avait pas même le moyen de rejoindre sa patrie; il résolut, par un dernier essai, de côtoyer les bords de la Sicile pour voguer en Italie, et de là, s'il n'était pas plus heureux dans ce dernier voyage, d'aller porter son ennui à Ephèse, et d'y attendre la mort en pensant à sa chère Anthia.

Pendant ce temps-là, toute sa patrie était dans un deuil universel. Les auteurs de leurs jours, qui ne recevaient d'eux ni lettres, ni messages, avaient envoyé sur mer et de tous côtés pour savoir de leurs nouvelles. Las enfin de voir leur espérance trahie, accablés de douleur, et succombant sous le fardeau des années, ils se laissèrent mourir volontairement. Abrocome partit pour l'Italie.

Leucon et Rode, ces deux compagnons fidèles de l'enfance d'Abrocome et d'Anthia, avaient perdu leur maître et leur père en même temps, puisqu'il les avait adoptés; et les biens considérables dont ils héritèrent par sa mort, les mirent en état de revoir leur patrie. Ils se flattaient que de plus heureux destins y auraient conduit leurs jeunes maîtres. Ils chargèrent toutes leurs

richesses sur un vaisseau pour s'en retourner à Ephèse ; mais on leur apprit à Rhodes où ils avaient été forcés de relâcher, qu'Abrocome et la belle Anthia n'étaient point de retour, et que leurs parents étaient morts. Cette nouvelle leur fit interrompre le cours de leur voyage ; ils restèrent à Rhodes en attendant qu'ils pussent être instruits de ce qu'ils souhaitaient.

Le maître d'Anthia, au bout de quelque temps, la voulut introduire dans une petite maison destinée à la débauche publique. Après l'avoir parée des plus beaux ajustements, et d'une manière galante, il l'y conduisit, malgré les cris effroyables qu'elle poussait. Je meurs, disait-elle, de l'excès de mes misères ; toutes mes infortunes passées ne sont point comparables à celle-ci : O beauté ! fallait-il que tu fusses outragée par la nature même ! Mais, au lieu de me répandre en regrets superflus, ajoutait-elle en secret, cherchons plutôt dans notre esprit quelque stratagême pour nous tirer de ce pas terrible. Elle suivit ensuite Lénon qui, tantôt la menaçait, et tantôt cherchait à la consoler. A peine fut-elle exposée, qu'il accourut une foule d'admirateurs. C'était à qui offrirait une plus grosse somme pour avoir seulement la préférence de primauté. Mais Anthia eut recours à un artifice bien pardonnable dans un malheur si pressant. Elle tomba par terre en convulsion, comme si elle eût été possédée de quelque esprit malin. Ceux qui étaient présents furent émus tout à-la-fois de crainte et de pitié ; et, bien loin d'écouter leurs desirs, chacun d'eux s'empressait de soulager la malade. Lénon, désespéré, ne doutait pas que

cette infirmité ne fût réelle ; il fit emporter la jeune Anthia chez lui où l'on entreprit de la guérir.

Revenue de cet état, elle fit l'histoire suivante à Lénon, qui l'interrogeait sans cesse sur la cause de son mal. Hélas ! répondit Anthia, je te l'ai caché d'abord ; la honte me retenait ; mais à présent que tu le sais, je n'hésite point à te découvrir comment il m'est survenu. Etant encore enfant, poursuivit-elle, je m'égarai de mes parents dans la cohue d'une fête publique, et le hasard me fit approcher d'une grotte où tout nouvellement un homme était mort. Son ombre, ou, pour mieux dire, son corps, (car il en avait entièrement la forme) sortit tout-à-coup de la sépulture, et m'apparut. Il s'essayait à me retenir avec la main à mesure que je m'échappais en criant. Sa taille était énorme, et sa figure capable d'inspirer de la frayeur aux plus courageux. Le son de sa voix ressemblait au tonnerre. Après s'être élancé de mon côté diverses fois, il m'atteignit, et me secoua vivement. Ce fut lorsqu'il me voulut quitter, qu'il m'appliqua un coup sur l'estomac, me disant à son départ qu'il m'avait jeté cette espèce de maléfice. Je m'en suis toujours ressentie depuis, et, de temps en temps, cet horrible mal me possède. Mais, mon cher maître, retiens ton courroux ; tu vois bien qu'il n'y a point de ma faute : revends-moi plutôt, tu ne perdras rien sur le prix que je t'ai coûté.

Cette nouvelle fut sensible à Lénon ; mais, abusé par l'air de sincérité d'Anthia, il lui pardonna volontiers, et la plaignit d'une disgrâce

où sa volonté n'avait point de part. Au moyen de cette petite dissimulation, Anthia resta quelque temps encore chez Lenon, qui en prenait tout le soin imaginable.

Pendant qu'elle se félicitait d'avoir si bien réussi, Abrocome avait débarqué à Nocère en Italie, dénué de toute ressource pour subsister. Les premiers moments de son arrivée furent employés à la recherche d'Anthia ; c'était là le principe et la fin de toutes ses actions. Comme il n'en apprenait aucune nouvelle, il s'associa chez des sculpteurs en pierre, ou, ses bras n'étant point faits à aucune sorte de travail, il eut bien de la peine à s'y accoutumer. La fatigue le rendait quelquefois malade ; alors la réflexion lui dictait ces plaintes : Voilà donc, belle Anthia, ton cher Abrocome réduit à vivre de ses mains, esclave, pour ainsi dire, de vils ouvriers ! Si j'étais du moins assez heureux pour te retrouver ! Si je pouvais concevoir la flatteuse idée de finir mes jours avec toi ! me faudrait-il, ô ciel ! d'autre consolation ! Mais, infortuné que je suis, je prends peut-être une peine inutile ! Peut-être as-tu déjà passé la rive fatale pour me rester fidèle, et dans l'espoir de me rejoindre ; car je ne doute pas un instant qu'Abrocome n'ait été l'objet de ton dernier soupir ! Il se plaignait de cette manière, et, par-dessus le fardeau de son travail, il avait à porter encore le poids de sa douleur.

Pendant que la belle Anthia était encore à Tarente, un songe fâcheux vint inquiéter sa tendresse ; elle vit Abrocome, étant l'un et l'autre encore dans la plus brillante beauté, comme aux premiers temps de leurs amours ; une femme

assez belle paraissait être aussi présente à son esprit, laquelle arrachait Abrocome d'entre ses bras ; tout endormie qu'elle était, l'exclamation qu'elle fit en rappelant Abrocome la réveille et la trouble ; elle se lève à l'instant, séduite par cette illusion : O Dieux ! s'écrie-t-elle, quel plus grand malheur pouvait-il m'arriver ! Quoi ! déchirée de toutes façons, je soutiens avec une constance au-dessus de mon sexe toutes sortes d'infortunes ! Ma tendresse invente chaque jour quelque nouvel artifice pour ne trahir ni mon cœur ni mes serments ; et toi, cruel Abrocome, un autre objet t'enchante ! du moins, dois-je en croire les songes qui me l'apprennent. Mais, pour quelle raison ne terminé-je pas mes tristes jours ? Pourquoi les passer dans des gémissements continuels ? N'est-il pas plus sage de se délivrer tout d'un coup d'une vie toujours accompagnée de traverses, et de finir une dangereuse captivité ? Cependant, si mon époux ne m'a pas gardé la foi qui m'était due, dieux immortels, pardonnez-lui ! On l'aura contraint, sans doute, et son cœur n'a point de part à cette infidélité ; mais, pour moi, je dois mourir telle que j'ai vécu. Parmi toutes ces idées, Anthia cherchait à exécuter son sinistre projet.

Une vive détresse affligeait Hypotoüs ; la vengeance céleste lui faisait sentir la pesanteur de sa justice : étrange révolution produite par son repentir ! il préférait cet état de misère à sa vie passée. Le Destin, par pitié, suscita, pour l'en tirer, une vieille femme très-riche qui devint passionnée de lui. Il l'épousa, et sa mort le mit dans l'opulence ; grand nombre d'esclaves, une garde-robe

bien fournie, des équipages somptueux, de l'or et des bijoux lui demeurèrent en partage ; Hypotoüs régla son train en conséquence ; il voulut même aller en Italie acheter d'autres esclaves, et toutes les choses nécessaires pour une maison montée avec éclat. Cette lueur de fortune n'avait pas cependant banni de sa mémoire le bel Abrocome ; il brûlait de le revoir, afin de lui faire part de ses richesses ; toujours occupé de lui, Hypotoüs effectue son voyage d'Italie, en compagnie du beau Clistène. Ce jeune homme était d'une des principales familles de Sicile: l'amitié rendait tout commun entre eux.

Le temps de la feinte maladie d'Anthia étant écoulé, Léuon la fit exposer dans un marché pour être vendue. Hypotoüs qui visitait la ville de Tarente, la reconnut ; jamais personne ne fut frappé d'un plus grand étonnement. N'est-ce pas là, dit-il en lui-même, cette jeune fille que j'ai vu en Egypte, et que je condamnai dans une fosse à la rage de deux chiens, pour venger les mânes d'Anchialus? Quelle métamorphose! De quelle manière a-t-elle pu sortir de là? Quel événement extraordinaire! Hypotoüs à l'instant s'approcha d'elle comme pour l'acheter, et lui dit à l'oreille : O jeune fille, n'as-tu jamais été en Egypte, et n'y tombas-tu point entre les mains des brigands? Ne t'est-il pas arrivé dans ce pays-là quelque calamité funeste? Avoue-le-moi ; je t'y ai vue sûrement.

Anthia, s'entendant rappeler son histoire d'Egypte, et le souvenir encore récent de la mort d'Anchialus et du supplice auquel on l'avait condamnée ; Anthia, dis-je, ne put retenir ses pleurs ; mais envisageant Hypotoüs sans se re-

mettre sa physionomie : J'ai souffert en Egypte, lui répondit-elle, des maux de plus d'une espèce. O étranger, qui que tu sois, et véritablement ma mauvaise étoile me fit donner dans l'embuscade de certains brigands : mais par quel hasard mes malheurs sont-ils venus jusqu'à toi ? Tu prétends me connaître, et je ne te reconnais point.

Hypotoüs n'eut pas avec elle une plus grande explication ; mais, très-persuadé par ce qu'il venait d'entendre, qu'il ne se trompait point, il acheta de Lénon cette jeune esclave, et l'emmena chez lui. Quand ils furent seuls, Hypotoüs, pour la mieux rassurer, lui raconta d'un ton d'amitié ce qui lui était arrivé à lui-même en Egypte, sa fuite, et les richesses dont il était possesseur. Anthia le pria de lui pardonner de ne s'être pas déclarée plus tôt ; elle lui fit ensuite le récit fidèle du meurtre d'Anchialus, et du motif qui l'avait forcée à le commettre : elle raconta aussi comment Anfinome avait eu soin d'elle et des chiens, et par quel hasard elle avait été ravie à ce brigand. Hypotoüs parut s'intéresser à son sort ; cependant il ne lui demanda pas encore pour cette fois qui elle était : mais plus il vivait avec Anthia, et plus il devenait l'esclave de ses charmes. Hypotoüs en vint même jusqu'à vouloir l'épouser, et lui promit, pour y consentir, tout ce qu'il possédait de richesses. Anthia s'en excusa d'abord sur ce qu'elle ne se croyait pas digne de monter au lit de son maître ; mais Hypotoüs insistait toujours. Alors elle se vit réduite à découvrir ses mauvais destins. C'était en effet la seule manière de rompre les projets d'Hypotoüs, et de garder sa fidélité. Anthia reprit donc ses aventures dès la fête de Diane, et

n'oublia pas la moindre circonstance, mêlant par-tout le nom d'Abrocome, et ne pouvant le prononcer sans répandre des larmes. Hypotoüs, à ce récit, reconnut enfin la charmante Anthia, cette tendre épouse, adorée du plus cher de ses amis. Qu'on juge de sa joie. Il l'accabla de caresses, et lui apprit en même temps ses voyages avec Abrocome. Hypotoüs depuis ce moment lui marqua tous les égards possibles, à cause de l'affection qu'il portait à son époux ; il était même résolu de mettre tout en usage pour le retrouver.

Abrocome succombait d'épuisement dans la profession qu'il avait embrassée à Nocère pour vivre. Dès que son travail l'eut mis en état d'amasser quelque légère épargne, il tourna ses vues vers sa patrie. L'arrivée d'un vaisseau qui devait partir le lendemain, fut pour ce projet une occasion favorable ; il s'y embarqua pendant la nuit. Ce vaisseau devait aborder en Sicile, et de là voguer en Crète, à Cythère, à Rhodes, et se rendre à Ephèse. Une longue navigation le flattait toujours. Plus Abrocome avait de pays à parcourir, et plus il espérait d'entendre parler d'Anthia. Conduit par un vent favorable à Syracuse, il trouva son hôte Egialée mort. Après avoir appaisé ses mânes par beaucoup de larmes et de libations, il repartit, sans s'arrêter en Crète ; il continua sa route jusqu'à Cythère. Ici le besoin de vivres les retint quelques jours. Abrocome les passa en partie dans le temple à offrir ses vœux à la puissante déesse qu'on révère en cette île, et s'étant remis en voyage, le port de Rhodes lui prêta bientôt son asyle. Il descendit à terre, et se logea près de la mer. Le

voisinage d'Éphèse le rendait morne et pensif; un tendre souvenir de sa patrie, de ses parents, d'Anthia, de l'oracle et de l'accomplissement de ses prédictions lui arrachait mille soupirs : Infortuné, disait-il, je retourne donc tout seul à Éphèse ! nos parents vont me voir revenir sans la compagnie d'Anthia ! est-ce là le fruit de mon voyage ? Voudra-t-on ajouter foi sur mes simples discours à des évènements surnaturels ? qui sera là pour les attester ? je n'ai point de compagnons, hélas, à qui le ciel ait fait partager toutes mes misères ! Mais attends, Abrocome, suspends le projet qui t'a si souvent occupé de sortir de la vie ; attends que les rivages d'Éphèse t'aient vu de retour, que tu sois quitte envers Anthia des devoirs funèbres, et que le mausolée élevé par tes soins à sa mémoire ait été suffisamment arrosé de tes pleurs : tu pourras alors chercher à rejoindre les mânes fidèles de cette tendre épouse.

C'était en parcourant la ville, comme il l'avait accoutumé dès qu'il arrivait quelque part, qu'il s'entretenait de ces tristes pensées, mais bien éloigné de croire qu'il retrouverait Anthia.

Leucon et Rode, qui s'étaient fixés dans la même ville pour quelque temps, avaient offert un don dans le temple du Soleil, tout à côté de l'armure d'or qu'anciennement Abrocome et Anthia leurs maîtres avaient offerte à la même divinité ; ils avaient fait poser une colonne où l'on voyait écrit en lettres d'or : *Pour Abrocome et Anthia*, et au-dessous, *Leucon et Rode*. Abrocome avait été conduit par un mouvement de piété dans le même temple. Avant de commencer sa prière, il fut arrêté par cette inscription,

qui lui fit connaître le zèle et l'attachement que lui conservaient ses deux fidèles serviteurs ; mais l'armure d'à côté, auprès de laquelle il s'assit, lui arracha ces plaintes : Hélas ! dit-il, le malheur m'accompagne jusque dans les choses qui paraissent indifférentes pour les autres mortels ! Je touche enfin aux derniers moments de ma vie.

« Puisque je suis obligé de me rappeler mes disgrâces de si loin ; voilà l'armure que nous consacrâmes au Soleil ; Anthia l'offrit de moitié avec moi C'est avec elle que je sortis de ce port, et j'y suis de retour sans la ramener. » Elle ne verra point cette colonne de nos frères de lait qui nous est dédiée à tous les deux. Que vais-je faire tout seul ? Où trouver les personnes qui me sont chères ?

En ce moment Leucon et Rode entrèrent dans le temple pour y faire leurs prières accoutumées ; ils voient assis proche la colonne, Abrocome qui regarde l'armure avec douleur ; mais ils ne se remettent point ses traits : au contraire, ils sont fort étonnés, et se demandent l'un à l'autre : Qui peut demeurer collé de la sorte près des offrandes qui ne le concernent point ? Leucon impatient lui dit : O jeune homme ! quelle est ta pensée de t'asseoir ainsi tout à côté de deux colonnes offertes par d'autres mains que les tiennes, et de t'affliger et te plaindre ? Qu'as-tu de commun avec ceux dont les noms sont écrits là-dessus ? Que t'importe leur destinée ? Abrocome répondit : Cette offrande de Leucon et de Rode est pour moi ; ils sont après Anthia ceux que je brûle le plus de revoir ; je suis le malheureux Abrocome.

Quels furent les transports de Leucon ! il de-

meura presqu'immobile au seul nom de son cher maître ; puis rappelant ses idées, il se remit les traits et le son de la voix d'Abrocome à ses discours ; et sur le nom d'Anthia qu'il avait prononcé, Rode et lui tombent à ses pieds, et lui racontent leurs aventures, depuis le départ de Tyr, jusqu'à leur retour à Rhodes. Abrocome les accompagne ensuite dans la maison qu'ils habitaient, où ces deux fidèles serviteurs le mettent en possession de tous leurs effets. Ils s'empressent de le servir et de le consoler par les expressions les plus propres à rallumer une espérance éteinte: mais qu'y avait-il au monde qui le pût dédommager d'Anthia ? Chacun de ses moments était compté par de nouveaux regrets ; il passait toute la journée à consulter avec Leucon et Rode sur le parti qui lui restait à prendre.

Hypotoüs cependant projetait de reconduire Anthia vers Ephèse, et de la rendre à ses parents ; il espérait d'ailleurs qu'il pourrait en cette ville apprendre quelque chose d'Abrocome. Un gros vaisseau d'Ephèse qui se rencontrait à Tarente, et sur lequel il fit charger tous ses effets, le porta jusqu'à Rhodes ; mais y arrivant de nuit, il fut obligé de se loger près de la mer chez une vieille femme, qui se nommait Altée. Anthia coucha dans sa chambre ; Hypotoüs dormit d'un autre côté, dans le dessein de repartir le lendemain.

Ce jour-là, le peuple de Rhodes solennisait une grande fête en l'honneur du soleil. On avait préparé des sacrifices publics, et un grand concours de citoyens formaient une marche brillante. Leucon et Rode suivaient aussi, moins dans l'intention toutefois de prendre part aux

réjouissances de ce jour, que pour y faire des enquêtes parmi cette foule de peuple et d'étrangers, au sujet d'Anthia. Hypotoüs la menait au temple dans ce moment. Elle n'y fut pas sitôt entrée, qu'apercevant du côté des offrandes l'armure qu'elle avait dédiée autrefois : O soleil, dit-elle, qui jettes un œil secourable sur tous les mortels ici-bas ! je suis donc la seule sur qui tu n'aies point arrêté les divins rayons de ta bonté? Je vins autrefois à Rhodes où je t'adorai. Mes prières et mes sacrifices étaient sincères ; eh ! comment ne l'eussent-ils pas été? Je les offrais avec Abrocome ; tout me riait alors ; mais mes destins sont bien changés. Aujourd'hui de libre devenue esclave, et d'heureuse que j'étais, infortunée, je retourne toute seule dans ma patrie, et je vais me montrer sans mon époux à tous nos parents.

Se tournant ensuite vers Hypotoüs, Anthia lui demanda la permission de couper sa chevelure ; elle la voulait offrir au dieu du jour avec des prières pour Abrocome. Hypotoüs y ayant consenti, Anthia coupa de fort près quelques tresses de ses cheveux, et les consacra avec cette inscription : *Pour son époux Ab. An. a dédié ses cheveux au soleil.* Après ce sacrifice, elle fit sa prière et sortit avec Hypotoüs.

Lencon et Rode, qui jusqu'alors étaient restés parmi la foule de la marche, vinrent au temple. A l'aspect de cette dernière offrande, sur laquelle ils aperçoivent les noms de leurs maîtres, ils s'inclinent, et donnent mille marques de satisfaction et de regrets tout ensemble, comme si la belle Anthia eût été présente. Ils vont ensuite de tous côtés en demander des nouvelles au

peuple de Rhodes, qui se souvenait parfaitement d'Abrocome et d'Anthia, depuis le premier voyage qu'ils avaient fait en ce port; mais leurs recherches furent vaines pour ce jour-là; ils se retirèrent chez eux fort tristes, se contentant de mener Abrocome dans le temple, pour lui montrer les cheveux nouvellement consacrés. Son cœur en soupira de tendresse; il éprouvait pour la première fois les douceurs d'une espérance qui ne paraissait point frivole. Cet évènement était trop remarquable, pour n'en attendre pas quelque réalité.

Le jour suivant Anthia revint dès le matin dans le temple; Hypotoüs l'accompagnait; un vent contraire les avait empêchés de partir. Anthia, selon l'usage, alla s'asseoir auprès de ses offraudes; des larmes continuelles et de fréquents soupirs annonçaient sa tristesse. Leucon et Rode l'aperçoivent de loin; ils avaient laissé le bel Abrocome trop agité pour les suivre; s'étant avancés de plus près, ils examinent la jeune Ephésienne, sans être encore assurés que ce fût elle. Cependant tout ce qu'ils voyaient semblait le leur prouver: ces noms, ces présents, les pleurs qu'elle versait, un reste brillant de beauté, une entière ressemblance avec les anciens traits de son visage, tout changé qu'il était, toutes ces conjectures ne laissaient plus douter de la vérité. Ils reconnaissent enfin Anthia; ils s'abandonnent à ses genoux, où la joie qui les transporte leur coupe la respiration, et les empêche de parler.

Anthia ne les reconnaissait pas non plus; et, tout étonnée de les voir dans cette posture, elle ne savait ce qu'ils attendaient. Leucon et Rode

revenus de leur saisissement, s'écrièrent : O notre chère maîtresse ! ô belle Anthia ! tu vois tes fidèles serviteurs à tes pieds ; c'est nous qui t'avons accompagnée dans ton premier voyage et dans l'habitation des corsaires Phéniciens. Mais quel astre bénin te conduit en cette ville ? Va, tu peux former les plus doux projets ; Abrocome est sauvé de tous les périls ; il est ici qui te regrette sans cesse, et n'aspire nuit et jour qu'au seul bien de te revoir.

La révolution que fit ce discours dans le cœur d'Anthia ne se peut exprimer. Enfin, remise de son trouble, elle leur témoigne mille bontés, et se fait instruire plus clairement de tout ce qui touche son cher Abrocome.

Cette reconnaissance attira tout le peuple, qui accourut en foule, dès qu'on eut appris qu'Anthia était retrouvée. Abrocome de son côté courait toute la ville comme hors de lui-même, criant : *Anthia, Anthia.* Il était suivi d'un concours prodigieux de monde, lorsqu'il aperçut enfin cette tendre moitié devant le temple d'Isis. Quelle rencontre, ô ciel ! ces deux époux n'hésitent point à se reconnaître ; leur visage a beau être changé, leur cœur ne l'est point ; et la tendre sympathie de leur âme les précipite dans les bras l'un de l'autre ; ils se serrent étroitement : mais un excès de trouble leur ôte les forces, leurs genoux chancellent, ils tombent par terre immobiles ; mille passions roulaient confusément dans leur âme, le plaisir, la douleur, la crainte ; ils songeaient au passé, et tremblaient pour l'avenir. On entendait le peuple de toutes parts invoquer Isis avec des cris de joie, et l'appeler

grande déesse. Quel bonheur, ajoutait-on, nous revoyons le bel Abrocome et la belle Anthia!

Ces tendres époux se prennent par la main pour se relever de terre, percent la foule, et entrent tous deux dans le temple d'Isis. Nous te remercions, disent-ils de concert, ô très-puissante déesse, de nous avoir secourus dans nos malheurs! C'est à ta protection que nous devons notre salut. O de toutes les divinités la plus digne de notre vénération! qui pouvait nous accorder un bien plus désirable? Tu nous rends l'un à l'autre, et nous nous recouvrons nous-mêmes. Ensuite de quoi, s'étant prosternés jusqu'à terre devant l'autel de la déesse, ils sortirent ensemble du temple. On les conduisit chez Leucon où Hypotoüs avait déja fait porter tous ses effets, de sorte que tout se préparait pour le voyage d'Ephèse. En attendant, les dieux ne furent point oubliés; on leur fit des sacrifices en action de grâces, et ces sacrifices furent suivis d'un banquet où chacun raconta ce qui lui était arrivé, combien il avait souffert; et la durée de ces récits prolongea le repas. La nuit, ou, pour mieux dire, le besoin de repos sépara tout le monde. Leucon, Rode, Hypotoüs et le beau Clistène qui l'avait suivi d'Italie, allèrent coucher chacun de leur côté. Anthia reprit sa place auprès d'Abrocome; et, tandis que le sommeil prodiguait ses pavots à tous les autres que tout était dans un calme profond, ils s'entretenaient ainsi:

«Cher maître de mon sort, disait Anthia à son époux, je t'ai donc rejoint à force de parcourir et la terre et les mers, m'étant sauvée et des menaces des brigands, et des embûches de

barbares corsaires, et des outrages de l'infâme Lénon! Chaînes, fosse, bois, poison, sépulcres, je me suis échappée de tous ces dangers, et je viens à toi, mon cher Abrocome, telle que j'étais en partant de Tyr pour Antioche. Qui que ce soit au monde ne put ébranler ma vertu; ni Méris en Syrie, ni Périlas en Cilicie, Psammis et Poliide en Egypte, Anchialus en Ethiopie, ni Lénon à Tarente. Je reviens à toi pure et chaste. Mon amour m'a fait trouver mille ressources pour me conserver fidèle au bel Abrocome: trop heureuse d'y avoir réussi, quand même une autre belle t'aurait pu toucher, quand même on t'aurait forcé d'oublier tes serments et la malheureuse Anthia!»

Mille baisers ajoutaient encore à la délicatesse de toutes ses charmantes expressions; elle le caressait, le rebaisait sans cesse. Mais, reprit-elle, je te jure, cher époux.... Je te jure, interrompit Abrocome à son tour, par cette heureuse et sainte journée, qui ne s'est accomplie qu'après de grandes fatigues, qu'aucune autre mortelle que toi ne me put jamais plaire. Oui, tu reçois dans tes bras Abrocome aussi pur et aussi fidèle que tu le laissas en Phénicie dans une affreuse prison.

Ces deux époux passèrent toute la nuit dans ces tendres explications sans dormir. La joie et le plaisir d'être ensemble les délassaient davantage que la douceur du sommeil.

Dès le matin, leurs effets et ceux d'Hypotoüs furent embarqués sur un vaisseau; ils se rendirent aussitôt après tous ensemble avec une multitude innombrable de Rhodiens à leur suite, au rivage de la mer. Le navire qui leur était des-

tiné ne les a pas sitôt reçus dans son sein qu'il vogue en pleine mer. On les perd de vue, et leurs longs travaux furent enfin terminés au bout de très-peu de jours par une heureuse arrivée au port d'Ephèse.

La nouvelle de leur retour les avait précédés; elle était sue de toute la ville. A peine débarqués, ils allèrent, sans changer d'habits, droit au temple de Diane. Là, grand nombre de victimes sacrifiées, beaucoup de vœux offerts, furent les premiers gages de leur piété; et de plus ils promirent à la déesse de faire peindre dans son temple la suite de leurs aventures; et ce vœu fut exécuté dans la suite. Après cet acte de religion, Abrocome et son épouse descendirent vers la ville. L'attention qui les occupa, fut d'ériger des monuments superbes sur la sépulture des auteurs de leur naissance, morts de vieillesse et de chagrin. Ce devoir rempli, nos heureux époux ne songèrent qu'à couler leurs jours dans une félicité perpétuelle; et cette félicité se trouvait tout entière dans l'espoir certain de n'être plus séparés. Leucon et Rode vivaient avec eux, partageant leur amitié et leurs richesses; Hypotoüs ne les quitta pas non plus. Après avoir envoyé des ouvriers à Lesbos pour y bâtir un sépulcre digne du bel Hyperante, il adopta Clistène pour son fils, et passa dans Éphèse le reste de sa vie avec son cher Abrocome et la belle Anthia.

FIN.

17-027

E801
B582p